

Chers Amis,

En 2020, nous apprenions la mort de Tatiana Taïmanova, fondatrice et animatrice du Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Pétersbourg. Le 24 juillet de l'année 2021, c'était Hélène Djousoïéva, son amie et assistante de tous les instants, qui nous quittait. Ce numéro lui est dédié. Pour l'honorer, nous avons demandé à ses amis de dire quelques mots à sa mémoire. Nous avons pensé qu'elle serait heureuse de voir ces témoignages d'amitié accompagnés de la présence de sa mère, Inna Alexandrovna Bitiougova, sous la forme du bel article sur Dostoïevski et Péguy que celle-ci nous avait donné, il y a vingt ans, dans le troisième numéro du *Porche* et que nous reproduisons, ainsi que de la présence de son père, Nafi Djousoïty, un des grands poètes d'Ossétie, sous la forme de quelques-uns de ses poèmes.

Pour le dixième anniversaire de la mort de notre ami Youri Malinine, une de ses anciennes étudiantes évoque son souvenir. Les universitaires et étudiants français pourront sans doute être intéressés par cette évocation des conditions de travail dans une Faculté des lettres de l'époque soviétique et de la figure d'un professeur très original, spécialiste du Moyen-Âge tardif, qui assistait à tous nos colloques en Russie et nous a fourni plusieurs contributions.

Ce numéro 52 du *Porche* se distingue des autres au moins par deux nouveautés. D'abord par la quantité de comptes rendus. L'année 2020, année du centenaire de la canonisation de Jeanne d'Arc, a suscité en effet la publication de très nombreux ouvrages, et de tout genre, spirituels, historiques, éducatifs, narratifs, sous la forme d'essais, d'articles, de poésies, de contes, de romans, de pièces de théâtre. Parmi tous ces ouvrages, notre bulletin se devait de faire état de ceux qui nous ont paru les plus intéressants. Dans ces comptes rendus, on trouvera celui des actes du colloque qui s'est tenu à l'université de Nancy en 2016, en partenariat avec le Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Pétersbourg et notre association. Remercions Lioudmila Chvédova et Jean-Michel Wittmann d'avoir géré au mieux les difficultés inhérentes à la collecte des divers contributions. Outre Lioudmila Chvédova, de notre association, ont participé à ce colloque Osmo Pekonen, Marie Vélikanov, Catherine Kondratiéva, Tatiana Taïmanova, Élisabeth Léguenkova, Paul Krylov et Romain Vaissermann.

La deuxième nouveauté est la sous-rubrique « Nos amis publient », qui signale à nos abonnés ce qu'on pourrait appeler l'activité « extra-associative » de nos adhérents et donc la publication d'ouvrages qui ne concernent ni Jeanne d'Arc ni Charles Péguy mais nous paraissent tout à fait dignes d'intérêt. Nous y ajoutons une autre sous-rubrique, dite « Glanes », pour l'instant de contenu modeste, où nous citerons des œuvres qui évoquent, sans en faire leur sujet principal, Jeanne ou Péguy.

Le procès-verbal de l'Assemblée générale qui s'est tenue le 9 décembre 2021 chez les Pères de Sion – ce n'est pas la première fois qu'ils nous hébergent, 68 bis rue Notre-Dame-des-Champs à Paris VI^e – contient également des nouveautés, étant précisé que les comptes, bilan et budget n'ont plus qu'un intérêt documentaire. À cet égard, l'Assemblée générale 2022 nous permettra de nous mettre à jour.

Nous avons la joie de vous apprendre l'élection à la vice-présidence de notre association de Michel Rustant, fidèle ami depuis bien longtemps et non moins fidèle relecteur des épreuves du *Porche*, ce qui n'est pas – il en conviendra – une tâche de tout repos.

Autre nouvelle très importante : Bernard Plessy, ancien rédacteur en chef du *Bulletin des lettres* – dont la parution a cessé en 2013 –, nous a informés que l'assemblée générale extraordinaire des « Amis du *Bulletin des Lettres* », appelée à se prononcer sur la liquidation-dissolution de cette association, avait désigné « Le Porche » comme bénéficiaire de la dévolution de son actif financier (soit 3000 € environ). Cet apport va nous permettre de prévoir des dépenses exceptionnelles, entre autres d'envoyer des livres à l'étranger ou d'inviter à nos colloques des amis étrangers dont le voyage jusqu'ici paraissait impossible.

Nous avons voulu, pour clore dignement les années qui entourent le centenaire de la canonisation de Jeanne, lui tresser un collier dont chaque perle serait la traduction d'un des plus beaux, des plus délicats et des plus émouvants poèmes johanniques de Péguy, « Châteaux de Loire ». Grâce à nos amis et correspondants nous en avons deux versions russes, deux polonaises, une estonienne, une japonaise, une komie, une hébreue. Complètent même ce choix deux versions anglaises, une espagnole, une italienne, une bulgare. Romain Vaissermann y a ajouté quelques comptines johanniques (dont nous aimerions bien connaître la mélodie) et un sonnet canadien-français. Et surtout vous

découvrirez une œuvre tout à fait originale qui est un « Canon à Jeanne d'Arc » en slavon, pour la première fois traduit en français.

L'Ukraine est aussi présente avec un dossier johannique réunissant un article canadien-anglais sur Maroussia, « la Jeanne d'Arc des Steppes », signalé par Virginie Chevalot – assistante de conservation du patrimoine et de la bibliothèque du Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans – à Lioudmila Chvédova, un poème du grand poète finlandais Eino Leino, daté de 1917, que nous a envoyé Osmo Pekonen, et une étude de Romain Vaissermann.

Nous ne pouvions terminer cet éditorial sans vous signaler l'ouverture de trois expositions d'art finlandais. L'une, consacrée au peintre Albert Edelfelt, s'intitule « Albert Edelfelt. Lumières de la Finlande » et se tient au Petit-Palais, du 10 mars au 10 juillet. Une autre, consacrée au peintre Gallen-Kallela, a pour titre « Gallen-Kallela. Mythes et Nature » et se tient au musée Jacquemart-André du 11 mars au 25 juillet. À Maisons-Laffitte enfin, en souvenir du séjour en 1882 de trois artistes finlandais – Adolf von Becker, Albert Edelfelt, Gunnar Berndtson –, une exposition leur est consacrée au château de Maisons. Si nous signalons ces expositions, ce n'est pas seulement parce que la Finlande est l'un de nos pays associés mais parce qu'un ami et collaborateur de Péguy aux *Cahiers de la quinzaine*, dont nous avons beaucoup parlé, Étienne Avenard (1873-1952), a été l'un des introducteurs de l'art de ce pays en France. Il y a quelques années nous avons d'ailleurs projeté avec madame Laura Gutman, commissaire de ces expositions, de rédiger « à quatre mains » un petit opuscule sur cette personnalité originale. Nous y reviendrons.

Bonne lecture.

Yves Avril

Mon vieil ami, et fidèle adhérent de notre association, Bernard Auzanneau, s'est éteint le 25 mars dernier. Nous avons fait quasiment côte-à-côte, profitant de l'hospitalité de l'« Amitié Charles-Péguy » et de ses archives, alors domiciliées à Paris, notre Diplôme d'études supérieures sur Péguy, lui sur *Péguy polémiste*, moi sur *L'Enfance et la Vieillesse dans l'œuvre de Péguy*. Après l'agrégation de lettres classiques, il a été professeur en classes préparatoires au lycée Chateaubriand de Rennes. Nous avons

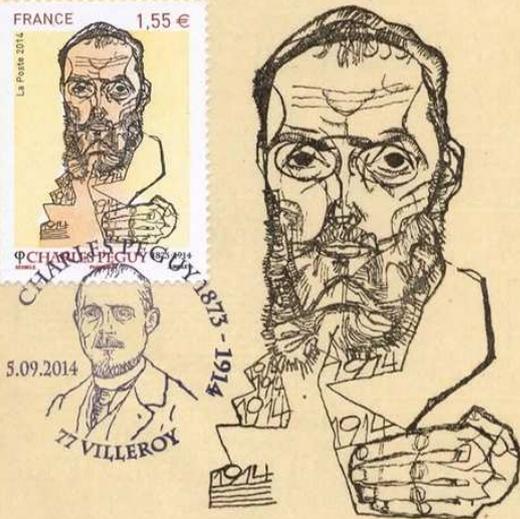
travaillé ensemble pendant trois ans au *Dictionnaire de latin* paru en 2002 au Livre de Poche. Il a publié, également au Livre de Poche, une édition de l'*Aria Marcella* de Théophile Gautier. Il s'était lancé depuis quelques années dans la difficile édition des *Mémoires de la comtesse de la Ferronnays*, épouse du ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII. Il n'aura pas pu tenir entre ses mains ce livre, dont la parution est cependant attendue pour les mois qui viennent. Avec son épouse Isabelle, il était venu à Saint-Pétersbourg nous parler, elle de « Jules Verne et la Russie », lui de « Bernanos et les écrivains russes » (*Porche 7*, pages 39-46 et 57-64). Il a été enseveli à Rennes le 30 mars. Isabelle et leurs deux fils, Christophe et Frédéric, savent combien ses amis lui étaient attachés.



Die Aktion

WOCHENSCHRIFT FÜR POLITIK, LITERATUR, KUNST
IV. JAHR HERAUSGEGEBEN VON FRANZ PFEMFERT NR. 42
43

INHALT: Egon Schiele: Bildnis des gefallenen Dichters Charles Péguy (Titelzeichnung) / Nachruf für Charles Péguy / Charles Péguy: Maria / Wilhelm Klemm: Dichtungen vom Schlachtfeld / Anton Tschschow: Mémoires (Novelle) / Hellmuth Wetzel: Versaubte Fahnen / Schmidt-Rottluff: Im Café (Holzschnitt) / Hans Leybold: Auf einer Feldpostkarte / R. de la Fresnaye: Französischer Kürassier (Zeichnung) / Ludwig Bäumer: Geburt / August Strindberg: Attila (Novelle) / Kleiner Briefkasten



VERLAG / DIE AKTION / BERLIN - WILMERSDORF

HEFT 40 PFG.

2014, France, carte dite « maximum »
(timbre, tampon et carte postale de même sujet)

Bulletin d'adhésion à l'association (tarifs 2022)

« Le Porche, Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy »

Je soussigné(e),
demeurant

Téléphone :

Courriel :

(cochez les cases utiles)

adhère avec abonnement au bulletin : membre actif ou bienfaiteur à partir de 30 €. L'abonnement inclus est alors au tarif préférentiel de 15 €.

adhère avec un seul abonnement au bulletin au tarif « couple » : à partir de 45 €. Ce tarif vaut deux adhésions.

m'abonne simplement, sans adhésion : 30 €.

adhère simplement sans abonnement : membre actif ou bienfaiteur à partir de 15 €.

désire recevoir une attestation permettant de déduire 66 % de ma cotisation (et d'elle seule) dans la limite de 20 % de mon revenu net imposable (art. 200 du CGI).

membre	Exemples de cotisations	Déduction fiscale	Coût après déduction
<i>actif</i>	15 €	10 €	5 €
<i>bienfaiteur</i>	30 €	20 €	10 €
<i>bienfaiteur</i>	60 €	40 €	20 €

NB : Pour le total abonnement-cotisation, il convient de rédiger un seul chèque (bancaire à l'ordre du « Porche » ou postal au nom du « Porche », CCP 2770-00C La Source).

Date :

Signature :

NB : La convocation à l'Assemblée générale 2022 sera envoyée ultérieurement.

Procès-verbal de la 25^e Assemblée générale 2021
du « Porche », le mercredi 29 décembre 2021 à 14 heures
à la Maison des Pères de Notre-Dame de Sion
(68 bis, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris)

La réunion a lieu dans la salle d'étude Pierre Lenhardt (1927-2019), nds.

Les pouvoirs suivants ont été reçus :

- Avril Anne-Catherine, Bodin Pierre, Faguer Nicolas, Farat Frédéric, Foucher Claude, Lamoureux Philippe, Rustant Anne-Marie & Michel, Rousseau Jean-Pierre, Sueur Jean-Pierre (pour Yves Avril) ;
- Vaissermann Paul, Jules & Marin (pour Romain Vaissermann) ;
- Volioujski Serge (pour Marie Vélikanov) ;
- Wiss Jean-Michel & Jacqueline (pour Élisabeth Wiss-Sicard).

Ont été présentés les rapports et projets à l'ordre du jour :

1. Rapport financier 2020 et budget prévisionnel 2021 (Y. Avril)

Bilan 2020 en euros

Recettes 2020 : 4 156,73

Reliquat de timbres et vignettes : 30,18

Solde 2019 : 1906,55

Cotisations et dons 2020 : 2220,00

Dépenses 2020 : 1964,96

Achats : 17,04

Tenue de compte : 90,00

Porche 50 (impression + Poste) : 1857,92

Solde 2020 : 2161,59 + timbres et vignettes : 30,18

Budget prévisionnel (en partie réalisé) 2021 en euros

Recettes 2021 : 3100

Reliquat de timbres et vignettes : 30,18

Solde 2020 : 2161,59

Cotisations et dons : 908,23

Dépenses 2021 : 1900

Convocations par poste AG 2020 : 22,44

Convocations par poste AG 2021 : 30,00

Reliquat de timbres et vignettes : 30,18

Envois de *Porche* : 32,68

Location salle AG 2021 : 50,00

Achat de livres Dourassov : 77,45

Achat de livres pour comptes rendus : 98,68

Tenue de compte : 113,20

Porche 51 (impression + Poste) : 1445,37

Solde prévisionnel 2021 : 1200

PASSAGE AU VOTE

OUI : 22 (6 présents, 16 pouvoirs) voix. NON : 0 voix.

Le rapport financier est adopté.

2. Rapport moral 2020 et projets 2021 (R. Vaissermann)

Pendant l'année 2020, l'Association a d'abord finalisé un *Porche*, le numéro 50, daté de « décembre 2019 ».

La crise sanitaire du Covid est ensuite venue perturber nos activités :

- l'Assemblée générale se tenant habituellement au premier semestre a été plusieurs fois reportée, jusqu'à se tenir en février 2021 (cette année 2021 a donc vu deux assemblées générales se tenir, dont la présente très tardivement, et notre assemblée 2022 devrait se tenir d'ici 6 mois afin de retrouver notre rythme habituel, et le mode présentiel habituel des assemblées).

- sont tombés à l'eau nos projets (et les autres, à une exception près, à laquelle d'ailleurs a participé Yves Avril auprès de l'Association universelle des Amis de Jeanne d'Arc) de célébration du centenaire de la canonisation de Jeanne d'Arc et notamment notre idée de coorganiser avec l'Amitié Charles-Péguy un colloque sur Jeanne d'Arc et Péguy.

En août 2020 est survenu le décès de Tatiana Taïmanova, cheville ouvrière du péguisme en Russie. Cette triste perte a donné sa couleur au numéro du *Porche* alors en gestation et Yves Avril a alors entrepris de réunir tout un bouquet d'hommages parus dans ce numéro 51 daté de « décembre 2020 ».

Un envoi de livres a eu lieu cette année-là, en plus de nos *Porches*, dont on se souviendra qu'ils sont envoyés à l'étranger au tarif très avantageux des « Livres et brochures ». Il s'agit d'un remerciement en nature, trois livres des *Œuvres complètes* de Simone Weil, à un traducteur et écrivain russe, Pierre Épiphonov, qui a offert au *Porche* son office de sainte Jeanne d'Arc, prochainement publié dans notre bulletin (la parution a été prévue pour le numéro 51 avant d'être reportée à cause du Covid, qui sévit aussi en Russie).

Au titre de nos projets pour l'année 2021 ont successivement figuré :

- la finalisation du numéro 51 du *Porche* ;
- un changement d'imprimeur de dernière minute, pour des raisons d'économie et de service obtenu (nous voulions être certains de la présence d'une étiquette de retour, et utiliser le tarif « Livres et brochures ») ;
- l'actualisation de notre site, qui contribue à la bonne connaissance de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy ;
- le rattrapage de l'assemblée générale 2020 à distance ; une véritable AG 2021 en présentiel.

Reste encore à publier le numéro 52 du *Porche* dû aux adhérents pour l'année 2021, avec davantage de recensions de livres, puisque Jeanne d'Arc fait partie de l'actualité éditoriale ; à faire enregistrer par les services de la Préfecture le déménagement de notre nouveau siège social, effectif depuis le 1^{er} septembre 2020 ; à obtenir la création d'un compte (gratuit) « colissimo » auprès de l'espace « Pro » de la Poste « Place de la Paix – Terreaux » ; à creuser l'idée d'un colloque franc-comtois (Besançon-Sancey) – notamment auprès de Pascal Lécroart, claudélien et professeur à l'Université de Besançon – avant même celui projeté en Estonie (Tallin-Tartu).

PASSAGE AU VOTE

OUI : 22 voix. NON : 0 voix.

Le rapport moral est adopté.

3. Élection d'un vice-président

Est seul candidat RUSTANT Michel, André, Claude, retraité, né le 10 janvier 1938 à Lyon 4^e, domicilié à Caluire 69300, 551 chemin de la Combe.

PASSAGE AU VOTE

OUI : 22 voix. NON : 0 voix.

Michel Rustant est élu vice-président.

4. Modification de l'article 4 (« Buts ») de nos statuts

Article 4 ancien et actuel

L'association se donne pour buts :

- de faire connaître, notamment en Russie, en Pologne et en Finlande Jeanne d'Arc et Charles

Péguy, figures importantes de l'histoire, de la culture et de la spiritualité françaises, par des réflexions, des recherches et des rencontres (colloques, échanges, traductions, publications, etc.),

- de développer entre les différents pays associés à la démarche de l'association des liens d'échange et d'amitié.

Article 4 nouveau soumis au vote

L'association se donne pour buts :

- de faire connaître par des réflexions, des recherches et des rencontres (colloques, échanges, séjours, etc.) – notamment en Russie, en Pologne, en Finlande et en Estonie – Jeanne d'Arc et Charles Péguy, figures importantes de l'histoire, de la culture et de la spiritualité françaises,

- d'imprimer en ce sens un bulletin périodique publié en français et contenant des traductions de diverses langues, des publications inédites, des rééditions de textes introuvables, des comptes rendus d'ouvrages récemment parus,
- de développer entre les différents pays associés à la démarche de l'association des liens d'échange et d'amitié.

PASSAGE AU VOTE

OUI : 22 voix. NON : 0 voix.

Le nouvel article 4 fait désormais partie prenante de nos statuts actuels.

L'ordre du jour est épuisé et l'Assemblée générale s'achève à 15h30.



É. W.-S., secrétaire générale



R. V., président

☺☺☺☺



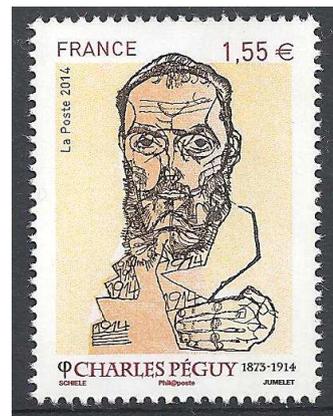
République française, 1950, timbre neuf



Principauté de Monaco, 1973, timbre neuf



Pays-Bas, 1995, timbre neuf
(quelques mots d'Ève)



France, 2014, timbre neuf

Au programme
de la 50^e Conférence philologique internationale
Saint-Pétersbourg, 15-23 mars 2022

Véronique Altachina
Université d'État de Saint-Pétersbourg

La section « Lectures françaises » a été créée au début des années 2000 par Tatiana Taïmanova, docteur ès-lettres, professeur à l'université d'État de Saint-Pétersbourg. Le thème de la section correspondait aux intérêts scientifiques de la créatrice : les contacts franco-russes dans l'entre-deux-guerres, la réception de l'œuvre de Charles Péguy et les recherches sur cet auteur, l'étude du mythe et de l'archétype de Jeanne d'Arc dans la littérature française, etc. Il y avait traditionnellement, parmi les participants, des littéraires, des philosophes, des historiens, des historiens de l'art, des musicologues, des experts en théâtre de différents pays. En 2022, la section renouvelle son format : tout en conservant la perspective comparative et interdisciplinaire, il s'agira d'élargir le cadre chronologique et les axes de recherches. En plus de son vaste titre « Lectures françaises », la section précisera chaque année le panel des questions à l'étude. Puisque la rencontre de cette année est dédiée à la mémoire de Tatiana Taïmanova, le sous-titre « Maîtres et disciples » prévoit l'étude du patrimoine scientifique de la chercheuse et aborde en même temps la question de la transmission dans l'art et dans la science. La section encouragera les discussions et les échanges entre chercheurs de différents pays dans des domaines variés : littérature, philosophie, histoire, histoire de l'art, musicologie, etc.

Les axes prévus épousent les tendances actuelles des recherches en la littérature francophone ; il s'agit de la tradition et de l'innovation dans le processus littéraire, de la question de la réception dans l'espace littéraire francophone, des processus de transfert dans la littérature francophone, des échanges intellectuels et littéraires russo-français, de la recherche interdisciplinaire dans l'espace intellectuel francophone.

Les langues de la section sont le russe, le français et l'anglais.

Communications annoncées pour les 21-23 mars 2022 :

- Jean-Pierre Sueur (Orléans), « Charles Péguy, une écriture sans pareille »
- Catherine Kondratiéva (Saint-Pétersbourg), « Le poème *Ève* de Péguy et le roman *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier : une double continuité »
- Lioudmila Chvédova (Nancy), « L'architecture gothique chez Péguy et trois auteurs russes (Voloachine, Mandelstam, Parnok) »
- Svetlana Pavlova (Saratov), « *Le Misanthrope* de Molière au prisme de la culture de Salon »
- Artem Krotov (Moscou), « Jacques-André Naigeon – philosophe, érudit, éditeur et ami de Diderot : son rôle de dans la culture intellectuelle des Lumières »
- Catherine Vassiliéva (Saint-Pétersbourg), « Montesquieu comme précurseur de la théorie rousseauiste de l'éducation naturelle »
- Lioudmila Riabova (Saint-Pétersbourg), « D'Alexandre Sergueïévitch Lappo-Danilevski à l'historiographie française du XX^e siècle : un exemple de transmission »
- Vladislav Kiritchenko (Saint-Pétersbourg), « Les maîtres pataphysiques de Georges Pérec : un inventaire »
- Catherine Biélavina (Moscou), « Le maître esthétique de Wilde et de Proust »
- Pauline Ougarova (Moscou), « La poétique de Jacques Chessex : une influence de Süskind ou des Pères de l'Église ? »
- Marie Kobrinets (Moscou), « Gabriel Marcel et Nicolas Berdiaev : critique de l'objectivation »
- Marina Arias-Vikhil (Moscou), « Panaït Istrati vu par Romain Rolland (lettres inédites de Rolland à l'écrivain sibérien Georges Viatkine) »
- Gérard Abensour (Paris), « Le bicentenaire de Dostoïevski en France »
- Valentine Tchépiga (Strasbourg), « La réception littéraire de Marine Tsvétaïéva »
- Frédéric-Gaël Theuriau (Tours), « Anatole France et les questions sociales en Russie »

- Dimitri Tokarev (Saint-Pétersbourg), « La jeune fille russe, figure symbolique de *Curieuse !*, roman décadent de Joséphin Péladan »
- Oksana Mikhaïlova (Saint-Pétersbourg), « Christine de Pizan en Russie »
- Julie Goussiéva (Moscou), « Henri de Kérillis, *Paris-Moscou en avion*. Un récit de voyage original, un destin »
- Xénia Yakovliéva (Saint-Pétersbourg), « Malades et maladie dans les bandes dessinées autobiographiques françaises et russes »
- Daniel Stogniy (Saint-Pétersbourg), « Le symbole de Maeterlinck vu par André Biéliy »
- Élisabeth Légoukova (Saint-Pétersbourg), « Discipline et liberté dans *Deux patrons : Érasme, Cervantes* de Georges Duhamel (1937) »
- Nathalie Touliakova (Saint-Pétersbourg), « La culture française du XIX^e siècle face aux légendes »
- Anna Popova (Donetsk), « L'enfance dans la prose autobiographique du romantisme français : l'exemple de Chateaubriand et de Georges Sand »
- Véronique Altachina (Saint-Pétersbourg), « La transfictionnalité dans les adaptations contemporaines du *Petit Chaperon rouge* »
- Nathalie Chourinov (Rostov-sur-le-Don), « Le roman de Shan Sa *La Joueuse de go* et la communication existentielle »
- Larissa Mouraviéva (Saint-Pétersbourg), « Refus de la représentation et nouvelle sensibilité : l'exofiction de Marie Darrieusecq et de Camille Laurens »
- Constantin Bannikov (Nijni-Novgorod), « Paul Claudel et la Renaissance catholique au tournant des XIX^e et XX^e siècles »
- Hélène Galtsova (Moscou), « Georges Neveux, metteur en scène d'avant-garde de Dostoïevski »
- Teo Sanz (Burgos), « La passion de la mélodie chez Jean-Jacques Rousseau »
- Marina Altachina (Saint-Pétersbourg), « Lectures sud-coréennes des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos : drame et *K-drama* »

Nous relevons aussi dans la section « Ouralistique » quelques titres intéressants, qui seront pour nous l'occasion de préciser que le

colloque, en fait gigantesque, dépasse le cadre même des « Lectures françaises », pour s'étendre sur plus d'une semaine :

- Alexandra Rodionova (Pétrozavodsk), « Le corpus ouvert des langues vepse et carélienne (VepKar) : problèmes d'architecture de l'information »
- Hélène Soïni (Saint-Pétersbourg), « L'interprétation du *Kalévala* et du *Kantéléstar* dans la poésie rock de Finlande »
- Gleb Soumarokov (Pétrozavodsk), « Le genre de la *fantasy* urbaine d'après les romans *Jamais avant le coucher du soleil* de Johanna Sinisalo et *Vita nostra* de Serge et Marina Diatchenko »
- Yaroslava Novikova (Saint-Pétersbourg), « La transcription des voyelles longues finnoises dans les manuels de finnois pour étrangers »
- Catherine Zakharova (Pétrozavodsk), « Toponymie carélienne en devenir : développements scientifiques et pratiques attendus en géoinformation »
- Dorothée Dolovai (Saint-Pétersbourg), « Collaborations bilingues des magyarophones »
- Charles Kheïnovitch Rautio (Pétrozavodsk), « Version audio de la nouvelle *Manasse Jäppinen* de Maiju Lassila traduite en russe par Eino Karhu »



RUSSIE



Hélène Nafievna Djousoïéva (1953-2021)

Hommage à Hélène Djousoïéva

D'Élisabeth Légoukova

J'ai rencontré Hélène au milieu des années 1990. C'étaient les temps difficiles marqués dans notre pays par les transformations sociales qui allaient de pair avec les angoisses et les grands espoirs. Je sortais de mon congé de maternité qui à l'époque était accordé pour trois ans et elle m'avait remplacée pendant tout ce temps. L'université où nous travaillions évoluait et embauchait de nouveaux cadres, notre département de langues aussi.

À la rentrée j'ai fait connaissance de mes nouvelles collègues, Tatiana Taïmanova et Hélène Djousoïéva qui m'ont accueillie avec beaucoup de sympathie. Toutes les deux, très enthousiastes, m'ont tout de suite parlé du Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy récemment organisé à l'Université sous la houlette de Tania. Le deuxième colloque Péguy approchait et très vite je les ai rejointes dans la cause qu'elles défendaient. Depuis nous sommes restées très liées jusqu'au moment douloureux où leur mort prématurée ne nous a séparées.

Devenues amies nous avons vécu ensemble comme les trois mousquetaires 25 ans d'inoubliables aventures : colloques péguistes, voyages en Europe, travaux de recherche littéraire, première traduction en russe d'œuvres choisies de Péguy. C'est dans la traduction d'Hélène qu'a paru en 2001 *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*.

Hélène est gravée dans ma mémoire, bienveillante, souriante, prête à venir en aide sans faute. Elle voyait clairement la situation de ceux qui l'entouraient et venait au secours en urgence sans même qu'on lui demande. Je n'oublierai jamais ce janvier 2000 très éprouvant pour moi où elle m'a soutenue très fort, m'accordant sa gentillesse pour remonter mon moral, mettant son temps et ses forces au service de ma famille. Pleine d'abnégation elle était toujours comme cela et bien des gens pourraient en témoigner.

Elle avait beaucoup d'ami(e)s, les portes de son appartement si hospitalier dans un ancien immeuble de rapport d'une rue paisible à côté de la forteresse Pierre-et-Paul étaient toujours ouvertes à ce peuple disparate et varié. Et pour chacun elle trouvait un conseil raisonnable, un sourire rassurant ou de joie partagée, un mot de

consolation... ou éventuellement un abri. Très sollicitée, elle répondait à tous les appels et le téléphone chez elle sonnait sans répit. Toujours plongée dans les problèmes des autres elle négligeait les siens.

Il y a tant de gens à qui depuis son départ Elena manque. Je pense que parmi ces gens il y a ceux ou celles qui comme moi ont remords et honte d'avoir abusé de sa fiabilité et manifesté de l'égoïsme. Elena était très discrète et réservée, elle ne parlait jamais de ses soucis, ne se plaignait pas. Quand on lui demandait à elle : « Comment ça va ? », la réponse était invariable et le ton très gai : « Tout va bien ! ». Cette formule de politesse n'invitait pas à continuer les questions. Il en était ainsi dans mon cas. Une fois elle est venue chez moi pour me faire partager sa douleur (elle venait d'apprendre qu'elle était grièvement malade), mais je ne l'ai compris que trop tard, seulement un mois après. Autour d'un thé nous avons parlé de la pluie et du beau temps, elle n'a pas prononcé un mot sur ce qui la tourmentait, moi, je n'ai pas senti son état d'âme, je n'ai rien deviné et elle est partie...

Ensuite la lutte désespérée pour la vie qu'elle menait courageusement a commencé. Beaucoup d'ami(e)s y ont pris part autant qu'ils le pouvaient. C'était leur tour de lui rendre son dû et lui témoigner de leur profonde reconnaissance.

D'Yves Avril

Hélène avait un bon sourire et un petit rire, la bonté accompagnée souvent d'une bienveillante et discrète ironie. Je crois que c'était une femme extrêmement réaliste, qui connaissait les duretés du monde mais dont la charité n'aimait guère à les imputer à qui que ce soit sans avoir prudemment réfléchi. Oui, elle savait conseiller, et cela avec délicatesse. Ses conseils, quant à moi, ne portaient que sur mon russe défaillant et elle avait fort à faire. Ce n'était pas une grande oratrice, loin de là, mais chaque fois que je l'entendais dans telle ou telle communication, je me réjouissais de pouvoir, une fois le colloque terminé, lire ce qu'elle avait dit. Jamais rien de léger ni de désinvolte, on y sentait toujours, une grande profondeur, un grand sens religieux. J'ai été heureux d'avoir pu correspondre avec elle dans les moments difficiles que nous partagions, et nous en avons tellement à partager.

De Nathalie Pritouzova (trad. Y. Avril)

Hélène était un être étonnant. D'abord, elle était toujours fermée, même avec ses amis. Mais en même temps il n'y avait pas d'être plus délicat et plus compatissant. Elle accueillait toujours dans son cœur les malheurs et les problèmes des autres, et non seulement elle manifestait alors une compassion authentique, mais elle prenait une part active à la résolution de tous les problèmes. Et c'est probablement cela qui faisait que les gens allaient à elle. Et pas seulement les gens. Dans le square à côté de sa demeure, vivait une quantité d'animaux errants, des chats, des chiens que Léna, régulièrement, venait nourrir et, en ce qui concerne les oiseaux de l'endroit, ils la reconnaissaient de loin et s'envolaient vers elle, volées de pigeons, de moineaux et même de corneilles. Voilà tout ce que je peux dire maintenant, il m'est si difficile même d'écrire.

De Marie Żurowska

La parole est l'instrument de base d'un échange-échange entre les professionnels, amis, membres d'une famille... Et la vanité humaine fait que, dans la plupart des cas, cette parole coule en abondance. On n'est jamais satisfait de ce qu'on a déjà dit, on veut en dire plus, pour se mettre en valeur, pour étaler ses connaissances, et on cause, et on tombe dans l'excès du bavardage, et l'on ne sait plus se dire « Stop ! ». Souvent, on finit par oublier l'essentiel de ce qu'on avait à dire.

Avec Hélène, c'était différent. D'une discrétion infinie, elle n'abusait pas des paroles. L'essentiel était exprimé par les yeux, et par le sourire bienveillant qui, tout en étant discret aussi, lui illuminait le visage et disait qu'elle t'appréciait beaucoup, et que, en tant que poète, elle faisait partie de ces privilégiés qui se nourrissent au contact direct de la réalité divine.

Elle prenait la parole après avoir jugé que la chose en valait la peine et, en deux mots, disait l'essentiel. Comme il est bon parfois d'imager les paroles, je vais avoir recours à une image. Après une journée bien chargée d'exposés et d'échanges lors d'un colloque Charles Péguy à Saint-Petersbourg, j'allais passer la nuit chez Hélène, dans son minuscule logement. Nous marchions le long de la Néva. Après une averse le soleil s'était frayé un passage à travers

les nuages ; il dorait les toits, les clochers, les dômes ; toute la ville était comme sous une chape dorée et étincelante. Émerveillée par ce spectacle, je ne savais pas comment dire mon admiration, je sentais bien qu'il fallait le dire en russe, je voulais le dire en russe, pour rendre hommage à la ville, et ne savais pas comment faire. « *Kakaïa krassata !* » (« Quelle beauté ! »), a dit Hélène avec son sourire, pour me communiquer qu'elle partageait mon émotion et ma joie d'être à ce spectacle. Nous nous sommes regardées, nous nous sommes comprises. Tout était dit, il n'y avait rien à ajouter...

De Nathalie Malakhovskaïa (trad. Y. Avril)

Alionouchka est partie. Il y a peu, quelqu'un me disait qu'elle était partie aux soins palliatifs. Puis, qu'elle était à l'hôpital et demandait de ne pas l'appeler, mais de lui envoyer des SMS, parce qu'au téléphone il lui était difficile de parler. Et tout cela était compréhensible et pas décisif. Apparemment, encore quelque temps et elle retrouverait son téléphone, chez elle, et on pourrait à nouveau, comme toujours, entendre sa voix douce et apaisante. Qui explique très raisonnablement que tout va bien mais que ce n'est pas assez parfait pour qu'on puisse s'en satisfaire complètement.

Qu'il faut seulement aller plus profond, aller jusqu'au fond même du problème et démêler tous les fils, prendre en compte tous les tenants et aboutissants, juger les plus et les moins ; que point n'est besoin d'acheter des livres coûteux sur l'éducation des enfants en bas âge ou sur la psychologie des adolescents contemporains, qu'il suffit de composer le numéro de téléphone familial...

Il y avait dans la voix d'Alionouchka cette intonation apaisante et même parfois plaisante comme si elle mettait en question l'acuité du problème qui nous touchait. Et maintenant, comment SANS elle, comment se débrouiller ? Comment se convaincre qu'on pourra complètement se passer d'elle ? Quand tout crie et pleure pour cette voix, pour cette possibilité de recevoir les conseils les plus incroyables. « Maman m'appelle "La Maison des conseils" », expliquait un jour Aliona avec cette intonation malicieuse dans la voix.

Et c'est pourquoi je ne lui ai pas dit qu'il y a quatre ans déjà, j'avais écrit des vers sur la mort de sa mère, au moment d'une de ces crises qui revenaient régulièrement, quand la Mort semblait la serrer de près. Parce que ces vers étaient trop sérieux et raides. De plus,

avec l'évocation – et même la double évocation – de cet énorme miroir ensorcelant qui dominait la pièce où elles accueillait leurs hôtes. Dans leur demeure qui faisait partie de ce vieux fonds pétersbourgeois, cet authentique patrimoine immobilier de Saint-Pétersbourg. Tout le mobilier aussi appartenait à cet ancien style, authentique, mais ce qui attirait particulièrement le regard, c'était ce miroir dans lequel se miraient les bons amis qui arrivaient dans leur demeure chaleureuse, particulièrement accueillante et elle aussi, en quelque sorte, authentique, et non cette contrefaçon qu'on trouve parfois en pénétrant dans un logement nouvelle mode.

Mais non, ce n'étaient pas les invités qui se reflétaient dans le miroir. C'était le miroir lui-même qui absorbait leur visage, et le renvoyait, non plus avec cette bonne intonation avec laquelle Alionouchka elle-même retournait les problèmes et les difficultés qu'on lui exposait, après les avoir dénoués par ses conseils avisés. Non, dans le miroir il n'y avait ni sa bonté ni sa certitude que toutes les difficultés accumulées étaient solubles, qu'il suffisait, sans panique, avec prudence et bienveillance, d'y plonger le regard, à fond. Le miroir, inconsolable, se dresse maintenant dans la pièce désormais orpheline, qui jamais plus n'entendra la voix d'Alionouchka. Et il dit, ce miroir, qu'on ne peut résoudre tous les problèmes ni débrouiller toutes les difficultés. Et qu'il fallait remercier à temps, de son vivant – et non quand derrière elle s'est refermée la dernière porte.

C'est ainsi que je voudrais dire MERCI pour tout ce que toi, Alionouchka, tu as fait pour moi. Pour cette offre audacieuse par laquelle il y a douze ans tu as inversé tout le cours de ma vie – pour le mieux. Dire l'instant lumineux où tu m'as prise en main – sans que toi-même, sûrement, tu le soupçonnes. Dire tout ce qui parfois peut se faire de si beau, et comme par hasard. Toutes les circonstances. Ce fut un instant parfait, il y a trois ans, dans cet espace où de ta main légère tu m'as conduite et grâce à tes bons conseils, Alionouchka, à ce que tu me proposais ! Ai-je réussi à t'expliquer combien je te suis reconnaissante ?

Voici des vers secrets, jamais publiés, dédiés à ta mère – et il se fait que maintenant ils le sont aussi à toi – sans en rien retirer.



Наталья Малаховская

«В память о Инне Александровне Битюговой и о Елене Джусоевой»

Жизнь подходила к концу
И гасила горячие свечи
У себя за спиной:
Сколько осталось шагов?
Вот уж одна
Освещает таинственный вечер
Зеркала око
Над грудой обугленных слов.

Зеркало ждёт,
Словно озеро в праздничной раме:
Так и тянет шагнуть
Как в пещеру, в глубокий альков,
Чтобы почуять
Отчаянный всплеск телеграммы,
И различить
Настигающий шорох шагов.

Гости давно разошлись,
Рассыпается праздничный вечер.
Радио тихо
Бормочет свой вздор за стеной,
Жизнь со стола
Словно крошки, волшебные встречи,
Молча сметает,
К тебе повернувшись спиной.

Nathalie Malakhovskaïa

« À la mémoire d'Inna Alexandrovna Bitiougova
et d'Hélène Djoussoïéva »

*La vie s'est approchée de sa fin -
Combien de pas reste-t-il à faire ? -
Et derrière nous
s'est éteinte la flamme des chandelles :
en voici une
qui éclaire le soir chargé de mystère,
l'œil du miroir
au-dessus d'un amas de mots carbonisés.*

*Le miroir attend,
tel un lac dans un cadre de fête :
il donne envie d'y faire un pas
comme dans une caverne, une alcôve profonde
pour pressentir
le rejaillissement désespéré d'un télégramme
et distinguer
le bruissement de pas qui approchent.*

*Invités depuis longtemps dispersés,
dissipé le soir de fête.
Une radio doucement
derrière le mur marmotte ses sottises,
la vie en silence
de la table époussette,
comme des miettes, les rencontres magiques,
en te tournant le dos.*



Nafi Djoussoïty (Djoussoïev) à 90 ans
en 2015 – déclarée « année Djoussoïty » en Ossétie-du-Sud

Cinq poèmes

Nafi Djoussoïty (Djoussoïev)

Yves Avril comme moi avons traduit les cinq poèmes qui suivent non directement de l'ossète – qui appartient à la famille iranienne des langues issues de l'indo-européen – mais de traductions russes préexistantes.

Yves Avril est parti des traductions de Jacob Abramovitch Kozlovski (1921-2001), poète et traducteur russe :

«Слово о родине» [« Dit de la Patrie »], *Мой горный край* [*Mon pays de montagne*], Moscou, 1963, p. 7

«Я – сын многочисленного рода...», *ibidem*, p. 28

«Осетинская степь» [« Steppe d'Ossétie »], *Доброта* [*Bonté*], Moscou, 1969, p. 10

«Поэт» [« Le poète »], *ibidem*, p. 15

J'ai pour ma part traduit le poème, à partir de sa traduction en russe par Irlan Sergueïévitch Khougaiév, enseignant d'Ossète du Nord, poète et scénariste né en 1965, sous le titre «Письмо солдату Коста Дзугаеву» [« Lettre au soldat Kosta Dzougaiév »].

Il n'est pas aisé de trouver les poèmes originaux, en ossète, de Nafi Djoussoïty. Seule la dernière traduction figure donc en vis-à-vis de l'original ossète, même si c'est une traduction du russe.

Romain Vaissermann

«Слово о родине»

О родина моя, как ты мила!
Любовь к тебе мне вновь диктует строки,
Что из груди летят не как сороки,
А словно из хлебов перепела.
Я был бы без тебя бескрылой птицей,
Молчаньем высохшего родника,
Я был бы без тебя пустой глазницей
И ножнами, в которых нет клинка

*

« Dit de la Patrie »

Ô ma patrie, comme je t'aime !
L'amour que j'ai pour toi encore dicte ces vers,
qui s'envolent de mon cœur non comme pies
mais comme cailles qui s'envolent des blés.
Sans toi je serais oiseau sans ailes,
silence d'une source asséchée,
e serais sans toi une orbite bien cave,
un couteau à lame rouillée.

«Я – сын немногочисленного рода...»

Народ мой мал, но горд и правомочен
Не менее великого народа,
Чей однодневный труд кормить способен
Державу всю в течение недели.
Народ мой мал, но смел и уважаем
Не менее великого народа,
Чей вздох один способен вызвать бурю
На голубых широтах океана.
Я – сын немногочисленного рода,
Но входит мой народ в семью большую,
И в ней, как искони ведется в семьях,
Меньшого больше остальных лелеют

*

« Je suis fils d'une race peu nombreuse... »

Mon peuple est petit, mais fier et compétent
non moins qu'un grand peuple,
dont le travail d'un jour peut nourrir
l'État entier au long de la semaine..
Mon peuple est petit, mais hardi, et respecté
non moins qu'un grand peuple,
dont un seul soupir peut soulever la tempête
sur les espaces bleutés de l'océan.
Je suis fils d'une race peu nombreuse
mais mon peuple fait partie d'une grande famille,
et en elle, comme on le voit de tout temps dans les familles,
plus que les autres, on choie le plus petit.

«Осетинская степь»

Осетинская степь,
Мне о предках всю правду поведав,
Как наследство вручи
Письмена их и нравы, и речь,
Чтобы мог представлять я
Воочью страдания дедов,
Мог их гордую вольность
И дикую лихость беречь.
Слышен конницы топот
И посвист плетеных арканов.
И нельзя забывать
Ради истины, славы, любви,
Сколько воинов храбрых –
Бритоголовых аланов –
Под неправыми саблями
Рухнуло в травы твои

*

« Steppe d'Ossétie »

Steppe d'Ossétie,
toute vérité sur mes ancêtres une fois dite,
lègue-moi cet héritage
que sont leurs écrits et leurs mœurs et leurs mots,
que je puisse, de mes propres yeux,
lire leurs souffrances, les souffrances de mes aïeux,
que je puisse préserver leur fière liberté
et leur sauvage ardeur.
On entend le galop des chevaux,
le sifflement des lassos tressés.
Et qui pourrait oublier,
pour la vérité, pour l'honneur, pour l'amour,
combien de hardis guerriers –
Alains au crâne rasé –
sous les sabres félons
sur ton herbe se sont écroulés.

«Поэт»

Кинжал в ножнах и в сердце слово,
Но им обоим грош цена,
Когда безмолвствуют сурово,
А рядом честь оскорблена.
И стихотворцы, словно старцы,
Когда в трагические дни
Рожать способны только фарсы,
В бескрылой немощи они.
Тот над врагом кинжала властно
Не вознесет, в ком робок дух,
Кто проклинать привык безгласно
И чаять лучшего не вслух.
Не жди пророчеств от такого
И на подмогу не зови.
Кинжал в ножнах и в сердце слово,
Но нет ни гнева, ни любви.

*

« Le poète »

La dague est dans sa gaine et dans le cœur le mot,
mais les deux ne valent point un sou,
quand ils se tiennent en un strict silence,
laissant à leur côté l'honneur outragé.
Et les rimeurs, comme les vieillards,
quand aux jours tragiques ils ne sont capables
que d'accoucher de farces,
sont impuissants, incapables de s'envoler.
Sur l'ennemi il n'aura pas le courage
de lever sa dague, lui qui a l'âme d'un capon,
habitué qu'il est à maudire en silence
et à espérer le mieux mais à voix basse.
N'attends pas de lui qu'il soit prophète,
ne l'appelle pas au secours.
La dague est dans sa gaine et dans le cœur le mot,
mais ici point de fureur, ici point d'amour.

Trad. Y. A.

Ростом
Душами солдат
Квостами

Моту! Не дон фоксикал буре:
Оттам хвермартт еме ерфирд,-
До га салдато фад то ффид
Еме фарттолей самбал Црак!

Орчу! Онедоу кардар - квахар,
Че зарен хверас дар - томал;
До мад, до фод цачуиу се квахар,
Феле, фесринокау, - салдал.

Оз ко? - Цтах цинелю фадджиттат
Нордар мо ентт зарде гохт у,
Феле гдолкадо еме джипто
Ердрх то ййаретно гохст цд...

Еме фадом! Армасе де куран,
До цодне бон-иу кен фадис,-
Куад цот, куаддар ерживат Буро,
Че хасса - коид, че боркуо - истр!

1981 аз, февраль

На рилу сонтто

Manuscrit autographe du poème
daté du février 1981 et signé

« Lettre au soldat Kosta Dzougaïev »¹

Je n'irai pas par quatre chemins :
Mon garçon, par ici tout va bien.
Quant à toi, du devoir suis la voie
Et tu rentreras couvert de gloire !

Ta maison tient bon, quoique fort sombre
Même aux jours de soleil elle semble.
Tous deux se portent bien, tes parents –
Mais leur visage a comme une ombre.

Et moi ? – Grâce à Dieu, j'ai du travail ;
Ma guerre est déjà loin, mais toujours
Vient sonner l'alarme cet amour
Qui les âmes des parents tenaille...

Tout le monde t'attend ; du col, vite,
Toi, dévale au-devant des nouvelles,
Colore les tables de bouteilles,
Que les caves précieuses se vident !

Trad. R. V.

¹ Kosta Géorguïévitch Dzougaïev est un homme politique sud-ossète né en 1956, candidat en sciences philosophiques, professeur associé au département de philosophie de l'université d'État d'Ossétie du Sud et ancien président du Parlement de cette république. – Le manuscrit du poème, daté du 3 février 1981, a été publié en fac-simile pour la première fois récemment, dans le *Вестник Владикавказского научного центра* [Courrier du Centre d'études de Vladikavkaz], Vladikavkaz, t. XV, n° 5, 2015, p. 95 – tout le numéro rendant hommage au poète Djousoïty. Dans ce numéro, Dzougaïev raconte que le poète – qu'il connaissait depuis son plus jeune âge, quand il courait à la cave chercher le vin pour son père et Djousoïty – lui lut le poème en 1982, au retour de son service militaire, qu'il passa en Asie centrale puis à Moscou («Правда от Нафи. Н.Г. Джусойты в новейшей истории Южной Осетии» [« Les vérités de Nafi : N. G. Djousoïty dans l'histoire récente de l'Ossétie du Sud »], *loc. cit.*, pp. 76-79).

«Письмо солдату Коста Дзугаеву»

Я говорить не буду долго:
У нас все ладно, мальчик мой.
А ты – иди стезею долга,
И с честью будь к себе домой!

Дом крепок, хоть глядит сурово
Он даже в самый ясный день.
Отец и мать твои здоровы –
Но на лице их словно тень.

Что я? – тружусь, себе и Богу;
Моя война прошла уже,
Но непрестанно бьет тревогу
Любовь в родительской душе...

Все ждут тебя; но с перевала
Ты все же шли вперед гонцов,
Чтоб на столах уже сияло
Вино заветных погребов!

Перевод Ирлана Сергеевича Хугаева

☞ ☛ ☚ ☛

Dostoïevski et Péguy

par Inna A. Bitiougova

Université des Sciences humaines et sociales de Saint-Pétersbourg

Nous ne savons pas (et cela surtout parce que l'œuvre journalistique et la correspondance de Péguy ne nous sont toujours pas entièrement accessibles) ce que l'écrivain français pouvait penser de Dostoïevski. Mais remarquons qu'en France, au cours des années 1880-1900, toutes les œuvres importantes de Dostoïevski sont traduites. Romain Rolland évoquera plus tard dans son *Salut aux lecteurs russes*¹ la révélation que fut pour les Français la publication des œuvres de Dostoïevski et de Tolstoï, l'émotion suscitée par *L'Idiot* et les *Frères Karamazov*. L'étude du marquis de Vogüé², parue en 1886, attira l'attention sur la problématique introduite par l'écrivain russe et la singularité de sa psychologie. Les représentations des *Karamazov* au théâtre des Arts en 1911, dans une mise en scène de Jacques Copeau et Jean Croué, et celles de 1913-1914 au Vieux-Colombier furent un événement marquant de la vie théâtrale parisienne.

Un premier témoignage de l'importance qu'attribuait Péguy à Dostoïevski nous est fourni par la publication aux *Cahiers de la quinzaine* (CQ XIII-5, 5 décembre 1911) de l'article d'André Suarès : ce dernier, « après Péguy », comme le dit František Laichter, « ramena ses contemporains vers cette fontaine Espérance qui éternellement jaillit »³.

Ce n'est pas non plus un hasard si certains critiques français, comme Jean Bastaire et Georges Brabant, mesurant l'ampleur des conceptions philosophiques de Péguy et le caractère antinomique de

¹ Romain Rolland, *Собрание сочинений в 14 томах* [Œuvres choisies en 14 tomes], Moscou, Художественная литература, 1958, t. XIV, pp. 531-532.

² Voir Eugène-Melchior de Vogüé, *Le Roman russe*, Plon, 1886.

³ František Laichter, *Péguy et ses « Cahiers de la quinzaine »*, Maison des Sciences de l'Homme, 1985, p. 226. – Le fait que, dans une lettre de janvier 1910, Alain-Fournier, jeune confrère de plume de Péguy (ils collaborèrent d'ailleurs, même si Fournier correspond avec Péguy comme avec un maître), place Dostoïevski au-dessus de Gide et de Rivière pour la profondeur avec laquelle il traite des problèmes moraux et religieux, vient confirmer l'importance conférée à Dostoïevski dans l'entourage de Péguy. Cf. Yves Rey-Herme, *Charles Péguy et Alain-Fournier. Paysage d'une amitié*, Fayard, 1990, p. 41.

sa problématique, l'ont situé au rang des Pascal, Kierkegaard, Dostoïevski et Berdiaev¹.

Bien entendu, si l'on compare Dostoïevski, qui fonde dans les années 1860 la doctrine de « la littérature du sol national » (ou de « l'enracinement »²), et Péguy que l'on compte parfois en Russie parmi les écrivains du « patriotisme français » du début du XX^e siècle³, ce ne sont plus de simples parallèles typologiques qui apparaissent entre ces deux écrivains : c'est une égale originalité dans l'inspiration et la parenté de leur vision du monde ; c'est surtout le caractère ambitieux, passionné, de leur quête – qui commença par l'adhésion aux cercles socialistes et au socialisme utopique, pour s'accomplir dans la profession des plus hautes valeurs de l'humanisme chrétien. Péguy se caractérise par son engagement, sa volonté obstinée d'agir à chaque instant en harmonie avec ses convictions. De même Dostoïevski, comme homme et comme écrivain, qui avouait pousser toujours « tout à l'extrême »⁴.

On peut rapprocher les rêveries éclairées par la présence mystique de l'ami disparu, de *Marcel. Premier dialogue de la Cité harmonieuse*, du leitmotiv tragique de « l'âge d'or », présent dans toute l'œuvre de Dostoïevski, en particulier dans les rêves-espérances de l'Adolescent-Versilov. On peut aussi s'intéresser aux détails de la confrontation de Péguy, dreyfusiste militant, avec une réalité contradictoire⁵. Mais, sans nous arrêter à la première période, la « période socialiste », de l'activité de Péguy, notons deux petits éléments de cette période, qui l'apparentent à Dostoïevski. Maurois définit en ces termes la situation du Péguy de ces années-là.

« Enfant, il s'était nourri de Victor Hugo, et Hugo l'avait rendu républicain. À vingt ans, il était socialiste, d'un socialisme », écrit

¹ Jean Bastaire, *Péguy l'inchrétien*, Desclée, 1991, p. 8 ; Georges Brabant, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. Extraits*, Larousse, 1956, p. 7.

² En russe, « *potchvoïnitchestvo* » (de « *potchva* » : la terre, la glèbe, les racines), qu'il ne faut pas confondre avec la littérature régionaliste. [N.d.T.]

³ Samory [Самарий] Vélikovski, *В скрещенье лучей [Au croisement des rayons]*, Moscou, Советский писатель, 1987, p. 144.

⁴ Fiodor Dostoïevski, *Полное собрание сочинений в 30 томах [Œuvres complètes en 30 tomes]*, Léningrad, Наука, 1985, t. XXVIII, livre II, p. 207.

⁵ Le texte intégral de cet article est à paraître dans *Достоевский. Материалы и исследования [Dostoïevski, matériaux et recherches]*, Saint-Petersbourg, t. XIV, 1997.

Tharaud, « qui ressemblait plus à celui de saint François qu'à celui de Karl Marx ».¹

Dans la formation de Dostoïevski, comme le montre la correspondance avec son frère, Hugo joua aussi un grand rôle. Plus tard, après son retour du bagne, lorsqu'il présente la traduction de *Notre-Dame de Paris*², Dostoïevski appelle Hugo « l'annonciateur » de « la pensée fondamentale de tout l'art du XX^e siècle [...], le relèvement de l'être humain tombé, écrasé par l'injuste pression des circonstances, d'une stagnation séculaire et des préjugés sociaux »³. Cette pensée « chrétienne et hautement morale », selon Dostoïevski, donne aussi un caractère pathétique à l'œuvre littéraire de Péguy, qui milite en faveur « des humiliés et des offensés ».

Le radicalisme de Péguy l'amène à rompre avec nombre de ses anciens amis – dreyfusards inconséquents ou qui avaient participé au Congrès général des organisations socialistes françaises de décembre 1899. C'est à ce moment, note Maurois, qu'apparaît dans l'œuvre de Péguy, l'éternel débat de la mystique et de la politique, qui plaça l'écrivain, et définitivement, au-dessus de tous les partis. Se référant à Tharaud, condisciple de Péguy au collège Sainte-Barbe, Maurois explique :

Le politique socialiste, vers 1900, préparait des élections, comptait des voix, des sièges. Le politique antidreyfusiste disait : « Que Dreyfus soit innocent ou coupable, il importe peu. On ne trouble pas la vie d'un grand peuple pour un seul innocent. » Péguy « ne voulait pas [...] que la France perdît son âme en sacrifiant un innocent à son salut temporel.⁴

Ce qui peut rappeler le maximalisme éthique des « larmes de l'enfant martyrisé »⁵, sur lesquelles, dans *Les Frères Karamazov*, ni Ivan ni Aliocha n'acceptent de fonder le bonheur de la future humanité. Ce rapprochement est d'autant plus évident que Péguy abordera lui-même directement le problème de la souffrance des enfants dans le *Mystère des saints Innocents*.

¹ André Maurois, *Études littéraires*, New-York, Éditions de la Maison Française, 1941, p. 222.

² Article du *Temps* (Время), Saint-Petersbourg, n° 2, 1862.

³ F. Dostoïevski, *Récits, chroniques et polémiques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, pp. 1300-1301.

⁴ A. Maurois, *Études littéraires*, op. cit., p. 224.

⁵ F. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, pp. 264-266.



Dostoïevski en 1876
photographie de Nicolas Doss, Saint-Pétersbourg
« Perspective de Nevski, n° 1 », « au coin de la Place de l'Amirauté »

En ce qui concerne l'activité journalistique de Péguy dans les *Cahiers de la quinzaine* (1900-1914), fondés pour faire éclater la vérité intégrale, dans tous ses aspects, sur la vie et ses malheurs, remarquons seulement qu'elle s'accorde avec l'interprétation que donne Dostoïevski de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité ». L'écrivain russe tourne plus d'une fois en dérision cette formule proclamée par les « socialistes occidentaux » dès la fin du XVIII^e siècle : il ne peut y avoir de « fraternité » tant qu'il n'y a pas de « frères », car la « nature » qui rend possible la « fraternité », est absente, et la prétendue « liberté » ainsi que la « fraternité », conçues comme réglementation coercitive de la vie des hommes, conduisent à transformer cette vie en une « fourmilière »¹. Péguy vérifie la justesse et l'actualité de chaque élément de cette formule. Il traite avec colère et angoisse de l'existence de la misère et dans le même temps, il tient que l'égalité, au sens de nivellement, est impossible, il la réduit au sentiment que chacun a de sa dignité propre. Péguy pense que le seul moyen d'atteindre à l'égalité passe par la liberté du développement intérieur de chaque homme et de la société, en dehors d'un bouleversement ou d'une rupture avec la tradition². Dans l'une de ses dernières *Notes*, Dostoïevski avoue son scepticisme devant une égalité qui permettrait de décapiter Shakespeare et Raphaël. Il pressent l'arrivée d'une période de violence, résultant d'une égalité imposée d'en haut ; il anticipe la haine de Péguy à l'égard de toute forme de dictature, y compris une dictature qui serait l'œuvre d'amis politiques :

Derechef qui prévoyait, qui pouvait prévoir inversement que les mêmes hommes, qui alors combattaient l'injustice d'État, seraient exactement les mêmes qui, à peine victorieux, exerceraient pour leur compte cette même injustice ; qui pouvait prévoir, et cette irruption de barbarie, et ce retournement de servitude ; [...] qui pouvait prévoir que de tant de mal il sortirait tant de bien, et de tant de bien, tant de mal ; de tant d'indifférence tant de crise, et de tant de crise tant d'indifférence ; qui aujourd'hui répondrait de l'humanité, qui répondrait d'un peuple, qui répondrait d'un homme ?

Qui répondra de demain [...] ?³

¹ Voir les *Notes d'hiver sur des impressions d'été* : F. Dostoïevski, *Récits, chroniques et polémiques*, op. cit., pp. 1476 sqq.

² Voir les cahiers *Jean Coste*, CQ II-12, 1901 et CQ III-8, 1902.

³ Ch. Péguy, *Zangwill*, CQ VI-3, A 1448.

Telles sont les questions que Péguy pose à son lecteur dans *Zangwill* (1904), œuvre de méditation sur la complexité des phénomènes sociaux et sur l'impossibilité de diriger de façon volontariste le cours de l'histoire.

Péguy et Dostoïevski ont des approches quelque peu différentes de la notion de fraternité. Chez Péguy, jusqu'en 1908, elle est dépourvue de principe religieux et se rattache au perfectionnement intérieur de la personne, déterminé par « l'antique » aspiration de tous les peuples à l'unité. Dostoïevski, lui, met son espérance dans le rôle particulier des « Russes à venir », avec leur instinct de fraternité inscrit dans la « nature », et dans le triomphe de la « grande, de la totale harmonie » sanctifiée par « la loi évangélique du Christ »¹. Dans la dernière étape de sa création, Péguy parvient lui aussi à une vision illuminée par le Christ.

Les *Cahiers de la quinzaine* étaient une publication périodique qui comprenait des articles de différents auteurs, mais dont l'unité et la totalité étaient assurées par la voix de Péguy lui-même. Ils se présentent comme quelque chose d'intermédiaire entre la revue et le journal intime : c'est une « revue-confession », une « revue-journal »². Le fait que la personnalité de l'auteur s'y reflète avec intensité, que celui-ci entretient un contact direct, une conversation avec le lecteur, rapproche les *Cahiers* du *Journal d'un écrivain* de Dostoïevski, avec ses réactions franches et spontanées à tous les événements. Les rapprochent aussi le procédé du dialogue, la discussion de telle ou telle question, de tel ou tel événement avec un adversaire réel ou fictif. Les deux écrivains, en présentant leur publication, avouent explicitement le procédé, Dostoïevski dans une petite anecdote littéraire sur l'utilité du débat avec un interlocuteur même imaginaire pourvu qu'il soit intelligent, Péguy en inventant ce « professeur d'enseignement secondaire » qui lui adresse la *Lettre du provincial*. L'orientation aussi bien vers le centre que vers la province, les entretiens animés avec un large public sur les événements survenus non seulement en France, mais aussi en Russie, en Roumanie et jusqu'à Madagascar, l'interprétation de ces événements selon les seules conceptions du gérant des *Cahiers*,

¹ F. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 1373.

² Page 92 de Tatiana S. Taïmanova, « Шарль Пегу и духовная атмосфера его Двухнедельных тетрадей » [« Charles Péguy et l'atmosphère spirituelle des *Cahiers de la Quinzaine* »], dans *Ученые записки Тартуского государственного университета* [*Revue de l'Université d'État de Tartu*], Tartu, n° 871, 1989, pp. 87-93.

conformément à ses principes éthiques, tout cela se retrouve dans le *Journal d'un écrivain* de Dostoïevski. Dans le *Journal* comme dans les *Cahiers*, la polémique est directe et démonstrative : on cède « la parole » au contradicteur, on produit des réfutations ardentes, parfois meurtrières. Par exemple, quand Dostoïevski démasque Nicolas Leskov dans le chapitre *Un Travesti* du *Journal* en 1873¹, ou s'adresse à Alexandre Gradovski à propos de son article critiquant le *Discours sur Pouchkine*. On peut y comparer *Brève réponse à Jaurès* (1900), *Personnalités* (1902) ou *Notre Jeunesse* (1910) de Péguy.

Dostoïevski, dans le *Journal*, évoque plus d'une fois sa jeunesse, sa première rencontre avec Biéliniski, les « Pétrachevskistes », les années de bagne et la crise spirituelle qu'il traversa là-bas, c'est-à-dire les étapes importantes de sa vie. Et Péguy, dans les *Cahiers*, se présente dans toute la logique et la cohérence de son évolution intérieure : passage du service de la vérité, athéiste pour la forme mais pour le fond « mystique », « héroïque », selon les termes de Romain Rolland, à la défense directe des principes chrétiens².

Péguy et Dostoïevski ont aussi une conception tout à fait identique d'un journalisme le plus sincère possible, et le gérant des *Cahiers* en donne en 1910 une définition sous forme aphoristique : « Un mot n'est pas le même dans un écrivain et dans un autre. L'un se l'arrache du ventre. L'autre le tire de la poche de son pardessus. »³

Le *Journal d'un écrivain* et les *Cahiers de la quinzaine* se ressemblent aussi par leur orientation religieuse. Si la révélation par Dostoïevski de ses convictions personnelles et de ses méditations sur le destin de la Russie a suscité échos et réponses où les lecteurs du *Journal* exprimaient leurs doutes et témoignaient de leur soif avide de perfection⁴, un des compatriotes de Péguy écrivait à propos des *Cahiers* : « Il s'agissait du plus tragique *Examen de conscience*. Entier, public, et sans réserves. Un homme seul y parlait, en son nom. Mais qui se confesse intrépidement jusqu'au fond, atteint le fond de la

¹ F. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain*, op. cit., p. 110.

² Voir Romain Rolland, *Péguy*, deux tomes, Albin Michel, 1945, et Théodore Narkirier, *Французский роман наших дней [Le Roman français aujourd'hui]*, Moscou, Наука, 1980, p. 174.

³ Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, C 274.

⁴ Voir Igor Volguine, «Письма читателей к Ф. М. Достоевскому» [« Lettres d'écrivains à Dostoïevski »], *Вопросы литературы [Questions de littérature]*, n° 9, 1971, pp. 173-196.

conscience humaine et la remue. La parole de Péguy libéra la conscience d'une France inquiète, qui s'interrogeait. »¹

Les deux écrivains se rencontrent aussi sur d'autres points. Une des principales héroïnes de Péguy est Jeanne d'Arc, que Dostoïevski appelle un « grandiose et merveilleux phénomène historique » et dont il voit « l'explication lumineuse et peut-être indiscutable » dans *Jeanne*, roman de George Sand qui « ressuscite [...] en la personne d'une jeune paysanne d'aujourd'hui l'image de la Jeanne d'Arc historique » et reflète le « si pur idéal de jeune fille innocente, si pur et si imposant par son innocence »². L'héroïne de Péguy est aussi une jeune paysanne, fidèle à son modèle, forte de son innocence, « sainte rebelle » du XV^e siècle, dont le profil spirituel, selon André Maurois³, est proche de celui de son créateur. On le voit très nettement dans la trilogie dramatique de 1897 composée par le jeune Péguy à partir de documents historiques, et dans le *Mystère* de 1910, œuvre de la maturité.

Examinons ce dernier texte, qui est comme le développement et la mise en œuvre de quelques motifs du drame de jeunesse, mais avec une nouvelle clef spirituelle et esthétique. Dix ans après la première œuvre, quand Péguy aurait pu répéter après Dostoïevski que « par le grand creuset du doute » son « hosanna était passé »⁴, il donne au thème de Jeanne d'Arc une nouvelle ouverture dans le domaine de la forme et des idées. En recourant au genre ancien du « mystère » (répandu en France au siècle même de l'héroïne et remontant au lointain passé du drame liturgique), caractérisé par un certain équilibre entre l'élément mystique et les éléments de la vie quotidienne, par le conflit de Dieu et du diable dans le ciel, du bien et du mal sur la terre, Péguy transfère ce « débat surnaturel du bien et du mal [...] dans l'univers intérieur de l'homme », reprenant « le mot célèbre de Dostoïevski » dans *Les Frères Karamazov* : « Là le diable se bat contre Dieu, et le champ de bataille, c'est le cœur de l'homme »⁵. L'idée exprimée par cette formule qui va si loin, reçoit une illustration correspondante dans les « romans-tragédies » (V. Ivanov) de Dostoïevski, surtout le dernier, dont la problématique

¹ R. Rolland, *Péguy*, op. cit., t. I, p. 85.

² F. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain*, op. cit., « Sur la mort de George Sand » (1876), p. 571.

³ A. Maurois, *Études littéraires*, op. cit., pp. 226-227.

⁴ F. Dostoïevski, *Carnets de travail. 1860-1881*, dans *Les Cahiers de la nuit surveillée*, Lagrasse, Verdier, 1983, p. 242.

⁵ F. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, op. cit., p. 117.

rejoint d'une certaine façon celle du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* de Péguy (1910). Dans le *Mystère*, l'intrigue est remplacée par un dialogue intense entre une Jeanne profondément croyante et en même temps animée d'une pensée intrépide et d'un amour infini pour les hommes, et la moniale Gervaise, qui professe humblement les dogmes orthodoxes de l'Église catholique. Par le caractère antinomique et l'acuité des questions qu'il pose sur les rapports entre l'existence humaine et les plans de Dieu, ce dialogue peut être comparé à l'entretien d'Aliocha et d'Ivan dans le cinquième livre (« *Pro et Contra* ») des *Karamazov*. Bien que le contenu de la controverse et, plus encore, les figures des acteurs du débat soient différents, ce qui rapproche les deux passages, c'est la question des limites des souffrances terrestres et post-terrestres. Si Ivan, renvoyant son « billet d'entrée » dans le monde de Dieu, ne peut concevoir qu'on puisse admettre la souffrance des enfants innocents, Jeanne, incapable de se résigner à un néant où les pécheurs rejetés sont exclus de la résurrection, refuse le dogme de « l'enfer éternel ». Elle ne comprend pas Gervaise qui ne prie que pour le salut de son âme, elle veut sauver les âmes de tous les chrétiens, pécheurs et justes :

Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle
Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence,
Abandonner mon âme à l'Absence éternelle,
Que mon âme s'en aille à l'Absence éternelle.¹

La thèse du « négateur moderne » dans les *Karamazov* (« si Dieu n'existe pas, tout est permis »²) rappelle un aspect un peu différent du *Mystère* de Péguy, le débat sur la compatibilité de la liberté humaine avec la Providence divine³.

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Gallimard, 1943, p. 80.

² F. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, op. cit., p. 679.

³ Montrant que les *Karamazov* et le *Mystère de la charité* abordent de façon comparable les mêmes problèmes existentiels, le philosophe allemand Reinhardt Laut remarque en outre que le *Mystère des saints Innocents* (1912) développe la question soulevée par Dostoïevski sur cette « goutte de larmes » et cette souffrance des enfants qui, selon Péguy, à côté des « douleurs », de l'impossibilité d'éliminer la « violence » et des « autres malheurs » terrestres, « ne peuvent être adoucies par toute la sainteté du monde ». Voir Reinhardt Laut, *Философия Достоевского в систематическом изложении* [La Philosophie de Dostoïevski : exposé systématique], Moscou, Республика, 1996, pp. 239-240.

L'apocryphe que cite Ivan sur « le Calvaire de la Vierge Marie » est directement lié à la problématique centrale du *Mystère de la charité*. Marie intercède pour une « catégorie » particulière de pécheurs, ceux qui ne peuvent remonter à la surface et s'enfoncent dans le lac brûlant, « oubliés ensuite par Dieu » (expression qui frappe le héros de Dostoïevski). Lorsque la Vierge vient visiter l'enfer, Dieu lui montre les mains et les pieds cloués de son Fils. Alors « elle ordonne à tous les saints, tous les martyrs, tous les anges et archanges de se prosterner avec elle et de prier pour le pardon de tous sans distinction », et elle « obtient de Dieu que les tourments infernaux cesseront, chaque année, du Vendredi Saint au jour de la Trinité ». Les pécheurs reconnaissants chantent alors : « Tu es juste, Seigneur, qui as rendu un tel jugement »¹. Le récit d'Ivan, qui jusque-là refusait que la mère pût pardonner les souffrances de son enfant, est teinté ici et là d'ironie, mais le thème du pardon est repris et éclairé un peu plus tard par le starets Zossime, qui le rattache à la nécessité absolue du rachat universel². La compassion infinie de l'héroïne de Péguy s'inscrit dans une tradition du rachat final qui commence avec saint François d'Assise.

Le christianisme de Jeanne, qui est dans une importante mesure celui de son *alter ego* Péguy, est un christianisme actif. Pour elle se pose constamment la question : « Qui sauver et comment sauver ? ». Le christianisme de Dostoïevski est aussi actif. Le prince Mychkine, ce héros « positivement magnifique », veut sauver ne serait-ce qu'une seule âme blessée, il vibre aux épreuves de tout homme. On connaît la remarque ironique de Dostoïevski à propos de la critique que lui faisait K. N. Léontiev dans l'article « Sur l'amour universel... », consacré au *Discours sur Pouchkine* (1880) : « Pour Léontiev il ne vaut pas la peine de souhaiter le bien au monde, car il est dit que ce monde périra. Dans cette idée il y a quelque chose d'absurde et de malhonnête. Surtout c'est une idée extrêmement commode pour les besoins de la vie quotidienne : car si tous sont

¹ F. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, op. cit., pp. 267-268.

² Sur l'évolution des motifs de cet apocryphe et de l'Apocalypse dans les *Karamazov*, voir Tatiana Bouzina, «Мотивы духовных стихов в романе Ф.М. Достоевского Братья Карамазовы» [« Citations de l'Écriture dans le roman *Les Frères Karamazov* »], *Достоевский и мировая культура* [Dostoïevski et la littérature mondiale], Saint-Petersbourg, 1996, n° 6, pp. 62-67.

déjà condamnés, pourquoi s'écrier à faire le bien ? Vis pour ton ventre... »¹

Le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* ouvre un cycle de compositions religieuses et poétiques (1910-1913) dont l'une, la *Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres*, fut inspirée à Péguy par un pèlerinage à Chartres lors d'une grave maladie de son fils Pierre (on se souvient du voyage de Dostoïevski à la Laure d'Optina après la mort de son fils Alexandre). Pourtant les rapports de Péguy avec l'Église catholique furent d'abord difficiles. Défendant les simples prêtres, la foi « pure » ; Péguy eut maille à partir avec « les forces politiques de l'Église » de ce temps-là et quelques-unes de ses institutions, lui qui essayait dans ses œuvres littéraires et dans ses *Cahiers*, de rendre compte de ce qui, selon lui, était essentiel dans l'enseignement du Christ, se rapprochant en cela parfois de Dostoïevski. Le *Mystère de la charité* fut accueilli dans les milieux orthodoxes comme une œuvre hérétique et suscita les objections du critique catholique François Le Grix. Péguy lui répondra par *Un nouveau théologien* (1911). Déjà dans *Notre jeunesse* il expliquait :

Toute la faiblesse, et peut-être faut-il dire la faiblesse croissante de l'Église dans le monde moderne vient non pas comme on le croit de ce que la Science aurait monté contre la Religion des systèmes soi-disant invincibles [...] mais de ce que ce qui reste du monde chrétien socialement manque aujourd'hui profondément de charité.²

C'est justement cette idée qui est à la base de l'opposition entre Jeanne et la moniale Gervaise. « Je ne reconnais qu'une charité chrétienne [...] et c'est celle qui procède directement de Jésus [...] : c'est la constante communion, et spirituelle, et *temporelle*, avec le pauvre, avec le faible, avec l'opprimé »³, précise Péguy dans *L'Argent suite*.

Ce qui unit aussi Dostoïevski et Péguy, ce sont les réflexions sur les rapports entre les principes matériels et spirituels de la vie

¹ Pour une explication convaincante de ce débat par les divergences entre « l'apocalyptique illuminée » de Dostoïevski « qui commence tout de suite et toujours sur cette terre » et « l'eschatologie catastrophique » de Constantin Léontiev « qui esthétise le tragique de la vie, selon lui insoluble ici-bas », voir Serge Botcharov, « Леонтьев и Достоевский. Статья первая » [« Léontiev et Dostoïevski, premier article »] dans *Достоевский. Материалы и исследования* [Dostoïevski : matériaux et recherches], Saint-Pétersbourg, 1996, t. XII, pp. 187-189.

² Ch. Péguy, *Notre jeunesse*, C 98-99.

³ Ch. Péguy, *L'Argent suite*, C 886.

humaine, en particulier la question du « pain » de la terre et du ciel, question dont la résolution prend un caractère quelque peu polémique (surtout en apparence). Il est curieux que dans les pages du *Temps* (*Время*), revue publiée par les frères Fiodor et Michel Mikhaïlovitch Dostoïevski, il soit fait appel pour ce sujet au personnage de Jeanne d'Arc. En 1862, dans le numéro 8, un fidèle collaborateur de la revue, Michel Rodiévitich, exprime son inquiétude devant le triste état de la moralité publique en Russie ; parmi les causes, les plus importantes, il cite l'ignorance et la misère, renvoyant aux mots de Hugo, selon lequel « si elle avait eu faim, même la Pucelle d'Orléans aurait eu du mal à rester la pucelle d'Orléans »¹. Dans le numéro 10, paraît une réplique de Pierre Sokalski, qui combat ce point de vue si matériel sur la Russie. Il proclame son espérance dans le « raffermissement des idées de vérité et de bien », dans la protection « du travail honnête et de la réputation honnête contre la faim et la misère ». Prenant la défense de la Pucelle d'Orléans, il cite l'exemple du stoïcisme d'une jeune Russe qui « préféra la mort »². Au nom de la rédaction, Dostoïevski justifie la publication de « deux articles contradictoires » qui servent à faire avancer la question de la moralité sociale, « pour laquelle il faudra attendre encore longtemps une réponse définitive »³. Plus tard, dans *L'Idiot*, est reproduit le débat entre le « penseur retiré du monde » (Vladimir Petchérine), qui se plaint que le bruyant siècle « industriel » ne se préoccupe plus de « sa quiétude morale », et « le penseur qui court le monde » (Alexandre Herzen), qui réplique : « Soit, mais le bruit des charrettes qui apportent le pain aux hommes affamés vaut peut-être mieux que la quiétude morale. »⁴

Plein de compassion pour les malheureux que la faim pouvait conduire au bagne, comme le héros des *Misérables*, roman que Dostoïevski aime tant, l'écrivain russe lie l'amélioration de leur sort d'abord aux bases éthiques de la société et à sa transformation spirituelle, ce qui est exprimé dans la réplique d'un des personnages de *L'Idiot* :

Et moi, l'abject Lébédév, je ne crois pas aux charrettes qui apportent le pain à l'humanité ! Car les charrettes qui apportent le

¹ F. Dostoïevski, *Œuvres complètes en 30 tomes, op. cit.*, 1980, t. XX, pp. 409-410.

² *Ibidem*, p. 410.

³ *Ibidem*, pp. 226-227 ; voir F. Dostoïevski, *Récits, chroniques et polémiques, op. cit.*, p. 1513.

⁴ F. Dostoïevski, *L'Idiot*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1953, p. 456.

pain à l'humanité ! Car, si une idée morale ne les dirige pas, ces charrettes peuvent froidement exclure de la jouissance du droit au pain qu'elles transportent, une bonne partie du genre humain ; cela s'est déjà vu.¹

Dostoïevski donne une interprétation de la tentation du Christ : le diable offre au Christ la possibilité de changer « les pierres en pain » conformément au « socialisme d'aujourd'hui » qui « bannit le Christ et s'occupe avant tout du pain ». La réponse du Christ : « L'homme ne vit pas seulement de pain » est, selon Dostoïevski, « un axiome [...] sur l'origine spirituelle de l'homme », « l'idéal de Beauté » qui nous a été légué, incarné dans le Christ ; « si nous l'avons dans l'âme, nous serons tous des frères l'un pour l'autre et, finalement, travaillant l'un pour l'autre, nous serons également riches »².

C'est ce même idéal que Péguy invite à suivre dans *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet :

[...] cette chrétienté moderne, – chrétienne baignant dans le monde moderne, chrétienne traversant le monde moderne, la période moderne a une sorte de grande beauté tragique propre, presque une grande beauté non pas de veuve mais de femme qui seule garde une Forteresse.³

L'Église même doit garder les enseignements du Maître non comme une « veuve » mais comme une « épouse », c'est-à-dire activement. Cet idéal ne contredisait pas selon lui l'idée constamment présente, que le ciel même ne peut trouver de repos tant qu'il y a des malheureux et des opprimés : « [...] il ne suffit malheureusement pas d'être catholique. Il faut encore travailler dans le temporel, si on veut arracher l'avenir aux tyrannies temporelles. »⁴, écrit-il dans *L'Argent suite*. Péguy considérait que tous, croyants et incroyants, pécheurs et saints, devaient se sentir responsables du monde. Dans *Un nouveau théologien*, il exprime sa conception du christianisme :

Le pécheur tend la main au saint, donne la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un par l'autre,

¹ *Ibidem*.

² F. Dostoïevski, *Œuvres complètes en 30 tomes, op. cit.*, 1986, t. XXIX, pp. 84-85.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, C 461.

⁴ Ch. Péguy, *L'Argent suite*, C 954.

l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus, ils font une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus, une chaîne aux doigts indéliables. Celui qui n'est pas chrétien [...] c'est celui qui ne donne pas la main.¹

L'idée des liens réciproques entre les hommes, reconnue par le christianisme, appartient aussi à Dostoïevski. Elle est formulée de la façon la plus brève et la plus expressive dans les ébauches de *L'Idiot* : « La compassion – c'est tout le christianisme – la chaîne. »²

Les spécialistes ont remarqué que les saints présentés par Péguy étaient proches de la terre, de la nature, que plusieurs d'entre eux et en particulier Ève, la mère originelle, avaient des traits paysans³. Le terroir de Péguy repose essentiellement sur la fierté de ses ancêtres, artisans et paysans du Moyen-Âge, travaillant joyeusement et habilement au rempaillage des chaises, à la construction des cathédrales, à la culture de la vigne. Il oppose leurs communautés à la situation de la France du début du XX^e siècle, déchirée par les contradictions, critique les intellectuels de la Sorbonne desséchés par la scholastique et qui ont perdu, selon lui, tout lien avec le peuple. On peut remarquer une certaine analogie avec le culte de la terre de Dostoïevski, qui attribuait aussi une grande importance aux sources populaires de la vie russe, invitant ses contemporains cultivés à retourner au « terroir » natal, à travailler dans le « champ » de la vie populaire⁴. Les deux écrivains rêvaient de voir leur peuple et leur patrie contribuer à l'histoire de l'humanité future.

Henri Bergson joua un grand rôle dans la formation des idées philosophiques et esthétiques de Péguy, qui assistait à ses cours à l'École Normale Supérieure. Il fut l'un des fondateurs de l'intuitionnisme, qui rejette le culte de la raison pour atteindre la vie dans sa durée et l'épaisseur de la réalité, et qui reconnaît un rôle au mysticisme et à la révélation. En 1914, Péguy lui consacre la *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*. Bergson, qui était par sa nature un philosophe-poète, aida Péguy, selon Maurois, à assurer une défense argumentée du christianisme contre le positivisme et le matérialisme⁵. Dans *l'Avvertissement* au « Cahier Mangasarian » (1^{er} mars 1904), Péguy écrivait : « Le génie est fort d'une intuition ; l'opération du génie est une intuition, le sens, l'intuition de la réalité

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, C 573.

² F. Dostoïevski, *L'Idiot*, op. cit., p. 917.

³ S. Vélikovski, *Au croisement des rayons*, op. cit., pp. 150-151.

⁴ F. Dostoïevski, *Ceuvres complètes en 30 tomes*, op. cit., 1984, t. XXVI, p. 138.

⁵ Voir A. Maurois, *Études littéraires*, op. cit., pp. 236 à 242 et p. 147 à 179.

non réalisée »¹. Et lui-même s'efforçait de saisir l'orientation de la marche des événements et dans une mesure importante, il prévint ou « créa le mythe de sa vie » (pressentiment de la guerre avec l'Allemagne et de sa mort au combat, dans *Ève*)².

Certaines des thèses de la philosophie bergsonienne développaient les postulats antimétaphysiques de Schelling et de Schopenhauer, philosophes que connaissait bien Dostoïevski. On peut en trouver des échos dans son œuvre posthume et sa correspondance. Dans sa jeunesse, en partie sous l'influence de la lecture de Schelling, Dostoïevski parlait à son frère Mikhaïl (31 octobre 1838) des rapports de l'intelligence comme « capacité matérielle », et de « l'esprit » qui saisissait « l'amour et la nature » par le cœur.

Il ne faut pas penser la philosophie comme un simple exercice mathématique, où la nature est une chose inconnue... Remarque que le poète dans le jaillissement de l'inspiration devient Dieu, donc, remplit la vocation de la philosophie... Donc, l'enthousiasme poétique est enthousiasme philosophique... Donc la philosophie est la poésie même, et c'est son plus haut degré.³

Péguy conçoit le monde « selon Bergson » comme un jaillissement ininterrompu et indivisible dans lequel le passé se conserve dans le présent et ne peut en être arraché en raison de « l'indivisibilité du changement »⁴, qui entraîne avec soi le futur. Dans le système de Dostoïevski également, l'écrivain doit nécessairement s'insérer dans le flux des événements, le mouvement de la vie. On a gardé de lui bon nombre de réflexions sur l'importance de la réalité « mouvante » pour établir un lien avec le passé et révéler les germes de l'avenir. Répondant le 9 février 1876 à Christine Altchevskaïa, pédagogue de Kharkov, il remarquait combien il était essentiel pour l'écrivain d'étudier « jusqu'à la précision la plus extrême (historique et actuelle) la réalité représentée » et informait sa correspondante que, [se] préparant à écrire un très grand roman [il a] songé à [se] plonger dans l'étude – non de la réalité, à proprement parler, qu'[il connaît]

¹ Ch. Péguy, « Avertissement » au « Cahier Mangasarian », A 1310 et R. Rolland, *Péguy, op. cit.*, t. I, p. 73.

² T. Taïmanova, *op. cit.*, p. 14.

³ F. Dostoïevski, *Correspondance*, t. I, dans *Œuvres complètes en 30 tomes, op. cit.*

⁴ T. Taïmanova, *op. cit.*, p. 14.

indépendamment de cela, mais des détails de la réalité mouvante » – et surtout des transformations de la « jeune génération » et de la « famille russe » en 20 ans¹. Dans la célèbre polémique avec Gontcharov sur la notion de « typique », Dostoïevski veut montrer qu'il est insuffisant de ne refléter que ce qui est en repos, ne bouge pas, et qu'il est nécessaire de saisir, d'attraper les tendances de la vie nouvelle². Dans les lettres à Apollon Maïkov du 11 (23) décembre 1868 et à Nicolas Strakhov du 26 février (10 mars) 1869, Dostoïevski, pour répondre aux griefs de quelques critiques à propos de *L'Idiot*, oppose au « réalisme » habituel qui « manque d'envergure », ce qu'il appelle son « idéalisme » ou son réalisme « fantastique », qui permet de raconter « ce que nous autres Russes avons vécu ces dix dernières années dans notre évolution spirituelle »³, de montrer dans les faits quotidiens et apparemment les plus exceptionnels les lois générales et même de « prédire ». Les orientations esthétiques exprimées dans ces lettres étaient le résultat des recherches personnelles de Dostoïevski dans le domaine de la création littéraire, mais il y a des points de contact avec la pensée esthétique de Péguy.

Péguy partit pour le front, après avoir écrit sa *Note sur M. Bergson* et sans avoir achevé son essai sur Descartes. Il tomba le 5 septembre 1914, en soldat, ce qu'il fut toute sa vie. Il est l'un des derniers et des plus authentiques héritiers de saint François d'Assise, « chevalier et soldat du Christ », porteur des principes de compassion active et d'amour pour tout ce qui est vivant dans le monde de Dieu. Dostoïevski exprima également sa vénération pour le saint catholique de la fin du XII^e et du début du XIII^e siècles, en donnant, dans l'un des chapitres des *Frères Karamazov*, au starets Zossime le nom de « *Pater Seraphicus* », nom qui est prononcé par Ivan et repris par Aliocha⁴.

Reinhardt Laut, que nous avons déjà cité, examinant le rôle de Dostoïevski au XX^e siècle, concluait :

¹ F. Dostoïevski, *Correspondance*, t. IV, dans *Œuvres complètes en 30 tomes*, op. cit.

² *Из архива Достоевского. Письма русских писателей* [Des archives de Dostoïevski. Lettres d'écrivains russes], Moscou-Pétrograd, Госиздат, 1923, pp. 15-22.

³ F. Dostoïevski, *Correspondance*, t. III, pp. 283-284, dans *Œuvres complètes en 30 tomes*, op. cit.

⁴ F. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, op. cit., p. 286. – Sur saint François d'Assise, lire aussi Valentine Vietlovskaja, « *Pater Seraphicus* », dans *Достоевский. Материалы и исследования* [Dostoïevski : matériaux et recherches], Léninegrad, 1983, t. V, pp. 163-178.

Celui qui approche Dostoïevski, trouve une plénitude infinie et la lumière, car il voit le Christ ; de Dostoïevski partent des fils mystérieux qui, dans l'évolution de notre époque, conduisent à Charles Péguy et à Anton Bruckner. Alain-Fournier n'hésita pas à dire, dès avant la Première Guerre mondiale, que Dostoïevski et Péguy étaient les premiers « hommes de Dieu » de notre temps, des hommes auxquels Dieu avait donné la même mission.¹

Traduction R. V. et Y. A.

Première édition : *Le Porche*, Orléans, n° 3, janvier 1998, pp. 19-31



¹ R. Laut, *La Philosophie de Dostoïevski*, op. cit., p. 410.

Ср. Бика - Не Мадина



Учредительский совет
Копирование на Кавказе

Auteur inconnu, caricature de Youri Malinine

Souvenirs sur Youri Pavlovitch Malinine (1946-2007)

Extrait du cycle *Mémoire reconnaissante*

Irène Sémissionovna Kattchenkova
Saint-Pétersbourg

Pavel Krylov nous a envoyé ces pages de souvenirs sur notre ami Youri Malinine. Youri a donné au Porche plusieurs articles sur le Moyen-Âge tardif¹, il a traduit en russe, entre autres, les Mémoires de Philippe de Commynes.

L'auteur de ces souvenirs est une de ses anciennes étudiantes, Irène Sémissionovna Kattchenkova, professeur d'histoire. Née à Léningrad, elle a fait ses études supérieures à la Faculté d'histoire de l'Institut Herzen (1985). Elle est lauréate puis premier prix du concours international de poésie Igor Grigoriev (2015-2016 et 2018), corédactrice de l'almanach historique et littéraire Les Écorces de bouleau d'Onfime (Береста Онфима) et auteur de nombreux articles dans différentes revues et almanachs (Север / Nord, София / Sophia, Молодая гвардия / La Jeune garde, Под сенью лавры / À l'ombre du laurier, Петербургские строфы / Strophes pétersbourgeoises, etc.). Elle vit à Saint-Pétersbourg.

Nous publions ces pages qui, outre l'évocation qu'elles font de notre ami, permettront à nos lecteurs de connaître quelques petits épisodes caractéristiques de la vie universitaire russe dans les années 1980.

C'est par hasard que j'ai appris la mort de Youri Pavlovitch Malinine. Selon une habitude que je n'ai jamais quittée, j'étais passée à la Librairie Académique, qui « un temps » était installée dans un sous-sol sur la ligne n°9², et là il y avait son recueil. Avec l'annotation : « décès prématuré de notre cher maître... recueil

¹ « L'esprit de conseil de Jeanne d'Arc », *Porche* 1 ; « Le patriotisme de Jeanne d'Arc », *Porche* 1 bis et 4 ; « Le Pas de Saumur et l'auteur de sa relation poétique », *Porche* 6 ; « La formation de l'éthique de la noblesse dans la France des XIV^e et XV^e siècles », *Porche* 11 ; « En mémoire de Vladimir Ilich Raïtssess », *Porche* 16 ; « La pensée éthico-religieuse dans la France du Moyen-Âge tardif », *Porche* 25.

² Sur l'île Vassilievski à Saint-Pétersbourg.

posthume »... Et une photographie ! Un jeune gars aux cheveux paille, souriant, en gilet à carreaux.¹

Nous, étudiants de l'Institut Herzen des années 80 du XX^e siècle, avons un tout autre souvenir de Youri Pavlovitch : pas si jeune, pas si peu formaliste. La première impression des premiers cours : officiel, flegmatique, un peu ennuyeux. Plongé en lui-même. Correct à l'européenne, mais un peu froid et à distance de son interlocuteur, sans grand contact avec les étudiants.

Il a été pendant des mois, au sovkhoze « Lensoviétovski », notre chef d'un détachement. De sa pratique de la direction je ne me souviens pas. On voyait souvent, ici et là, dans les champs déambuler sa haute silhouette aux cheveux couleur paille. C'est ainsi que naquit la *tchastouchka* suivante :

Qui marche là-bas tel un balancier ?

Devinez donc, mes amis !

C'est Malinine Youri Pavlovitch :

Ne pensez pas que c'est moi !

Comme toujours, il gardait ses distances ; il était impossible de l'imaginer dans un club de danse. Je ne me souviens pas de ses négociations avec les autorités du sovkhoze, bien que nous, étudiants, périodiquement, fussions mécontents des conditions de travail et de vie. Non, Youri Pavlovitch n'était pas un homme public... Une fois, des étudiants pour quelque affaire se rendirent à la baraque des professeurs – notre chef était là assis, seul, et il lisait *Pochékhozié du passé* de Saltykov-Chtchédrine.

Mais le « septembre aux carottes » passa². Deuxième année. Séminaires de Malinine, chargé de cours d'histoire du Moyen-Âge. Attentifs à tous les détails, vétilleux, nous analysons chaque mot... Travail sur le texte, le document, art de « questionner » les sources... Maîtrise et métier de l'historien, flair pour la recherche (et cela, entre autres choses, Youri Pavlovitch le possédait à la perfection), il essayait patiemment, avec persévérance, de nous l'enseigner aussi. Et aussi, que dans un texte il faut comprendre chaque mot. Car il arrive qu'on lise et qu'on ne comprenne pas... Je me souviens d'un cas assez drôle. Nous étions assis, nous lisions, comme toujours avec

¹ Youri Pavlovitch Malinine, *Франция в эпоху позднего средневековья* [La France à l'époque du Moyen-Âge tardif], Saint-Pétersbourg, СПбГУ [Presses de l'Université de Saint-Pétersbourg], 2008.

² Voir les précisions que nous apporte Élisabeth Léguenkova ci-après.

les commentaires, un extrait d'une chrestomathie. Il était fait mention d'un chapon gras. Malinine nous demanda, s'adressant à chacun de nous successivement, ce que c'était que cette sorte d'oiseau. Personne ne le savait. Alors notre professeur nous expliqua sur un ton doctoral : un chapon, c'est un coq châtré.

Quant à nous ce genre de détails nous semblait superflu, « pas pour l'école secondaire ». « Des séminaires de lecture », dit méchamment quelqu'un. On avait lu, on avait commenté, on avait retenu le détail du chapon, et alors ? Où sont les tournois, les belles dames, où est la lutte des classes enfin ? Notre professeur restait apparemment impassible, et on reprenait – les textes, les textes, les textes... Qui, où, quand, pourquoi, dans quel but... comment on vivait, comment on buvait, comment on s'habillait, comment on parlait... Petits morceaux de mosaïque, avec lesquels chacun de nous se construisait son « Moyen-Âge », et le voilà qui apparaissait, vivant, émouvant, multicolore, tout à fait différent des manuels, où tout était rectiligne et univoque.

Malinine nous apprenait à ne pas attribuer aux hommes d'époques éloignées nos sentiments, pensées, intérêts contemporains. Ils étaient autres, aussi fallait-il reconstruire et non substituer. Et pour tenter de reconstruire, il fallait comprendre, et pour cela, pénétrer dans les détails, en travaillant minutieusement, scrupuleusement, sans « embellissement » ni goût du sensationnel.

D'où le profond et constant intérêt de Malinine pour la psychologie historique. En troisième année nous avons eu la chance de suivre son brillant « *spetskours* » (cours spécial) sur « la culture médiévale française à la lumière de la psychologie historique ».

Au second semestre Youri Pavlovitch nous donna une série de conférences sur le Moyen-Âge tardif. Comme conférencier il était magnifique. La logique dans la présentation des documents était toujours irréprochable. Sans procédés rhétoriques à effets, il parlait de façon que toute la classe se trouvait comme au théâtre, craignant de laisser échapper le moindre mot. Une vraie maîtrise de l'art d'enseigner. Dans ses conférences on pouvait toujours trouver quelque chose de nouveau, d'intéressant, d'instructif. Par exemple, parlant de la Réforme, il nous donnait une quantité d'informations de caractère religieux et culturologique. En soulignant le lien indissociable du protestantisme avec les succès de la production capitaliste (c'est que nous n'avions pas lu Max Weber). Ou bien, par exemple, nous gardions en tête son idée favorite selon laquelle, en

progressant, l'humanité perd inévitablement quelque chose, qui n'est pas toujours du mauvais.

Aujourd'hui, après tout ce temps, moi, professeur nantie d'une longue expérience, ce qui me frappe, c'est la « transfiguration » de Youri Pavlovitch : conférencier brillant, il n'a pu dans les travaux de séminaire nous passionner, il n'a pu nous inoculer la magie de la recherche scientifique... Peut-être qu'il s'ennuyait avec nous, que nous décevions ses espérances.

Aux examens il était exigeant, terriblement exigeant (il me corrigeait – « mais ici vous avez glissé dans la genèse du capitalisme », tout en me mettant un cinq¹ et j'étais terriblement fière). Exigeant, il l'était aussi comme directeur de l'« Association des étudiants pour l'amélioration de la science » (Студенческое научное общество). Quand la mort de Vladislav Nikolaiévitch Andreïev nous a laissés orphelins, nous les spécialistes de l'Antiquité, les médiévistes dirigés par Malinine nous annexèrent. Youri Malinine ne prêtait pas seulement attention au contenu des communications mais aussi à la forme – à la structure, à la logique, à la construction des phrases, aux mots séparément. Son propre discours était irréprochablement juste, châtié, jusqu'à une perfection difficilement accessible. Apparemment, il avait acquis cela en traduisant de l'ancien français pour la collection des « Monuments littéraires ».

Encore un souvenir : un jour je lui ai demandé un autographe – j'avais spécialement acheté un recueil interuniversitaire qui contenait un article de lui. Toujours correct, Youri, cette fois-là, ne cacha pas son mécontentement. Il me reprit, me disant que cela ne signifiait rien, que, bon, s'il m'avait fait cadeau de son travail, d'accord, mais ainsi quémander une signature, c'était misérable. Mais ensuite il voulut bien condescendre à apposer son paraphe « YouM ».

Je me rappelle encore son sourire à la Bibliothèque publique. Nous, un groupe d'étudiants, étions en visite (c'est apparemment Sacha Roupassov² qui l'avait organisée). Malinine passa près de nous, salua notre guide. La jeune fille lui proposa de nous montrer, de raconter quelque chose – apparemment même ici notre professeur était comme chez lui. Il s'excusa avec un sourire : « Je ne

¹ Note maximum.

² Alexandre Ivanovitch Roupassov, cet ami de ma jeunesse étudiante, est aujourd'hui docteur en histoire, et auteur de beaucoup d'articles et de monographies.

peux pas, absolument pas. Maintenant je pars travailler, j'ai trouvé un livre intéressant. » Un sourire éclaira soudain et rajeunit son visage quelque peu ascétique et souvent renfrogné et tendu. Je pense que c'était justement dans le travail sur « des livres intéressants » qu'il puisait la joie et l'inspiration.

Mais il ne souriait pas souvent. Et il faut dire que s'occuper en U.R.S.S. de périodes éloignées n'était guère bien accueilli. Dans les années 30 du dernier siècle on pouvait être accusé de fuir « notre jeune et beau pays », de se réfugier dans l'« émigration intérieure »¹. Les conséquences pouvaient être graves. Bien sûr, dans les années 70-80 du siècle dernier, s'intéresser à l'époque médiévale, aussi bien qu'à l'Antiquité, était royalement autorisé, mais cela restait tout de même un peu suspect aux yeux des autorités « de tout poil ». Rappelons-nous que le metteur en scène Gleb Panfilov ne fut pas autorisé à tourner un film sur Jeanne d'Arc (à en juger par les extraits qui sont entrés dans le film *Le Début*, on a sabré un chef d'œuvre). La logique était simple. En quoi cela nous intéresse-t-il ? Le peuple ne comprendra pas. Ce qu'il faut au peuple, ce sont des chantiers, des kolkhozes et des horizons lumineux. Mais le peuple en question, on ne lui demandait pas son avis... Si bien que servir la médiévistique « inactuelle », c'était, vraiment, pour Youri Pavlovitch se mettre, en chevalier, au service de la Belle Dame. Et cela exigeait un certain ascétisme, comme tout service. Et tout le monde ne l'acceptait pas : il y avait des gens que Malinine irritait. J'ai conservé une caricature, dont l'auteur est inconnu, représentant deux moines de l'Inquisition, s'appuyant sur leur épée, et entre eux dans le même habit dominicain, exagérément maigre, Malinine, avec la légende en simili-gothique : « Le Moyen-Âge, ce n'est pas une framboise. »² C'est spirituel, mais méchant et tout à fait injuste.

¹ En octobre 1936 la direction de l'Institut d'histoire réprimandait « les collaborateurs des départements d'études anciennes », c'est-à-dire ceux qui travaillaient sur l'Antiquité et le Moyen-Âge, pour leur académisme : « Ils se présentent ici comme des chargés d'affaires venus d'Europe occidentale... Nous avons un médiéviste..., c'est comme si on avait vu arriver un marchand de Venise ou de Florence qui se serait installé dans la Cour des marchands... » (Antonina Vladimirovna Charova, « Маленькие радости Большово террора первые годы Института Истории » [« Joyeusetés de la Grande Terreur : les premières années de l'Institut d'histoire »], dans Académie des Sciences de l'U.R.S.S., « *Одиссей* » : *Человек в истории [Odyssée. L'Homme dans l'histoire]*, Moscou, Наука, 2004, p. 340).

² Jeu de mots sur le nom « Malinine ». Le mot russe « malina » signifie « framboise » et, au figuré, quelque chose de doux, de plaisant.

Les conférences et les cours de Youri Pavlovitch, je m'efforce, autant que je peux, de ne pas les oublier. Dans les troubles années 90, à la demande de mes élèves, j'ai dirigé un cours facultatif sur « la culture française du Moyen-Âge » en m'inspirant de son cours spécial, bien sûr dans une variante adaptée. En 2005 j'ai édité une petite méthode avec des questionnaires sur l'histoire de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Chaque fois, quand mes gamins occupaient de bonnes places à l'olympiade du district, intérieurement je remerciais Vladislav Nikolaïévitch Andreïev et Youri Pavlovitch Malinine, mes inoubliables professeurs. Et quand fut relevé le « rideau de fer », que je vis de mes propres yeux Notre-Dame de Paris et les vitraux de la Sainte-Chapelle, les vieilles villes hanséatiques de Lübeck et de Bergen, le Gamel Stan de Stockholm et le château de Hamlet à Elsenaur, le Vieux Prague et la Cracovie royale, à nouveau et sans cesse je me souvenais avec reconnaissance de Youri Malinine.

Il est difficile de reconnaître que les bonnes paroles d'un homme qui a su me faire aimer le Moyen-Âge occidental – et je suppose, pas seulement à moi – reprennent vie trop tard, et que je ne peux les transmettre qu'après sa mort. Paresse et manque de temps, je me suis demandé si cela valait la peine d'aller le trouver dans la Grande Université où, selon les rumeurs, il n'avait pu soutenir sa thèse de doctorat. (C'est lui, le chercheur envoyé par Dieu... subtil sourire du destin ou talent que ne pouvait reconnaître notre époque brutale, pratique, simplificatrice, et platement terrestre. Voici qu'à l'école on a réduit le cours d'histoire du Moyen-Âge, suivant une logique administrative pour moi inconcevable : on n'en a pas besoin, c'est superflu, de trop... Chacun voit midi à sa porte... Il est seulement dommage que les bureaucrates qui prennent les décisions fourrent sans cesse le peuple dans le lit de Procuste de leurs conceptions indigentes.)

...Et maintenant voici le recueil de Youri Pavlovitch sur une étagère comme un geste d'adieu à notre jeunesse étudiante ; voici, à l'église, une bougie pour son souvenir ; et voici ces lignes hâtives et une mémoire reconnaissante, éternelle.

2008, 2019-2020



Note sur le « septembre aux carottes » (морковный сентябрь)

*Élisabeth Léguenkova
Saint-Petersbourg*

Il s'agit là du mois de septembre et de la récolte au kolkhoze, pendant le mois qui précédait l'année académique. D'habitude on envoyait dans les kolkhozes surtout les étudiants de première année (sous prétexte de les faire se connaître et de se lier d'amitié, à la manière d'un *team-building* ou de nos « quinzaine » ou « mois » dits « d'intégration »), et ils devaient aider les kolkhoziens à faire la récolte des carottes et des pommes de terre (сентябрь на картошке). Cela pouvait durer 15 jours ou tout un mois, selon les besoins. Ce genre de travaux était obligatoire, et seuls ceux qui avaient une santé fragile en étaient dispensés.

Normalement, c'était un mois de vacances supplémentaires en plein air : les étudiants étaient logés dans le bâtiment du club et dans la journée travaillaient dans les champs, le soir ils s'amusaient comme ils pouvaient (bals à la belle étoile, vodka, premières amours, etc.). Mais dans l'histoire de l'université d'État de Leningrad, en 1974, survint un accident tragique. Quelques étudiants, de la faculté de biologie si je ne me trompe, voulurent quitter le kolkhoze avant le jour du départ collectif et louèrent un camion du kolkhoze pour les transporter jusqu'à la ville. Hélas, en route le camion se renversa et quelques étudiants furent tués, dont la fille d'une amie de ma belle-mère. Ce fut un grand scandale et à l'époque on en parla beaucoup.

Cette pratique d'aide au kolkhoze était très répandue à l'époque soviétique et on envoyait à la campagne pour quelques jours ou semaines non seulement les étudiants, mais aussi les écoliers, les ouvriers et les employés récolter les légumes ou fruits. Écolière, j'ai été envoyée dans les champs ramasser les carottes. J'ai pris part, moi aussi, à une journée des professeurs de l'université qui sont allés récolter les pommes de terre, et en compensation on nous en a donné quelques kilos, car c'était au temps de disette de la pérestroïka. De même on aidait les paysans aux autres travaux agricoles comme la fenaison, le désherbage, etc.

D'où, dans le folklore, cette chansonnette ou « *tchastouchka* » (частушка) :

А я с миленьким милуюсь
От утра и до утра.
А капусту и картошку
соберут инженера.

Je vis dans l'amour de mon chéri
Du matin jusqu'au matin suivant
Quant aux choux et aux pommes de terre.
C'est aux ingénieurs de les récolter

Parfois ces travaux étaient considérés comme une corvée, parfois comme une distraction. Cependant cela ne contribuait pas beaucoup à remplir les rayons des magasins d'alimentation et de toute façon les légumes étaient de mauvaise qualité et souvent pourris dans les dépôts où on les conservait pendant l'hiver. Le bruit courait qu'un de nos académiciens réputés, qui avait été envoyé avec ses collègues trier les pommes de terre, mettait dans chaque sac sa carte de visite. Il expliquait son geste en disant qu'il avait l'habitude de signer ses travaux.



JEANNE D'ARC



dessin de Théophile Schuler (1821-1878)
gravure d'Adolphe François Pannemaker (1822-1900)
en face de la page 4 de P.-J. Stahl, *Maroussia*, Hetzel
« Bibliothèque d'éducation et de récréation », 1878

La Jeanne d'Arc des Steppes. Une petite paysanne d'Ukraine héroïne de la Troisième République¹

*Ksénia Kiebusinski
Université de Toronto*

Depuis le XIX^e siècle le nom de Jeanne d'Arc est connu partout dans le monde. Trois siècles de relative négligence ont été effacés par Bonaparte qui, en 1802, autorisa la reprise à Orléans des cérémonies annuelles en l'honneur de Jeanne d'Arc et qui, quand cette ville érigea un nouveau monument à son effigie, la félicita en ces termes : « L'illustre Jeanne d'Arc a prouvé qu'il n'y a pas de miracle que le génie français ne puisse réaliser quand l'indépendance est menacée. » Tandis que le culte de Jeanne d'Arc continuait de prospérer avec la restauration des Bourbons attachés au catholicisme et dans le milieu fertile du romantisme, passionné d'histoire et de mythes médiévaux, il acquit une force particulière après la défaite de l'armée française à Sedan en 1870 suivie de l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne et de l'écrasement de la Commune en 1871. Cette période permit au pays de prendre une longue pause où il put réfléchir à ses origines nationales et questionner son avenir. Jeanne d'Arc devint un symbole autour duquel la nation chercha à nourrir la haine antiallemande en appelant avec toujours plus d'insistance à la revanche. De plus en plus dissociée du catholicisme, l'image de Jeanne devint l'incarnation de la Patrie qui devait unir la nation et aider une fois de plus à bouter l'ennemi et envahisseur hors de France. On vit son nom affiché partout : dans les boutiques, dans les restaurants, dans les hôtels.

La Pucelle d'Orléans finit aussi par figurer dans différentes cérémonies officielles et festivals régionaux, sans parler des produits de beauté pour hommes, des friandises, des spécialités culinaires,

¹ Ksénia Kiebusinski : « La Jeanne d'Arc des Steppes. *A Ukrainian Peasant Girl as Heroïne of the Third Republic* » dans Valentine Glajar et Domenica Radulescu (sous la dir. de), *Vampirettes, Wretches and Amazons. Western Representations of East Europe Women [Vampirettes, sorcières et amazones. Représentations occidentales des femmes d'Europe de l'Est]*, New York, Columbia University Press, « *East Europe as monographs* », 2004, pp. 61-90.

des liqueurs, des bières, des savons et même du ciment. On pouvait trouver son image sur les cartes postales et dans les vitraux, comme sur les couvertures des cahiers d'écoliers.

Un avatar de Jeanne d'Arc particulièrement curieux et durable a été son association avec une jeune paysanne ukrainienne nommée Maroussia. En 1878, Pierre-Jules Hetzel, militant républicain, éditeur et écrivain d'histoires pour enfants sous le pseudonyme de P.-J. Stahl, également éditeur du journal pour enfants *Magasin d'éducation et de récréation*, publia dans les pages de ce périodique (et en volume séparé dans la collection « Bibliothèque d'éducation et de récréation »)¹ un récit historique sur une jeune Ukrainienne du XVII^e siècle, nommée Maroussia, qui meurt en essayant de libérer son pays des dominations russe et polonaise. L'adaptation de cette histoire par un des grands prosateurs ukrainiens de l'époque, Marko Vovtchok (pseudonyme masculin de Marie Markovitch), connut un succès immédiat. Dans la presse française, elle eut des comptes rendus extrêmement favorables et un critique l'appela « la Jeanne d'Arc des steppes » ; elle reçut un prix de l'Académie française en 1879 et sa lecture fut recommandée par le ministre de l'Instruction publique pour les élèves du secondaire².

Ironiquement, tandis qu'on interdisait aux enfants d'Ukraine d'apprendre ou de lire l'histoire de leur pays dans leur langue maternelle³, les enfants de France et leur famille pouvaient grâce au

¹ En fait, le récit avait d'abord été publié en France dans *Le Temps*, en feuilleton quotidien, entre le 15 décembre 1875 et le 9 janvier 1876, sous le titre « *Maroussia*, d'après une légende russe de Marko Vovtchok, par P.-J. Stahl ». Il fut publié sous le même titre dans le *Magasin d'éducation et de récréation* entre le 1^{er} janvier et le 15 mai 1878. En même temps le récit fut publié en volume séparé dans la série « Bibliothèque d'éducation et de récréation » le 5 décembre 1878. Hetzel laissa tomber la référence à la Russie et modifia le titre en « *Maroussia*, par P.-J. Stahl, d'après une légende de Marko Wovzog [sic] ».

² En août 1879, le *Journal des Savants* inscrivit *Maroussia* comme lauréat du Prix Montyon, une récompense donnée aux œuvres qui promouvaient la moralité : « L'Académie accorde exceptionnellement un prix à M. Stahl, pour son roman intitulé *Maroussia*, d'après une légende de Marko Novzoc [sic], I vol. in-12 ». Plus tard les éditions de *Maroussia* informèrent les lecteurs de cette distinction – et d'autres – en y incluant la notice suivante : « Ouvrage couronné par l'Académie française, adopté par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques scolaires et par la Ville de Paris pour les distributions de prix ».

³ À la suite du soulèvement manqué de 1863, Pierre Valiouiev, ministre de l'Intérieur de l'Empire russe, édita une circulaire secrète qui niait l'existence de la langue ukrainienne et interdisait son usage dans les publications littéraires et scolaires. En 1875, les recommandations de ce *Projet de restrictions officielles contre les publications ukrainiennes* furent approuvées par Alexandre II, le 18 mai 1876, à Ems,

journal de Hetzel découvrir la culture et l’histoire de cette nation opprimée. Et non seulement les enfants français apprenaient des choses sur les Cosaques du XVII^e siècle et les révoltes paysannes d’Ukraine mais ils étaient encouragés à rivaliser avec la jeune héroïne de Hetzel. Il y avait bien eu en France au cours du XIX^e siècle des manifestations d’intérêt pour les Cosaques, particulièrement chez les poètes et les historiens, mais *Maroussia* était la première publication sur ce sujet écrite spécialement pour les enfants. Beaucoup d’écrivains tenaient en grande estime les traditions héroïques et révolutionnaires des Cosaques, d’autres les considéraient comme non civilisés, comme une force insurrectionnelle capable de détruire l’équilibre de puissance entre Europe occidentale et Europe orientale. Historiquement le mot « Cosaque » était associé aux idées de liberté et d’indépendance. À la suite des guerres napoléoniennes, cependant, il en vint à désigner un Russe et plus spécialement un soldat de l’armée russe. Il finit même par désigner quelqu’un de brutal, d’effrayant – manière de sobriquet pour un peuple aventureux, pillard et guerrier. Le terme « Cosaque » fut associé en France à la haine contre les étrangers. Le Cosaque étant mis en lumière positivement ou négativement, comme ami ou ennemi, la plupart des œuvres littéraires et historiques à sujet « cosaque » ayant précédé la publication de *Maroussia* mettaient en scène des figures historiques comme l’ataman Ivan Mazepa, et elles étaient toutes centrées sur l’exclusive masculinité de leur société militaire.

Quand le mot « cosaque » était appliqué à une femme, comme dans le roman de Paul Féval *La Cosaque* (1866), l’opérette de Henri Meilhac et Alfred Millaud, *La Cosaque* (1884) et le roman d’Armand Silvestre, *La Kosake* (1894), il était là pour désigner une femme capricieuse et hautaine venue de l’étranger – généralement de

en Allemagne, où il suivait une cure. Elles acquièrent donc force de loi. L’oukase d’Ems, entre autres interdictions, proscrivait la publication d’œuvres originales et de traductions en ukrainien ainsi que l’importation en Russie de textes venant de l’étranger et imprimés en ukrainien ; il déclarait hors la loi toutes les représentations théâtrales et les conférences publiques en ukrainien ; il interdisait l’enseignement en langue ukrainienne de quelque matière que ce soit dans les écoles élémentaires et ordonnait que fussent retirés des bibliothèques scolaires les livres en ukrainien ou écrits par des ukrainophiles. À la suite de l’oukase d’Ems, pas un seul livre ne fut imprimé l’année suivante en Ukraine. La négation de l’existence de la langue ukrainienne et son interdiction seront effectives jusqu’à la Révolution de 1905.

quelque pays d'Europe orientale – dont le comportement finissait par être corrigé.

En contraste avec ces images, nous avons en *Maroussia* un livre originellement publié en Russie, puis adapté en France et qui présente une jeune Ukrainienne dont le comportement et les actes doivent servir de modèle aux jeunes citoyens français. Jamais auparavant, on n'avait vu une fille, plutôt qu'un ataman cosaque, représentée comme une championne de son peuple et qui sauvait l'Ukraine. Maroussia, humble paysanne ukrainienne, soldat intrépide et martyre vertueuse, devait aussi finir par symboliser la promesse d'un avenir glorieux pour les enfants de la Troisième République. La popularité immédiate et durable de *Maroussia*, aussi bien que son accueil favorable et explicite par l'Académie française et le ministre de l'Instruction publique, soulève plusieurs questions. La première : pourquoi Hetzel qui publia *La Comédie Humaine*, les œuvres complètes de Victor Hugo et George Sand et bien des écrits de Stendhal, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Jules Verne, Erckmann-Chatrian et Émile Zola aussi bien que les œuvres d'écrivains étrangers comme Ivan Tourguéniev, Louise May Alcott et Robert Louis Stevenson, a-t-il choisi d'adapter pour le lectorat français l'histoire, racontée par Marko Vovtchok, d'une jeune Ukrainienne et des soulèvements cosaques ? Deuxièmement : en quoi ce récit historique de l'Ukraine du XVII^e siècle sert-il les buts de son journal pour enfants ? Et, enfin, comment pouvons-nous expliquer le succès de l'œuvre ? Ma thèse est que les événements dépeints dans *Maroussia* formaient l'allégorie d'une insurrection populaire contre un oppresseur étranger dont on espérait qu'elle se produirait en France contre l'Allemagne, une allégorie significative mais que son association avec un peuple étranger dans une époque passée, rendait relativement neutre ou inoffensive. Avec sa publication dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, les éditeurs espéraient toucher une génération insistant sur ses revendications à la citoyenneté et à l'autonomie, et son succès s'explique par le fait que le roman et son héroïne présentaient l'image d'une francité idéalisée, incarnée par l'héroïne révolutionnaire française du XV^e siècle.

Paternité, autorité et allégorie

Si *Maroussia* faisait connaître à ses lecteurs l'existence de l'Ukraine et de ses habitants, sa première raison d'être était de changer les mœurs des futures générations de citoyens français, de les aider à devenir plus patriotes et de se préparer davantage à sacrifier leur vie pour le bien de la France, surtout si l'on pense au désir que les Français avaient de retrouver les territoires perdus d'Alsace-Lorraine. Hetzel et son bureau éditorial du *Magasin d'éducation et de récréation* usaient de la littérature enfantine pour protester contre les espoirs plusieurs fois déçus de la Révolution de 1789 et pour inspirer une renaissance de la fierté et de l'esprit national, dont ils sentaient qu'ils avaient disparu au cours du Second Empire. Une forme de leur protestation impliquait le remplacement du *statu quo* par des modèles ou des mythes nationaux alternatifs. Hetzel trouva que *Maroussia* et sa description de l'Ukraine du XVII^e siècle – et plus précisément du pays des Cosaques – pourraient servir de catalyseur à l'imaginaire du discours nationaliste français, particulièrement à la suite de la défaite de la France dans la guerre franco-prussienne. Hetzel découvrit un mythe qui inspirerait les enfants français, garçons et filles, et leur ferait mener des actions héroïques pour leur pays. Ce n'est pas un hasard si ce mythe, même situé géographiquement aux limites orientales de l'Europe, rappelait le sacrifice de Jeanne d'Arc pour le bien-être de la nation française tout entière. Dans son adaptation de la légende de Vovtchok, Hetzel décrit une lointaine communauté, à l'extrémité orientale de l'Europe, qui pouvait avoir une influence civilisatrice sur l'Europe occidentale. L'idée avait déjà été exprimée par le grand penseur politique ukrainien Michel (Mykhaïlo) Dragomanov, qui avait déclaré à la communauté littéraire internationale réunie à Paris en 1878 que les écrivains ukrainiens étaient les représentants d'une littérature qui avait sa mission à remplir pour le développement de la civilisation européenne¹.

¹ Michel Dragomanov (1841-1895) était un érudit, animateur de mouvement civique, journaliste, et penseur politique. Privé en 1875 de son poste à l'université de Kyiv par les autorités tsaristes, il émigra en Suisse et plus tard en Bulgarie. À Genève particulièrement, puis à Sofia, il chercha par ses articles dans les journaux italiens, allemands et français à inscrire la cause ukrainienne à l'ordre du jour de l'Europe. Au Congrès littéraire international convoqué par la Société des Gens de lettres de France, du 11 au 29 juin 1878, il distribua une brochure intitulée *La Littérature oukrainienne*

Les principaux personnages de *Maroussia* remplissent leur mission civilisatrice en agissant comme gardiens moraux de la culture nationale. Leurs actions courageuses sont entreprises au cours d'une des périodes les plus troublées de l'histoire de l'Ukraine. Le récit prend place quelque temps après les soulèvements cosaques que fomenta Bogdan Khmel'nitski de 1648 à 1657 et qui menèrent à la création d'un état ukrainien cosaque. Historiquement, Khmel'nitski, mécontent de l'alliance conclue en 1654 avec les Russes à Périaslav, avait cherché, peu avant sa mort (survenue en 1657), à établir des contacts avec la Suède – adversaire de la Russie et de la Pologne. Son successeur rompit avec Moscou. Les chefs cosaques qui suivirent essayèrent de maintenir le statut d'indépendance ou au moins d'autonomie de leur État en s'alignant sur l'une des puissances – que ce fût la Pologne, la Russie, ou l'Empire ottoman – ou les ennemis de ces puissances – Suède et Transylvanie. À partir de 1663 apparurent des atamans rivaux, qui tombèrent dans les sphères d'influence concurrentes, polonaise et russe. En 1667, la Russie et la Pologne, s'appuyant sur leur commune hostilité à l'égard de la Suède, signèrent un armistice à Androusovo. Le traité de paix créa une nouvelle ligne de division entre ces deux puissances concurrentes le long du Dniepr, donnant ainsi à la Russie le contrôle sur l'Ukraine de la rive gauche, tout en assurant le contrôle de l'Ukraine de la rive droite à la Pologne.

Les Cosaques zaporogues devinrent cependant autonomes et continuèrent à élire leurs propres chefs. En 1688, Pierre Dorochenko (1665-1676), ataman de la rive droite, tenta de recréer un état ukrainien unifié avec l'aide de l'ataman de l'Ukraine de la rive gauche, Ivan Brioukokhvet'ski (1663-1668), qui rompit les relations avec la Russie et organisa un soulèvement contre le tsar, mais la tentative échoua. Pour finir, le traité d'Androusovo créa un énorme ressentiment en Ukraine et conduisit à une guerre civile sanglante et de longue durée ainsi qu'à des interventions de l'étranger, sans compter des luttes permanentes contre les Tatars et une tentative que firent les Turcs de créer un état ukrainien vassal. L'adaptation

*proscrite par le gouvernement russe. Ses efforts recueillirent apparemment un certain succès : il fut rapporté que les grands journaux parisiens imprimèrent des extraits de cette protestation (M. Dragomanov, «Воспоминания о знакомстве с И.С. Тургеневым» [« Souvenirs de mon amitié avec Tourguéniev »], dans *Письма К. Дм. Кавелина и Ив. С. Тургенева к Ал. Ив. Герцену* [Lettres de Constantin Kavéline et d'Ivan Tourguéniev à Alexandre Herzen], Genève, Georg, 1892, pp. 215-222).*

par Hetzel de *Maroussia* maintient le cadre historique et l'intrigue héroïque toute simple de l'original de Vovtchok.

Une nuit, un cosaque nommé Tchétchévik fait une soudaine apparition dans la demeure de Danilo Tchabane et de sa famille. Il a un message important et urgent à délivrer aux deux atamans qui administrent respectivement la rive droite contrôlée par les Polonais et la rive gauche contrôlée par la Russie. La mission diplomatique du Cosaque est de rallier encore un troisième camp qui ne soutient ni la Pologne ni la Russie mais vise, à la place, à restaurer un état ukrainien indépendant. La plus jeune fille de Danilo Tchabane, Maroussia, se porte volontaire pour aider le Cosaque à mener à bien sa mission. Elle réussit à guider Tchétchévik, d'abord caché sous une charrette de foin, ensuite déguisé en vieux ménestrel ukrainien aveugle, à travers les lignes ennemies jusqu'à la ville de Tchiguirine, sur la rive droite, et ensuite à la ville de Gadiatch, sur la rive gauche où réside l'ataman rival.

En route ils rencontrent des soldats ennemis, pénètrent dans un camp de l'armée russe qu'ils espionnent, et passent une année à combattre pour l'indépendance de l'Ukraine. Pour sa dernière mission, la jeune fille doit porter un mouchoir rouge au chef des paysans, signal convenu qui déclenchera le soulèvement d'une autre partie du peuple contre les envahisseurs russes. Mais, en gagnant le lieu prévu pour la rencontre, Maroussia est blessée mortellement par un Tatar. Néanmoins sa mission est accomplie, parce que le paysan trouve son corps et prend le mouchoir rouge. Dès après 1865 ces événements, et d'autres, de l'histoire de l'Ukraine peuvent avoir excité la curiosité de Hetzel quand il rencontra Marko Vovtchok qui avait pris résidence à Paris et tâchait d'y gagner sa vie comme écrivain indépendant.

Née le 22 décembre 1834 à Orel en Russie centrale, de son nom de jeune fille Marie Vilinska, cet auteur, russe par sa naissance mais d'une famille où l'on trouvait des origines ukrainienne, lituanienne et russe, s'était plus profondément intéressée à l'Ukraine à la suite de son mariage avec Opanas Markovitch, ethnographe, folkloriste et compositeur ukrainien. Elle l'avait rencontré à Orel, où il avait été exilé en 1847 pour sa participation à la Fraternité des saints Cyrille et Méthode¹. Ils s'étaient mariés en 1851 et avaient vécu en Ukraine

¹ La « Fraternité » (Кирило-Методіївське товариство) était une société secrète fondée en décembre 1845 / janvier 1846 à Kyiv et qui défendait des idéaux chrétiens et slavophiles, dont l'abolition du servage et l'égalité des droits de toutes les classes

jusqu'à 1858. Pendant ce temps Vovtchok avait étudié la langue ukrainienne ainsi que les traditions et le folklore ukrainiens. Elle était devenue aussi l'une des figures majeures de la littérature ukrainienne de langue russe avec la publication de son premier volume des *Histoires populaires* (*Народні оповідання*) en 1857. Cette série de onze nouvelles expose les dures réalités de la vie des paysans ukrainiens, particulièrement des femmes, soumis au pouvoir impérial de la Russie. Leur publication avait reçu un accueil chaleureux de celui qu'on considérait comme le plus grand poète de l'Ukraine, Taras Chevtchenko, et de nombreuses personnalités du monde littéraire et politique de Russie, comme Alexandre Herzen, Dimitri Pissarev, Nicolas Dobrolioubov et Ivan Tourguéniev¹. En janvier 1859, Vovtchok se rendit à Saint-Pétersbourg.

Là l'écrivaine auteur des *Histoires populaires* fut fêtée par la colonie de Petits-Russiens de la ville et par la communauté littéraire russe comme une autre George Sand ou une seconde Harriet Beecher Stowe. Pendant son séjour, Vovtchok rencontra aussi Tourguéniev, un habitué du salon ukrainien de Barbara Kartachevskaïa. Bien que Vovtchok et lui aient noué des relations amicales (peut-être même une amitié romantique), sa première impression telle qu'elle est rapportée dans une lettre à Basile Bitkine était quelque peu ambiguë : « Un certain nombre de nouveaux venus, dont madame Markovitch (qui écrit des histoires en ukrainien sous le nom de Marko Vovtchok), une charmante dame qui a l'air de ne pas savoir avec quelle main tenir une plume. » Manifestement son opinion sur Vovtchok changea bientôt. En 1859 elle se rendit à l'étranger avec lui, et en 1860 elle finit par s'installer dans la ville qu'il avait adoptée, Paris. Leur amitié fraîchit en 1864 à cause de son engagement aux côtés des révolutionnaires russes et polonais, mais Tourguéniev avait déjà publié en 1859 une traduction russe de ses histoires populaires et, très vraisemblablement, l'avait

sociales, la possibilité pour toutes les nations slaves de développer leur langue et culture nationales, l'éducation pour le plus grand nombre et l'unification de tous les Slaves dans un état fédéral où l'Ukraine jouerait un rôle directeur. Ses membres furent arrêtés en mars 1847 et condamnés sans jugement à l'exil ou à l'emprisonnement.

¹ De façon significative, à part Taras Chevtchenko, Vovtchok fut le seul écrivain à être canonisé aussi bien en littérature ukrainienne qu'en littérature russe.

présentée à son ami éditeur français¹. Cette rencontre avec Hetzel² lui fit connaître une nouvelle association littéraire qui allait durer presque quinze ans. Grâce à Hetzel, elle eut le monopole virtuel de la traduction en russe de Jules Verne, Hector Malot, Victor Hugo et Erckmann-Chatrian. Non seulement elle amena la littérature française en Russie, mais aussi de 1866 à 1878 elle fit beaucoup pour populariser l'Ukraine en France. Dix de ses histoires furent soit adaptées soit traduites en français, y compris les huit qui furent publiées dans les pages du *Magasin d'éducation et de récréation* et pendant bien des années Vovtchok fit partie du bureau éditorial du magazine.

La collaboration entre Vovtchok et Hetzel³ pour *Maroussia* ne commença que plusieurs années après l'achèvement de la version

¹ Pour les lecteurs ukrainiens, qui associaient servage et pouvoir russe, les histoires de Vovtchok finissaient par représenter l'anticolonialisme ; d'un autre côté, les lecteurs russes les interprétaient comme révolutionnaires à cause de leur position abolitionniste.

² Il n'y a pas de document écrit indiquant formellement que c'est Tourguéniev qui présenta Vovtchok à Hetzel, mais la chose semble tout à fait vraisemblable étant donné la générosité de Tourguéniev à l'égard d'autres émigrés de l'Empire russe, ses efforts pour publier leurs œuvres à destination du public français et sa proche collaboration avec l'éditeur (Hetzel publia presque toutes les œuvres de Tourguéniev composées après 1861). Avant de partir pour l'étranger avec Vovtchok, Tourguéniev publia sa traduction russe des *Récits populaires ukrainiens de Marko Vovtchok* (*Українські народні розповіді Марка Вовчка*, Saint-Petersbourg, Kojantchikov, 1859). Quand, à Paris, Vovtchok se mit à manifester d'incroyables sympathies avec des « nihilistes » et des émigrés polonais qui fuyaient la Russie après l'échec du soulèvement de 1863, Tourguéniev commença à désapprouver son activité politique.

³ Outre *Maroussia*, Hetzel publia sept de ses autres histoires, y compris « Dure-Épine et Bonne-Rose » (*Magasin d'éducation et de récréation*, vol. VI, 1866-1867 – le journal sortait toutes les deux semaines par abonnement, mais était également publié dans des albums semestriels qui étaient ensuite reliés en volumes) ; « Mademoiselle Moi » (vol. X, 1868-1869) ; « Le voyage en glaçon », (vol. X, 1868-1869) ; « L'ours de Sibérie et mademoiselle Quatre-Épingles » (Hetzel, « Bibliothèque d'éducation et de récréation », 1869) ; « La petite sœur » (*Magasin d'éducation et de récréation*, vol. XI, 1870-1871) ; « Le chemin glissant » (vol. XIV, 1870-1871 et XV, 1871-1872) ainsi que « Cerf-Agile, histoire d'un petit sauvage » (Hetzel, « Bibliothèque de mademoiselle Lili et de son cousin Lucien », 1876). Les histoires de Vovtchok furent publiées par d'autres journaux français : « Un amour fatal », *Revue contemporaine*, 15 avril 1870 ; « Popes et popesses », *Le Temps*, 26 septembre 1903. De plus, en 1869, Prosper Mérimée traduisit une histoire de Vovtchok, *Kozatchka*, tirée de la traduction russe par Tourguéniev de ses *Histoires populaires*, et la lut devant l'impératrice Eugénie et son cercle à Saint-Cloud. L'histoire apparemment ne plut pas au public comme on peut le voir par une lettre de Tourguéniev (« J'ai traduit ! très rapidement... c'est-à-dire très mal, l'histoire de la Kozatchka de Vovtchok, traduite par vous de l'ukrainien. Elle a horrifié nos dames, même celles qui ont des soupirs pour l'héroïque Pologne.

russe de 1867, qui fut publiée à Saint-Pétersbourg en 1871¹. Elle commença à traduire le roman en français en 1872 et acheva la traduction en juin de l'année suivante. En 1875, Hetzel, mécontent de la traduction française, procéda à des modifications substantielles non seulement pour la syntaxe et le style mais aussi pour la forme générale et le contenu. Par exemple il modifia de façon significative certains dialogues, en les allongeant, pour mettre l'accent sur l'importance du devoir et du patriotisme. Dans la version de Hetzel non seulement l'ataman lève le drapeau du patriotisme (« Tous pour l'Ukraine ») mais les fermiers (« on ne manque pas en Ukraine de cœurs résolus »), les femmes (« quand il s'agit de sa patrie, on ne chicane pas »), un jeune garçon (« il va venir un jour – bientôt peut-être – où je taillerai en pièces tous les ennemis de notre Ukraine ») et même les soldats russes ennemis (« Ces paysans combattent comme des héros ») exaltent l'idée du sacrifice patriotique de sa vie. Il y eut des modifications plus frappantes cependant : la comparaison explicite des actions de l'héroïne avec celles de Jeanne d'Arc et les comparaisons implicites du destin de l'Ukraine avec celui de l'Alsace-Lorraine. Ces modifications, aussi bien que la position politique vulnérable de Vovtchok à Saint-Pétersbourg, justifient en partie les prétentions de Hetzel au statut d'auteur. L'intérêt d'Hetzel pour *Maroussia* ne venait pas seulement de son désir de perpétuer sa relation personnelle et commerciale avec Vovtchok mais, ce qui est plus important, du sens patriotique que le roman avait insufflé en lui. Hetzel, dont le père et la femme étaient originaires de Strasbourg, avait été personnellement bouleversé par la perte de l'Alsace-Lorraine à la suite de la défaite des armées françaises lors de la guerre franco-prussienne. Dès la fin des années 1840, républicain militant, il s'était engagé aux côtés des

Il y avait longtemps que je n'avais lu cette nouvelle qui justifie MM. Stenka-Razine et Pougatchef. »).

¹ *Maroussia* fut publié pour la première fois en traduction russe dans le périodique pétersbourgeois *Traductions des meilleurs écrivains étrangers* (Переводы лучших иностранных писателей), aux numéros 1-5, 10 et 12 de l'année 1871. Quelques critiques et biographes suggèrent que les récits historiques de Vovtchok étaient en fait écrits en russe et n'étaient présentés comme une traduction de l'ukrainien que pour permettre à l'auteur, née Russe, de paraître dans les pages de ce périodique. Dans la mesure où aucun manuscrit de la main de Vovtchok n'a pu être localisé, cette question demeure en suspens, bien qu'il soit effectivement vraisemblable que l'œuvre ait été originellement publiée en russe et qu'elle ait d'emblée arboré le sous-titre « traduit du petit-russien », façon subtile d'éviter des poursuites du gouvernement russe.

chefs du parti républicain comme Armand Marrast, Arago et le général Cavaignac¹.

Hetzel avait aussi collaboré avec les journaux républicains comme *Le Spectateur républicain*, *Le National* et la *Revue comique à l'usage des gens sérieux*, publications qui étaient ouvertement hostiles à Louis-Napoléon Bonaparte et qui avaient soutenu la candidature de Cavaignac à la présidence de la République. Au cours de cette période, à côté de ses activités éditoriales, Hetzel avait exercé plusieurs fonctions administratives dans le Gouvernement provisoire de la Seconde République, sous Lamartine et plus tard sous Cavaignac. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République en 1848 et le coup d'État de 1851, Hetzel fut exilé. Il se réfugia en Belgique, avec d'autres personnalités comme Victor Hugo, Edgar Quinet, Émile de Girardin, François-Désiré Bancel, Édouard Laboulaye et Louis de Lamoricière, et y demeura jusqu'en 1859, année où l'amnistie lui fut accordée. Hetzel revint alors à Paris et obtint en 1861 l'autorisation de reprendre son travail d'éditeur et en 1862 celle de reprendre son travail de journaliste. Avant son exil, Hetzel s'était totalement immergé dans la politique de sa propre génération, mais sous l'influence du Second Empire et des événements de 1870-1871, son intérêt se déplaça vers la génération suivante. De 1870 jusqu'à sa mort, en 1886, la littérature pour enfants devint sa première préoccupation. Ukraine cosaque ou Alsace-Lorraine en 1878, Hetzel eut recours à l'héroïne de *Maroussia* pour l'inspirer et encourager une renaissance de la fierté et de l'enthousiasme dont il sentait qu'ils avaient été perdus après la défaite de la France et l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Empire allemand en 1871. Pourquoi ? Si nous adoptons la définition d'Ernest Renan selon qui une nation est un principe spirituel qui embrasse à la fois un passé héroïque et, dans le présent, une volonté commune, alors l'Ukraine du XVII^e siècle se présente comme un exemple idéal. En 1882, Renan donna à la Sorbonne son cours célèbre « Qu'est-ce qu'une nation ? », suscité en partie par les tensions politiques entre la France et l'Empire allemand à propos du territoire de l'Alsace-Lorraine et fondé sur l'idée que « là où la

¹ Armand Marrast (1801-1852) était en 1841 l'éditeur du journal *Le National* ; il devint membre du Gouvernement provisoire en 1848. – Étienne Arago (1802-1892), écrivain et figure politique, sera exilé en Belgique pour ses activités républicaines. – Louis-Eugène Cavaignac (1802-1857) était ministre de la Guerre et candidat à la présidence pendant le Gouvernement provisoire ; il était chef de l'exécutif lors de la Révolution de 1848.

mémoire nationale est concernée, les chagrins ont plus de valeur que les triomphes, car ils imposent des devoirs et requièrent un effort commun ». Cette idée sonne vraie quand nous voyons au XIX^e siècle historiens et écrivains ukrainiens ou ukrainophiles mettre l'accent sur la perte d'une Ukraine indépendante et libre et essayer de réveiller la nation ukrainienne. Aussi Hetzel, influencé par l'intérêt de Vovtchok pour la littérature ukrainienne, comparait-il les malheurs passés de l'Ukraine et le présent de l'Alsace, dans la mesure où les habitants des deux pays avaient été ou étaient soumis à un pouvoir impérial étranger et se voyaient refuser l'expression de leur volonté politique.

Hetzel se rendait compte que la conscience nationale qui se développait en Ukraine au XIX^e siècle prenait ses racines dans la naissance de l'état cosaque deux siècles plus tôt et que ce qui unissait les Ukrainiens était en partie une littérature locale qui se référait à ce passé historique héroïque. Dans *Maroussia*, Hetzel, narrateur, montre la manière dont les souvenirs qui célèbrent les luttes du passé renforcent le sens de l'identité nationale : « Il faut laisser de beaux souvenirs : ils sont impérissables, l'histoire les recueille ; c'est la richesse des enfants que leurs pères aient tout sacrifié au devoir. Voilà ce que pense le dernier Ukrainien ; voilà ce que se dira le plus pauvre en Ukraine dans cent ans, dans deux cents ans et dans mille. » Désirant exciter les mêmes sentiments chez ses jeunes lecteurs, Hetzel, sous l'apparence d'une petite paysanne ukrainienne, voulait également invoquer les mémoires de l'ancienne gloire de la France. Assurément le sujet de *Maroussia* jouait le rôle d'allégorie pour la future libération de l'Alsace-Lorraine. Les épisodes historiques, qui avaient pris place à la suite de la conclusion par Bogdan Khmel'nitski du traité de Péréïaslav – qui marqua le déclin de l'autonomie de l'Ukraine et le début de la domination russe – rappelèrent la façon dont la France s'était soumise à l'Allemagne en mai 1871, quand le gouvernement consentit à céder l'Alsace-Lorraine, à payer d'énormes réparations et à accepter l'occupation allemande pour deux ans. De plus, Hetzel, délibérément, adapta l'héroïne fictive de l'histoire pour en faire la personnification de l'héroïne nationale de son propre pays : Maroussia était à l'Ukraine ce que Jeanne d'Arc était à la Lorraine et à la France. Dans ses lettres à sa femme Sophie, à Tourguéniev et à Vovtchok, il ne cessait d'insister sur le fait que cette œuvre était

écrite en pensant à la patrie de ses ancêtres et à l'héroïne native de son pays¹.

En mettant la dernière main à son adaptation de 1875, Hetzel écrivait qu'il allait dédier l'œuvre aux enfants d'Alsace-Lorraine parce qu'en perdant leur liberté ils subissaient un destin similaire à celui des Polonais et des Ukrainiens. Un recueil des lettres de 1875 à 1878 entre Hetzel et Tourguéniev révèle encore davantage les sentiments patriotiques du père adoptif de *Maroussia*. Tourguéniev avait été sollicité par Hetzel en 1875 pour relire son manuscrit de la traduction de *Maroussia* et pour lui signaler les éventuels défauts de ce travail en tant qu'adaptation en français. L'émigré russe répondit à Hetzel que l'histoire était faible mais pouvait peut-être plaire à des lecteurs « surtout comme allégorie »². Dans une lettre à Tourguéniev Hetzel reconnaît que ce qui lui donnait le courage d'entreprendre ce travail, c'était que les gens d'Alsace-Lorraine verraient un parallèle entre leur propre situation et celle représentée dans le roman, et retireraient, il fallait l'espérer, de l'univers de la fiction « l'amour d'une révolte, au bon moment »³. Écrivant à Vovtchok à la suite de la publication du roman dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, l'éditeur français reconnaît qu'il s'est approprié l'œuvre et revendique ses droits de paternité en déclarant que l'enfant de Vovtchok était maintenant le sien et qu'elle était devenue française par naturalisation. » De plus, il dédia significativement *Maroussia* à « Alsa, enfant de l'Alsace »⁴, fille de l'illustrateur de l'œuvre, Théophile Schuler⁵, lui aussi Alsacien de naissance qui sympathisait

¹ En dépit de la refonte délibérée de *Maroussia* en allégorie politique pour la France, l'intérêt de Hetzel pour la culture ukrainienne semble sincère. En 1876, non sans hésitation, il accepta une proposition de Léopold von Sacher-Masoch, écrivain autrichien né à Lviv – dont les œuvres furent largement traduites en français dans les années 1870, et dont *Frinko Balaban* fut plus tard la base de l'opéra *Kassya* de Léo Delibes (1893) – de publier un récit très original et piquant de la vie en Petite-Russie et une série d'histoires intitulée *Contes galiciens pour la jeunesse* et décrivant les coutumes, manières et traditions de sa Galicie native. L'éditeur exprima son intérêt pour la proposition et répondit : « Je tiens [...] en grande estime tout ce qui décrit les coutumes de la Petite-Russie. » L'affaire tourna court quand Sacher-Masoch trouva que les propositions de contrat de Hetzel étaient inacceptables (voir Alain Parménie et Catherine Bonnier de la Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs : P.-J. Hetzel [Stahl]*, Albin Michel, 1953, pp. 610-612).

² Lettre à Hetzel du 31 août 1875.

³ Lettre à Tourguéniev du 21 août 1875.

⁴ 1872, « Alsa » – en mémoire de l'Alsace, perdue après la Guerre de 1870.

⁵ Théophile Schuler (1821-1878) fournit des illustrations au journal *L'Illustration* (1854-1865) et au *Magasin Pittoresque* (1860-1878). De 1865 jusqu'à sa mort il travailla

avec cette réécriture nationaliste de l'original de Vovtchok. Quand Hetzel lui demanda en 1876 d'illustrer l'œuvre, Schuler répondit dans une lettre que ses dessins essaieraient de capturer « cette fine figure de la nouvelle Jeanne d'Arc », telle que l'idéalisait l'auteur. Il écrivit aussi à Hetzel qu'il entreprendrait ce travail sur *Maroussia* en Alsace, pays qui représentait pour lui « le sol de l'infortune »¹. En entendant Schuler, Hetzel répondit qu'il était certain que l'artiste réaliserait la Maroussia « à la fois angélique et intrépide » dont lui, Hetzel, avait rêvé². Quelques mois plus tard, Hetzel fera part de son véritable enthousiasme pour l'interprétation artistique de Schuler de la jeune fille, en écrivant de sa Maroussia : « Je l'ai caressée comme on caresse son enfant. » Hetzel était ravi de la voir exactement comme il l'avait imaginée, à tel point qu'il avait dû « crier au miracle de voir le portrait si bien fait d'une idée »³.

Schuler ne vécut pas suffisamment pour voir la publication de ces illustrations. Dans l'une de ses lettres à Hetzel, l'illustrateur semblait conscient de la proximité de sa mort et sentait que sa collaboration avec Hetzel pour des œuvres à allusions politiques avait contribué au déclin général de sa santé. Il expliquait à son ami que le travail sur *Les Châtiments* de Victor Hugo, *Plébiscite* et *Le brigadier Frédéric* d'Erckmann-Chatrion et même *Maroussia* avait ébranlé son système nerveux. Il disait cela avec un grand regret, car il appréciait beaucoup d'être « l'interprète de ses sentiments intérieurs »⁴. Pour Schuler, comme pour Hetzel, les sentiments patriotiques épanchés en Maroussia provoquaient des sentiments profondément nostalgiques pour l'Alsace-Lorraine française. Hetzel parsemait sa narration de références rares mais cependant évidentes qui mettaient l'accent sur la proximité des histoires de l'Ukraine et de la France, entremêlées par la création littéraire.

Prenons comme exemple le moment où Maroussia guide en sécurité Tchétchévik de la maison de ses parents à celle de la famille Knich, caché dans une charrette de foin. C'est la première étape de leur voyage vers la ville de Tchiguirine. Là, Maroussia rencontre un petit-fils de Knich, Taras. Le jeune garçon, inconscient du danger de

presque exclusivement pour les éditions Hetzel. Il appela sa fille, née en septembre, Rose.

¹ Lettre à Hetzel du 25 avril 1875.

² « Je suis sûr que vous allez réaliser la petite Maroussia à la fois angélique et intrépide de mes rêves. » (lettre à Schuler du 29 avril 1876).

³ Lettre à Schuler, du 19 juillet 1876.

⁴ Lettre à Hetzel du 11 mai 1877.

la mission de Maroussia, soutient que les garçons sont bien plus courageux que les filles et fanfaronne en disant que viendra un jour où il taillera en pièces tous les ennemis de l'Ukraine. Malgré sa rodomontade bien masculine, il reconnaît qu'il y a eu au moins une paysanne en France qui a débarrassé son pays de tous ses ennemis. « Oh ! », s'exclame avec passion Maroussia à cette information, « comme elle a dû être heureuse ! » Et Taras rétorque : « Elle a été brûlée. » « Cela ne fait rien, cela ne fait rien », reprend Maroussia, « c'est la plus heureuse des femmes. » Le garçon lui confie alors que le nom français de la fille était Jeanne d'Arc. « Jeanne d'Arc », crie-t-elle en réponse, inondée de larmes, « Jeanne d'Arc ! heureuse fille ! » Hetzel substitue ce dialogue à un paragraphe descriptif de l'œuvre de Vovtchok dans lequel Taras, tentant d'impressionner Maroussia, joue le rôle d'un grand ataman.

Autre exemple plus frappant de cette association entre l'héroïne ukrainienne et Jeanne d'Arc : après que Maroussia avec succès a aidé Tchétchévik à délivrer son message aux atamans rivaux qui contrôlent l'Ukraine des rives droite et gauche, ce qui conduit à l'unification des deux rives et donne à leurs habitants plus qu'une année de relative liberté de l'empire étranger, sa tâche patriotique ne s'achève pas là. Elle rallie les Cosaques en combattant les armées ennemies en retraite. Hetzel décrit son héroïne au combat en page intrépide « qui, montée sur un cheval noir plein de feu, brandit son drapeau d'une main ferme, au milieu des balles, sans égard pour le danger. » Les Cosaques l'adorent et la décrivent comme un ange conduit par une « flamme divine, un courage surhumain » qui inspire hommes et femmes à se rallier pour libérer l'Ukraine. Le narrateur, qui souvent interrompt l'histoire avec des explications morales, se réfère à elle dans ce chapitre comme à « une Jeanne d'Arc enfant » qui aide à conduire la nation dans une guerre vraiment sainte.

Dans les deux exemples ci-dessus, Hetzel, autant auteur que narrateur, approuve en jacobin l'idée d'une armée de citoyens qui défend la patrie et il attire l'attention sur le parallèle avec la France contemporaine. Dans le passage suivant, il ne déguise qu'à peine sa référence à l'Alsace-Lorraine : « Ah ! Le beau temps ! les enfants des enfants de ce temps-là n'en ont rien oublié. Ce dernier élan de toute l'Ukraine, c'est la gloire, même après la défaite. Heureuses les nations petites ou grandes qui ont le droit de chanter leur *Gloria victis* ! » L'auteur de manière significative conclut son roman en

affirmant : « Il est malheureusement plus d'une Ukraine au monde. Veuille Dieu que, dans tous les pays que la force a soumis au joug de l'étranger, il naisse beaucoup de Maroussias capables de vivre et de mourir comme la fillette dont nous venons de raconter l'histoire ! »

Dans ces modifications, Hetzel, en associant la noblesse du caractère de Maroussia à Jeanne d'Arc aussi bien que les destins de l'Ukraine et de la France, transforme consciemment son héroïne étrangère en quelqu'un de familier. Cette familiarité, présentée dans la forme reconnaissable du roman, selon les termes de Benedict Anderson¹, « fournissait les moyens techniques de représenter la sorte de communauté imaginaire qui est la nation ». Cette méthode de pensée est liée à l'appropriation d'une culture étrangère – ici ukrainienne – par les intellectuels français « qui rattachaient à une longue tradition d'universalité ce qui était essentiellement ethnocentrique » – « en établissant de manière injustifiée comme valeurs universelles les valeurs spécifiques de leur propre société. » Comme l'explique Tzvetan Todorov², l'ethnocentriste cherche à faire des généralisations à partir d'un phénomène particulier qui est à la base quelque chose de familier qu'il a trouvé dans sa propre culture. Si on rapporte ce modèle ethnocentriste à la manière dont les républicains comprenaient les choses ukrainiennes, nous voyons alors que ces valeurs transférées par les Français dans la culture cosaque – liberté, égalité, souveraineté populaire, etc. – sont vraiment leurs propres valeurs, telles qu'elles avaient été tracées dans la Déclaration des droits de l'Homme. Ces valeurs vantées en Maroussia – née du peuple, modèle du bon sens paysan, défenseur héroïque de la France – sont réellement celles trouvées dans leur propre héroïne. Les enfants de France, qui risquaient de ne pas pouvoir s'identifier à une fille d'Ukraine, pouvaient peut-être plus aisément s'imaginer en Jeanne d'Arc puisqu'elle faisait partie de leur fonds populaire commun. Leur identification collective avec cette figure historique contribuait à renforcer une conception du monde et une éthique que les partisans de la III^e République souhaitaient fixer dans la conscience de leurs enfants.

¹ Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* [Les Communautés imaginées. Réflexions sur l'origine et la propagation du nationalisme], Londres, Verso, 1991.

² Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, Le Seuil, 1989.

Politique et pédagogie

En gardant à l'esprit cette idée d'une conscience collective, revenons à la question de savoir comment *Maroussia* reflétait les objectifs généraux du *Magasin d'éducation et de récréation* de Hetzel. Initialement Hetzel avait eu l'idée, dans les années 1840, de créer un magazine littéraire pour enfants. Son *Journal d'éducation et de récréation*, cependant, ne fut jamais réalisé parce que, sous le règne de Napoléon III, l'éditeur fut forcé pendant huit ans de vivre en exil. En recevant l'amnistie en 1859, les pensées de Hetzel revinrent à la littérature pour enfants. Cinq ans plus tard, avec son ami d'enfance Jean Macé, professeur et fondateur de la *Ligue de l'Enseignement*, il créa le *Magasin d'éducation et de récréation*, qui devint un forum pour auteurs de différentes disciplines : des romanciers comme Hector Malot et Jules Verne, des poètes comme Victor de Laprade, des éducateurs et même un architecte – Viollet-le-Duc – aussi bien qu'un astronome, Flammarion, et qu'un géographe et anarchiste, Élisée Reclus. Hetzel, ses coéditeurs et contributeurs partageaient tous l'idée que la littérature pour enfants devait aider et contribuer à l'éducation morale des futures générations. Néanmoins, ils réalisèrent aussi que la lecture devait être une activité plaisante, même si les jeunes lecteurs jusqu'à la publication du *Magasin d'éducation et de récréation* avaient été conduits à croire que, selon les mots de Hetzel, « l'ennui était inséparable de l'idée du bien ». Dans la préface du premier numéro, Hetzel exposait la philosophie pédagogique de l'éditeur : « Éducation, récréation sont à nos yeux deux termes qui se rejoignent. L'instructif doit se présenter sous une forme qui provoque l'intérêt : sans cela il rebute et dégoûte de l'instruction ; l'amusant doit cacher une réalité morale, c'est-à-dire utile, sans cela il passe au futile, et vide les têtes au lieu de les remplir. »¹

En fusionnant devoir et aventure comme dans le cas de *Maroussia*, les romans publiés dans le magazine de Hetzel rapprochaient souvent éducation morale et divertissement, apparemment séparés. La publication du *Magasin d'éducation et de récréation* coïncida avec la stabilisation du pouvoir de la bourgeoisie et le développement de l'éducation sous Jules Ferry, celui qui en 1882 conduisit à une éducation libre, obligatoire et laïque, deux facteurs qui fournirent un plus vaste lectorat d'enfants. Les

¹ « À nos lecteurs », 1864.

personnages qui apparaissent dans le magazine reflétaient donc souvent les idées de leur public bourgeois. De plus, parce que les fondateurs du magazine soutenaient l'éducation laïque pour tous les enfants français, ils peignaient également des personnages d'origine paysanne, comme Maroussia. Sans égard pour la classe sociale, Hetzel imprimait des histoires dans lesquelles les héros faisaient preuve d'autodiscipline, dont les actions étaient motivées par le patriotisme. De plus, selon Esther Kanipe¹, on attendait des héros dépeints dans ce magazine qu'ils agissent seuls et non pour des motivations familiales ou religieuses. Elle explique que « la seule idée collective à laquelle l'individu était censé donner son allégeance était l'entité abstraite de la patrie. Cette éthique était une force de dissuasion des collectivités comme les classes et la religion dont les différences pouvaient mettre en danger la nation et faire chavirer l'équilibre de la société. » Ainsi caractérisée, nous voyons comment l'héroïne de Vovtchok satisfaisait les idées de Hetzel. Maroussia fait preuve d'un contrôle de soi incroyable quand elle guide son ami cosaque, déguisé en ménestrel aveugle, à travers les lignes ennemies. La bravoure de la fille de dix ans est comparée à celle d'un « colonel de hussard ». Elle agit aussi seule, malgré le grand amour qu'elle porte aux membres de sa famille, puisqu'ils partagent les mêmes sentiments, c'est-à-dire que le devoir à l'égard de sa patrie l'emporte sur toutes les autres allégeances. Maroussia par son amitié avec le cosaque devient membre d'une famille nationale. Cependant, avant que Maroussia puisse faire partie de la société et combattre pour son peuple, elle doit laisser derrière elle la sécurité de son foyer familial. Elle apprend d'abord l'obéissance et la discipline de ses propres parents avant de transférer son affection filiale et sa dévotion au cosaque qu'elle désigne comme « le Grand Ami ». À eux deux ils forment une nouvelle famille. Tchétchévik devient à la fois son mentor et – d'une manière plus exagérée que dans l'œuvre de Vovtchok – la mère de substitution, comme on peut le voir quand il reconforte une Maroussia effrayée : « L'homme posa alors sa main sur la tête de l'enfant et la laissa caressante sur ses cheveux... Sa main puissante, accoutumée à manier les armes meurtrières et les rudes engins, se fit plus douce que celle d'une mère pour Maroussia. » Il joue aussi son rôle de mère quand il fait dormir l'enfant : « Il la coucha et l'enveloppa depuis les pieds

¹ Esther Kanipe, « *Hetzel and the Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* », *Yale French Studies*, n° 43, 1969, pp. 73-84.

jusqu'aux yeux avec une tendresse de mère. » Ces scènes nous rappellent que Maroussia est un enfant et servent de propos édifiant. Elles mettent l'accent sur son éducation, ses parents et l'amour pour le pays. Le rôle du cosaque est d'aider Maroussia à acquérir la maîtrise de soi de sorte qu'elle puisse accomplir son action individuelle d'héroïsme. Sa propre maîtrise face à la mort signifie qu'à la différence de Jeanne d'Arc elle n'aura pas besoin de la religion comme solution pour sa mission. Même si l'héroïne ukrainienne parle de la volonté et de la grâce de Dieu, Dieu n'intervient pas dans sa vie et elle n'attend d'ailleurs rien de Lui. Charles Clément¹ explique dans le compte rendu qu'il donne du roman que, même si Maroussia appartient à la même famille symbolique que Jeanne, quelques différences mineures séparent l'importance et le cadre de leurs actions, et surtout un trait particulier – le mysticisme – sépare la pucelle de Domremy et la fille de la steppe d'Ukraine. Malgré sa foi en effet, Maroussia n'a pas de visions qui dirigent ses actions. En revanche, Clément soutient que « [c'est] dans son âme qu'elle lit son devoir, c'est aux suggestions de son cœur et de sa conscience qu'elle obéit, c'est dans son imagination à la fois enfantine et sérieuse, qu'elle puise ses ressources. » Le critique conclut que « c'est cette différence – possession de soi plutôt qu'inspiration divine – qui rend l'œuvre de Stahl moderne. » Conformément à la mission de sa revue, Hetzel cherchait à faire connaître à ses lecteurs une citoyenne enfant dont les actions ne sont guidées que par des sentiments patriotiques. »

Le patriotisme, la Presse et le public

Pourquoi le roman, une œuvre incontestablement patriotique, a-t-il été si bien reçu par le public de Hetzel ? Avec habileté l'auteur adapta les qualités morales de la nation ukrainienne pour convenir à sa propre culture nationale. En recourant à l'allégorie, Hetzel créait pour son lectorat une association entre Maroussia et Jeanne d'Arc, l'Ukraine et l'Alsace, les révoltes cosaques et la Révolution française. Il se référait à l'État cosaque d'Ukraine du XV^e siècle comme à une République respectant les valeurs d'égalité, de fraternité, de liberté. Ces références historiques résonnaient dans la philosophie politique des partisans de la III^e République qui « après maints échecs pour

¹ Charles Clément, « *Maroussia, d'après la légende de Marko Wovzog*, par P.-J. Stahl », *Le Journal des débats*, 8 décembre 1878.

créer une république, avaient fini par comprendre que le succès ne viendrait que quand tous les citoyens – les paysans, les ouvriers, et les femmes, aussi bien que la bourgeoisie – se penseraient héritiers de 1789 ».

Maroussia, représentée chevauchant aux côtés des Cosaques, paysans et femmes – une vraie armée de citoyens – rappelait les principes de 1789 qui devaient aider à former une société égalitaire, laïque et d’esprit civique. Le roman, comme on le voit à son accueil favorable, engendrait des sentiments patriotiques qui étaient en conformité avec l’idée de communauté politique, idée qui était celle de la III^e République. La création réussie de cette communauté politique imaginaire peut être mesurée, jusqu’à un certain point, à travers la Presse française, qui publia des recensions de *Maroussia* en 1878. La recension de Schérer dans *Le Temps* soutint que l’art de l’auteur reposait sur la manière dont il unissait le coloris légendaire avec les faits historiques et dans la façon dont il combinait réalité et fiction, héroïsme et tendresse¹. De plus, Schérer trouvait le livre plein « de nobles sentiments, quel viril et sain patriotisme, quelles leçons sublimes ! » Dans *La Revue des Deux Mondes*, *Le Siècle* et l’article de Jules Verne pour le *Magasin d’éducation et de récréation*, le roman était aussi vanté pour être « plein de vrais sentiments patriotiques. » Le critique de *La République française* reconnaissait que les pensées de Hetzel n’étaient pas dirigées vers l’Ukraine du passé et du présent, mais plutôt « vers son pays natal, notre pays perdu, son Alsace bien-aimée. »² Admirant la manière dont Hetzel imprégnait son œuvre avec son cœur, ce critique comparait *Maroussia* à la prolifération de livres dits patriotiques sur la guerre de 1870 qui lui semblaient remuer cruellement « les blessures encore saignantes du pays », alors que Hetzel, en contraste, ne cherchait pas à représenter la réalité crue et n’examinait pas « les cendres de nos fermes incendiées ou ne rouvrait pas « les tombes où gisaient nos enfants » mais adoucissait la peine soufferte par la perte des provinces en déplaçant l’action et les personnages dans un passé éloigné. Ce procédé narratif, pourtant, n’était rien au message du livre : « Mais pour venir de l’Ukraine, la leçon qu’il nous donne n’en est pas moins directe et n’en sera pas moins comprise. » Selon

¹ Edmond Schérer, « *Maroussia, d’après la légende de Marko Wovzog*, par P.-J. Stahl », *Le Temps*, 21 décembre 1878.

² Anonyme, « *Maroussia, d’après la légende de Marko Wovzog*, par P.-J. Stahl », *La République française*, 20 et 24 décembre 1878.

Clément, *Maroussia* était une œuvre dans laquelle Hetzel avait versé tout son talent, son imagination et son cœur. De la même façon il décrivait comment, en dépit de l'exotisme du roman – « la scène se passe aux confins de l'Europe, le théâtre est étrange, les personnages appartiennent à une race que nous connaissons à peine » –, il a des éléments d'une poignante réalité et pertinence, aussi bien que des leçons salutaires et profitables, qui parlent à chacun. » Le romancier et dramaturge français Jules Sandeau publia dans les pages du magazine de Hetzel une dédicace à une jeune fille en lui faisant présent de *Maroussia*¹. Il lui recommandait de lire d'abord le roman pour le plaisir et ensuite de le relire pour ses leçons de sacrifice et de dévouement. Outre cette recommandation, Sandeau lui disait qu'elle et ses amies grandissaient dans des temps sérieux où « elles ne sauraient épeler trop tôt le saint nom de Patrie, le plus grand nom après celui de Dieu : par son dévouement et par sa mort pour son pays, la petite héroïne de l'Ukraine t'apprendra comment il faut aimer la France. » En donnant à sa propre fille un exemplaire de *Maroussia*, le poète français Victor de Laprade composa un poème intitulé « Pour la Patrie » exprimant son admiration pour l'héroïne. Ce poème fut publié dans plusieurs journaux et dans le magazine de Hetzel². Laprade dit à sa fille : « Reçois, ma petite chérie, le meilleur de tous mes présents : Maroussia morte à treize ans pour la Patrie ! » Le poème lui explique qu'elle aussi peut ressembler à cette Jeanne d'Arc ukrainienne, même si elle ne part pas à cheval pour la guerre, mais si elle reste près de son père et du vieux beffroi : « Sans craindre aujourd'hui le bûcher de Jeanne, la bonne Lorraine [...] Faites à la France un serment ; vous pouvez tout, rien qu'en aimant, / Pour la patrie ! » Dans la terrible réponse que les éditeurs reçurent à la suite de la publication de *Maroussia*, une fille de sept ans envoya un poème qui essayait de suivre l'exemple de Laprade mais expliquait que Maroussia était difficile à imiter. Elle écrivait : « J'ai pleuré pour Maroussia. Mais on n'a pas tout ce qu'il faudrait pour être une petite fille comme ça. » Dans ces trois lignes toutes simples cette jeune fille montre grande perspicacité en réalisant l'importance du message moral et civique que donnait Hetzel dans *Maroussia*.

¹ Victor Sandeau, « Envoi de *Maroussia* à une petite fille », *Magasin d'éducation et de récréation*, vol. XXIX, 1^{er} janvier 1879, p. 18.

² Victor de Laprade, « Pour la Patrie », *Magasin d'éducation et de récréation*, vol. XXIX, 15 février 1879, p. 117.

En désirant rivaliser avec Maroussia, cette jeune poète et d'autres comme elle participaient activement à perpétuer le culte de Jeanne, si bien qu'on créa « le sou de Jeanne d'Arc » qui permettait à toutes les jeunes filles de France de contribuer à la construction d'une basilique au Bois-Chenu où Jeanne avait entendu ses voix. Qu'elles fussent endoctrinées par leurs parents, l'école, ce qu'elles lisaient ou tout cela à la fois, n'a aucune importance. Ce qui nous intéresse ici, c'est de voir comment ces sentiments coïncidaient avec le mode de pensée des républicains radicaux des années 1860 et 1870, dont Hetzel, qui sentaient que leur responsabilité de citoyens reposait dans l'éducation et l'édification de la nation, en d'autres termes : instruire et moraliser. Là où auparavant les lois avaient inscrit à leur programme « instruction morale et religieuse », les lois Ferry de 1882 prévoyaient « instruction morale et civique ». Un des premiers objectifs de cette réforme devenait la moralisation du foyer, le façonnement d'un environnement convenable dans lequel élever les futurs citoyens et les mères de citoyens. Hetzel lui-même, durant le Siège de Paris en 1870, insista sur l'importance de la vie de famille, spécialement sur le rôle que les enfants pouvaient jouer en soutenant le courage de leurs pères et en consolant les angoisses de leurs mères. Ils étaient tout le bonheur qui restait chez eux et devaient être conscients de leur mission à l'intérieur de la famille. « Ils en doivent rester la consolation, l'espérance suprême. », comme l'écrivit Hetzel dans un appel publié à la fin de l'été 1871 dans le *Magasin d'éducation et de récréation*. Hetzel y insista sur le fait qu'il n'y avait plus une minute à perdre et que chaque enfant, écolier et écolière avaient à travailler pour devenir « des citoyens sages, actifs, courageux, instruits, passionnés pour le bien public et capables de le réaliser. »¹

Il voyait que la défaite de la France était due à l'insuffisante préparation du pays. Le soldat français était moins éduqué, comparé à l'allemand ; de plus, les armes de celui-ci étaient plus avancées technologiquement. Le salut du pays reposait donc dans l'éducation des jeunes et c'était pour eux que le magazine était publié... La contribution de Hetzel à la formation des futurs citoyens, spécialement des filles, ne peut être quantifiée, mais il existe là une preuve anecdotique. L'éditeur raconte une histoire qu'il a « entendue » à propos d'une famille où les enfants, lecteurs de son magazine, révélèrent à leurs parents à qui ils voulaient

¹ « À nos enfants », *Magasin d'éducation et de récréation*, vol. XIV, 1870-1871, p. 61.

ressembler une fois devenus adultes : un garçon voulait être Socrate, un autre Christophe Colomb, un troisième Alexandre le Grand, une des filles rêvaient d'être saint Vincent de Paul, tandis qu'une autre, qui avait joué avec des soldats de plomb pendant l'heure d'histoire, déclara qu'« [elle] aurait été bien contente d'être Jeanne d'Arc, si les méchants Anglais ne l'eussent pas trop brûlée. »¹ Il raconte aussi l'histoire d'un vieux soldat de dix-neuf ans qui suivait sa mère et ses sœurs au combat contre l'armée allemande et conclut que l'héroïsme des femmes françaises n'a jamais failli². Que Hetzel publiât dans les pages de son magazine semblables anecdotes aussi bien que le récit de *Maroussia* est surprenant à un âge où les filles étaient dressées à des vertus domestiques et aux grâces mondaines, en préparation à la maternité tandis que les garçons étaient dressés pour être ouvriers ou soldats. À l'école, même avec l'établissement de l'instruction libre et obligatoire, modifiée plus tard pour inclure « et laïque pour les enfants des deux sexes », les filles étaient encore « consignées au monde intérieur du foyer, les hommes abordant le monde « extérieur » du travail. La maternité et la tenue du ménage étaient les occupations féminines les plus importantes. Les responsabilités civiques des femmes incluaient d'enseigner à leurs enfants l'amour de la France, de s'assurer que leurs maris remplissaient leurs devoirs civiques et que les enfants obéissaient aux lois, et enfin d'être braves si la France appelait leurs maris et leurs fils au combat. Dans son magazine, Hetzel élargissait le rôle de l'éducation et montrait aux enfants comment être des hommes et des femmes d'action, aimant la liberté et déterminés, prêts à s'engager dans un monde plus vaste équipé des merveilles technologiques de la science. Il croyait que c'était cette génération qui allait tirer la France des profondeurs de l'abîme. Ces sentiments étaient partagés par Othenin d'Haussonville, un compagnon d'opposition à Napoléon III et un défenseur de l'Alsace-Lorraine, qui fonda après la guerre la Société de protection des Alsaciens-Lorrains. Dans une lettre à Hetzel le félicitant pour son succès de *Maroussia*, d'Haussonville note le 31 décembre 1878 : « Merci d'avoir gardé souvenir de ces pauvres provinces dont personne ne paraît plus se soucier, excepté vous et moi, absorbés que nous sommes par de sottes querelles intérieures...

¹ P.-J. Stahl, *Morale familiale. Contes-récits : leçons pratiques de la vie*, Hetzel, « Bibliothèque d'éducation et de récréation », 1868, p. 352.

² P.-J. Stahl, « Un enfant de l'Alsace », *Magasin d'éducation et de récréation*, vol. XIV, 1870-1871.

Des œuvres d'imagination telles que les vôtres servent utilement la bonne cause. »

D'Haussonville reconnaissait ainsi que Hetzel avait adapté *Maroussia* en correctif aux erreurs de leur génération à lui et à Hetzel pendant le Second Empire, erreurs qu'ils espéraient ne pas être répétées par leurs enfants. Exactement comme Michelet dans le cinquième volume de son *Histoire de France* (1841) avait transformé l'image de Jeanne d'Arc en paradigme d'héroïsme, origine du sentiment national, ainsi Hetzel avec sa petite paysanne ukrainienne. Selon Michelet, pour la France les vrais créateurs de l'histoire étaient le peuple dont Jeanne d'Arc était la sublime incarnation. Le peuple était le fondateur du pays, de la communauté nationale, et c'était Jeanne d'Arc, l'humble fille d'un laboureur qui avait été le catalyseur d'un nouveau monde. Michelet pressait ses lecteurs français de toujours se rappeler que « La patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse, de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous. » En adaptant *Maroussia* pour ses lecteurs français, Hetzel cherchait à leur rappeler l'héroïsme et le patriotisme de Jeanne d'Arc ; sa méthode en faisant ainsi répondait aussi sans le vouloir à l'idée de Dragomanov qui croyait que la littérature ukrainienne pouvait en quelque chose contribuer à la culture européenne.

*Traduit de l'anglais par Y. Avril
avec l'aimable autorisation
de Columbia University Press*





Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Portrait de Pierre-Jules Hetzel (1814-1886), tirage de démonstration
Atelier Nadar, Album de référence, volume VIII, 1900



Lessia Oukraïнка, photographie, *circa* 1890

Jeanne d'Arc dans la poésie ukrainienne

Romain Vaissermann

IHRIM, Lyon

Il y a l'effroyable actualité militaire et il y a ma lecture d'études succinctes mais fort intéressantes d'Oksana Kit, jeune chercheuse de Lviv, sur « Jeanne d'Arc dans la critique littéraire, la littérature et les traductions ukrainiennes »¹. Voici donc une sorte de complément littéraire à la présentation philosophique faite par Jean-Noël Dumont en 2014 et audacieusement intitulée « Péguy en Ukraine »², au retour d'un séjour à Kiev. Car on verra qu'il sera aussi question, chemin faisant, de Charles Péguy...

I. 1901 : la Jeanne de Lessia Oukraïnka

Le premier poème de la littérature ukrainienne évoquant Jeanne d'Arc plus qu'en passant, est apparemment de la grande écrivaine Lessia Oukraïnka (1871-1913), morte un an avant Péguy et à peine un an plus âgée que lui.

Lessia Oukraïnka est le nom de plume de Laryssa Petrivna Kossatch-Kvitka. Née dans une famille de nobles appauvris mais

¹ Oksana Ivanivna Kit-Boïtchenko (1991-), «Жанна д'Арк в українському літературознавстві, красному письменстві та україномовних перекладах» [« Jeanne d'Arc dans la critique littéraire, la littérature et les traductions ukrainiennes »], *Вісник Львівського університету. Серія іноземні мови* [Bulletin de l'Université de Lviv. Série langues étrangères], Lviv, vol. XX, fasc. 1, 2012, pp. 166-174 ; «Концепція героїчного в художніх творах про Жанну д'Арк» [« Le registre de l'héroïque dans les œuvres d'art évoquant Jeanne d'Arc »], *Султанівські читання* [Les Lectures Soultanov], Ivano-Frankivsk, vol. VII, 2018, pp. 135-146 ; «Відтворення образу Жанны д'Арк в українській поезії першої половини XX століття» [« Renouveau de l'image de Jeanne d'Arc dans la poésie ukrainienne de la première moitié du XX^e siècle »], *InterConf. Scientific Collection*, Manchester, n° 51, avril 2021, pp. 431-440 ; «Рецепція образу Жанны д'Арк в українській критичній думці кінця XIX – першої половини XX ст» [« L'image de Jeanne d'Arc dans la pensée critique ukrainienne de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle »], *Multidisciplinary academic notes. Science research and practice* [actes de la XXIV^e conférence scientifique et pratique internationale, Madrid, 21-24 juin 2022], International Science Group, 2022, pp. 465-473. – De solides travaux, malgré de petites imprécisions sur Péguy dans les deux premiers.

² Jean-Noël Dumont, « Péguy en Ukraine », *Les Cahiers du Collège supérieur*, Lyon, n° 60, 3^e trimestre 2014, p. 1.

très cultivés, fille d'Oliéna Ptchilka, illustre intellectuelle et entre autres talents poétesse, la jeune Lessia est aussi la nièce du folkloriste et écrivain Michel (Mykhailo) Dragomanov (1841-1895). À 10 ans elle est atteinte de tuberculose, maladie dont elle mourra. C'était une autodidacte polyglotte, qui parlait allemand et anglais, français et italien, bulgare, polonais, russe et ukrainien, sa langue maternelle. Elle lisait, pour ne rien gâcher, le grec ancien et le latin. Elle traduisit entre autres grands auteurs Victor Hugo, Maurice Maeterlinck et Alfred de Musset, et entre autres ouvrages révolutionnaires le *Manifeste du parti communiste*. Son indépendantisme ukrainien se conjugua à une attirance croissante pour les idées révolutionnaires. Il n'est pas étonnant qu'Oukraïнка, qui aima aborder les grands thèmes de la littérature mondiale, se soit emparé de la figure de Jeanne d'Arc avant d'adapter la légende du Graal ou le mythe de Don Juan. Oukraïнка est ni plus ni moins la deuxième figure nationale de la littérature ukrainienne, après Chevtchenko.

Notre poème, dont on comprend le prix, paraît en 1901 dans le mensuel culturel *Jeune Ukraine*¹, mais presque en passant : en bas des pages d'un article, comme pour mieux éviter la censure : les pages 321-363 du numéro concerné ne portent-elles pas de nombreux passages caviardés ? Organe du mouvement de jeunesse de même nom, cette revue, opposée à la polonisation, militait pour l'indépendance de l'Ukraine et pour la création d'universités ukrainiennes ; elle n'était pas insensible au socialisme. Elle n'exista que de janvier 1900 à mars 1903, encore fut-ce par intermittence, et disparut, après 33 numéros parus, en raison de difficultés financières.

Notre poème, intitulé « Chambre », est inclus dans le cycle « Chansons d'esclaves » quand il paraît pour la première fois dans *Échos*², troisième et dernier recueil de la poétesse, qui comprend des poèmes écrits de 1900 à 1902. Le livre est bien accueilli par un grand

¹ Lessia Oukraïнка, « Віче » [« Chambre »], *Молода Україна [Jeune Ukraine]*, Lviv, II^e année, n° 8-9, 1901, pp. 291-295. Repris dans L. Oukraïнка, *Відзукки [Échos]*, Tchernihvtsi, Накладом М. Грабчука, 1902, pp. 12-14 puis par exemple dans *Зібрання творів у 12 томах [Œuvres choisies en douze tomes]*, t. I, Kiev, Наукова думка, 1975, pp. 187-189.

² L'œuvre d'Oukraïнка est structurée en trois niveaux : le poème (l'élément poétique) « Chambre » = « Віче » ; le cycle (un niveau facultatif, ici présent) « Chansons d'esclaves » = « Невольницькі пісні » ; le recueil (de poèmes et de cycles) *Échos = Відзукки*.

quotidien de Lviv, le principal journal de Galicie, le plus ancien (1880) et pendant de nombreuses années le seul journal ukrainien, organe non officiel du Parti démocratique national ruthénien¹ :

Il s'agit là d'un recueil riche et varié de poèmes d'un poète ukrainien très sympathique et talentueux. La plupart d'entre eux sont nés sur le sol galicien et bucovinien, pendant le séjour du poète dans les Carpates. L'apparence du livre est exceptionnellement belle, luxueuse, de style « Art nouveau », imprimée en deux couleurs.

Le poème évoque un souvenir de jeunesse, semble-t-il lointain, celui d'enfants jouant dans les ruines du château de Loutsk, capitale de la Volhynie. N'y avait-il pas là, parmi ces douze, le frère aîné, le grand complice, Mikhaïlo Pétrovytch Kossatch, né en 1869 ? Sans doute. Mais ces préadolescents ne faisaient pas que jouer : leurs réunions secrètes en une « chambre » protégée par des gardes et des mots de passe, avaient des résonances politiques, et on y prêtait allégeance à de hauts idéaux : « patrie, fraternité, égalité et liberté ». Un jour, ce fut manifestement de la figure historique de Jeanne d'Arc que l'on parla, et la poétesse d'incarner la Pucelle, moins figure religieuse que ferment de la Révolution à venir. Oukraïнка, en effet, dans son drame de 1905 *Dans les catacombes* ira jusqu'à proclamer la fausseté de la doctrine chrétienne. Hélas, la réunion des enfants, solennelle, fut interrompue et comme profanée par des adultes qui déboulèrent là, apparemment pris de boisson. Cette histoire nostalgique, mêlant traits romantiques et réalistes, finit sur un mode tragicomique et contribue au ton globalement pessimiste du recueil, voire à la vision tragique du monde qui émane de lui.

Pourquoi donc notre poème appartient-il à un cycle nommé « Chansons d'esclaves » ? Tout d'abord le thème de la chanson le parcourt. Quant aux esclaves, ce sont beaucoup moins, semble-t-il, les enfants idéalistes par rapport aux adultes se réfugiant dans l'alcoolisme que les indépendantistes ukrainiens voire les révolutionnaires socialistes par rapport à l'oppression tsariste, à la fois ethnocentrée sur la Russie et réactionnaire. Rapprochons cela de « La voix d'une prisonnière russe », ce texte envoyé fin 1896 aux intellectuels français venant de recevoir le Tsar et sa famille avec une indulgence coupable et même d'impudiques fastes : « Venez donc, grands poètes, grands artistes, contempler la grandeur de nos fortes

¹ Дiло [littéralement *L'Affaire* ; les Anglais, quand ils traduisent, écrivent : *The Deed* ; nous proposons : *L'Actualité*], Lviv, n° 84, 13 avril 1902 (*non vidimus*).

Bastilles ; descendez des estrades ; ôtez vos cothurnes et venez explorer notre belle prison. N'ayez pas peur, confrères : la prison des poètes qui aiment la liberté, la patrie et le peuple n'est pas étroite comme les autres cachots, elle est vaste et célèbre. Son nom est la Russie ! »¹ Comme Oukraïinka le proclame en 1897 : « l'âme insurgée, rien ne l'arrête »².

Nous donnons le poème dans l'orthographe ukrainienne de l'époque, celle de la première publication, très proche de celle d'aujourd'hui : мені figure ainsi au vers 2 au lieu de l'actuel мені ; бою ся au vers 3 au lieu de боюся, etc. Les variantes plus importantes ayant existé sont fournies en notes.

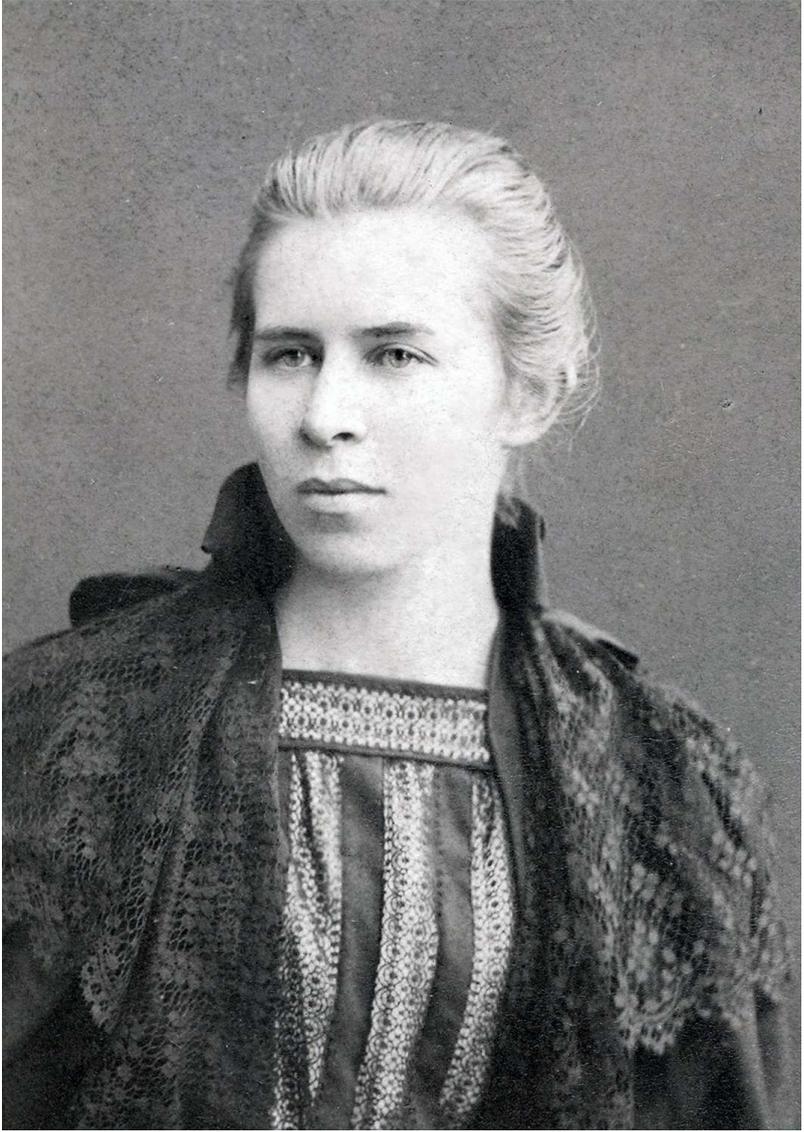
Nous n'avons pas même essayé de calquer les vers iambiques de l'original – pentamètres et hexamètres (pleins ou catalectiques) –, nous contentant en français de vers pairs, moins souvent assonancés par ailleurs que les originaux. Ces iambes – voyelle inaccentuée suivie d'une voyelle accentuée – font une manière de créneaux, le poème devenant en quelque sorte le château dont il est fait mémoire³.

C'est la première traduction de ce poème en français, et même sa première traduction en général.

¹ Nous n'avons retouché que la ponctuation, en enlevant aussi un « si » devant « étroite » à ce texte écrit en français par... Oukraïinka elle-même : *Зібрання творів у 12 томах* [*Œuvres choisies en douze tomes*], t. VIII, Kiev, Наукова думка, 1977, pp. 15-18. – Mais le motif inverse des chansons libres («вільні сьпіви») « que plus rien n'enchaîne » (L. Oukraïinka, *L'Espérance*, trad. Henri Abril, Kiev, Dnipro, 1978, p. 103, « *Eppur ti tradirò* », v. 13) imprègne de très nombreux poèmes d'Oukraïinka : « Oh, se peut-il que les libres chansons / Dans mon pays ne résonnent sans trêve / Qu'en rêve... » (*L'Espérance*, *op. cit.*, p. 31, « Sol », vv. 13-15).

² L. Oukraïinka, *L'Espérance*, *op. cit.*, p. 51, «Сльози перли» / « Larmes ô perles », III, vv. 9-10.

³ Les vers libres au contraire conviennent mieux à l'espace maritime décrit dans « Fragments de lettre » en 1897 : L. Oukraïinka, *L'Espérance*, *op. cit.*, p. 81, «Уривки з листа».



Lessia Oukraïnka, photographie de 1896

Леся Українка

Віче

Ще старість не прийшла, а все минуле
не раз мені став перед очима,
і я дивлюсь так пильно, мов бою ся,
що більш мені не прийдесть ся побачить
5 того садочка спогадів моїх,
що мінить ся барвистими квітками
при світлі мрій, мов при західнім сонці.
і кличе, й вабить: глянь на мене ще раз !

Ось і тепер встає дитячий спогад :¹
10 В дворі старого замчища-руїни
зібрались ми на віче, все поважні,
учені голови, гладенькі й кучеряві,
і віком не малі – якби зложить
літа усіх, століття ціле вийшло б² !
15 Ми всі були на зборах, всі дванадцять.
Обачні люди, тямили ми добре,
що живемо у небезпечний час :
поставили сторожу коло брами, –
як хто надійде, щоб давали знати, –
20 і раду радили.

Таємне товариство
ми закладали, і ніхто з «великих»
до нього доступу не мусів мати.
Зложили всі обітницю врочисту
ховати таємницю до загину.

¹ Les vers 8-9 se présentent ainsi après 1901 : «Ось і тепер повстав дитячий спогад / і кличе, й вабить: глянь на мене ще раз!»

² Après 1901 : «літа усіх, либонь, століття вийшло б». – Voici les autres modifications textuelles apportées après 1901 : v. 17 живемо > ми живем, 18 коло > біля, 19 давали знати > давала гасло, 27 «без того слова, ми були щирійші» > «без сього слова, ми ж були щиріші», 28 завзяте > завзягтя, 33 брєнів > бринів, 34 блакитні > блакитні, 35 волосє > волосся, 36 орифламма > орифлама, 41 кам'яній > кам'яній, 46 потім слово > далі слово, 47 сьпів > спів (et ainsi par la suite), 49 сьпівачи > співи, 50 у сьпівач > в тих співах, 57 мури > стіни, 67 знаки > гасло, 73 бесіди > беседи, 74 видно > видко, 75 «либонь вони й заночували в замку.» > «либонь, їм там судилось ночувати...», 79 розстанні > прощання. – Nous ne mentionnons pas les modifications de ponctuation, d'ailleurs mineures.

Lessia Oukraïнка

« Chambre »

*La vieillesse attendra, mais le passé
plus d'une fois a repassé devant mes yeux :
je le regarde fixement et le contemple,
craignant de n'avoir plus l'occasion d'arpenter
5 mon beau jardin des souvenirs, craignant de voir
flétrir ses fleurs et leurs couleurs à la lumière
des rêves et songes, comme au soleil couchant.
Surgit, fait signe et crie : « Encor regarde-moi ! »*

*Ici et maintenant un souvenir d'enfance :
10 Dans la cour de l'ancien château tombant en ruines
nous voici réunis dans la chambre, importants,
tous cerveaux érudits, cheveux bouclés, peau lisse,
et d'âge conséquent – si vous additionniez
les étés de chacun, cela ferait un siècle !
15 De chaque réunion nous étions, tous les douze,
gens tout à fait conscients, on l'a fort bien compris,
que nous vivons en une époque dangereuse :
aussi avons-nous mis quelque garde à la porte
– qui en cas de danger puisse donner l'alerte –
20 et le conseil délibérait.*

*Nous avons donc
en somme fondé notre société secrète –
nul « grand » le moindre accès ne devait y avoir.
Tout le monde a prêté le serment solennel
de cacher ce secret, promis, jusqu'à la mort.*

25 Яка-ж була метá у товариства ?
Мета ? «Великі» вже-б не обійшли ся
без того слова, ми були щирійші
в нас не було мети. Було завзяте,
одвага, може навіть героїзм,
30 і з нас було доволі. Щеж до того
була в гурті маленька Жанна д' Арк,
тоненька, блідолиця, голосочок
бреньїв, немов дзвінок, її очиці
блакитні блискавиці розсипали,
35 злотистее волосе розвівалось,
мов орифламма. В нас її вважали
за речницю великої снаги.
Вона сиділа в замковій бойниці,
неначе в ніші, і навколо неї
40 було ще досить неба весняного
в тій рамці камяній ; західне сонце
вінцем її голівку червонило.
Вона держала слово, і багато
великих слів у ньому поміщалось :
45 «братерство», «рівність», «воля», «рідний край»...
Так, так, те все було !... А потім слово
змінило ся у сьпів, і вся громада

25 *En fait pour quoi là-bas nous réunissions-nous ?
Pour quoi ? Répondre on aurait pu « force majeure »,
et comment ! Mais nous étions moins démonstratifs :
nous n'avions pas de but mais nous avions du zèle,
du courage et peut-être aussi de l'héroïsme,*

30 *et nous étions assez. Or même, avant cela,
la jeune Jeanne d'Arc faisait partie du groupe :
mince comme elle était, pâle et voix haletante
comme sonne une cloche ; çà et là
ses yeux bleus lançaient des éclairs¹,*

35 *ses cheveux d'or flottaient comme fait l'oriflamme.
Nous la considérons comme l'ambassadrice
parmi nous d'une très grande puissance.
Souvent on la voyait à une meurtrière
assise : on aurait dit une statue de pierre²,*

40 *et le ciel de printemps encadrait le château ;
et le soleil en se couchant à l'Occident
ceignait sa tête d'une rouge couronne³.
Elle a tenu parole, et beaucoup de grands mots
étaient inscrits aux murs de la chambre⁴ : patrie,*

45 *fraternité, égalité et liberté...
Oui, oui, c'était bien tout !... Et puis un mot
suffisait à lancer un chant retentissant*

¹ Semblables yeux fulgurants chez les victimes d'« Aux ennemis » en 1895 (*L'Espérance, op. cit.*, p. 67, «Ворогам», vv. 1-4) et chez le génie de la poétesse dans « *Eppur ti tradirò* » en 1903-1904 (p. 103, v. 3).

² Oukraïnka s'identifiait de même et à la fleur *Saxifraga*, « brise-roche » dans les « Fragments de lettre » de 1897 (*L'Espérance, op. cit.*, «Уривки з листа», p. 83) et à Prométhée dans « *Contra spem spero!* » dès 1890 : « Je pousserai ma lourde pierre / Le long des versants redoutés » (p. 19, vv. 17-18). Deux poèmes évoquèrent également une pétrification : « Le Songe » en 1891-1892 (p. 57, «Сон», vv. 65-70) : « Et je me fige, peu à peu fossile, / Et mes pensées, d'un coup d'aile, s'en vont... / Or, voici que s'élève une chanson fragile, / Puis tout un chœur sanglote à l'horizon // Une tristesse douce et inhumaine / Pénètre mon âme et la pétrifie » et « Légendes écarlates » en 1900 (p. 97, «Червоні легенди», vv. 13-16) à propos des légendes racontant comment certains hommes « se transforment en rocs ».

³ Même couchant de nouveau dans « Légendes écarlates » (*L'Espérance, op. cit.*, p. 97, «Червоні легенди», vv. 17-20) : « Et du sang des innocents / rougissent bien des légendes, / comme un splendide couchant, / comme une pourpre écarlate. » – C'est la déesse « Fantaisie » qui portait « couronne de lauriers » dans « Le Songe » (p. 53, «Сон», v. 8 ; cf. p. 55, vv. 33 et 48).

⁴ Le château en ruines rappelle le palais de « Fantaisie » dans « Le Songe » (*L'Espérance, op. cit.*, pp. 53-57) : mystère (таємні), meurtrière (віконце), mur (стіна)...

до дзвінкої промови прилучилась.
О, то були такі «червоні» сьпіваки,
50 яких либонь не чув старезний замок
і в ті часи, коли червона кров
йому красила тверді, сиві мури.
«Гартовані ножі» були у сьпівах,
а в серці у сьпівців була любов
55 до тих «великих», що були малими
на бенкеті життя. Летів той сьпів
геть за зубчаті мури і котив ся
зеленими моріжками до річки,
немов хотів поплисти за водою
60 до вбогих сел, що мріли навкруги...
Зубчата тїнь від замкового муру
все довшала, а далі й двір покрила.
В бойниці небо стало темно-синім,¹
не стало вже червоного віночка
65 на голові малої Жанни д' Арк,
а ми сьпівали... Раптом наша варта
нам знаки подала : «Гуси, додому !
Вовк за горою !» – Все затихло миттю :
«великі» йшли !... Під муром притаївшись,
70 ми бачили, як по́статі незграбні,
хитаючись та пищучи «мисліте»,
блукали по замковому дворі, –
«великі» йшли з веселої бесіди.
Ой, видно, шлях був довгий та трудний,
75 либонь вони й заночували в замку.²

¹ Vers absent de l'édition de 1901, mais que nous insérons dans l'orthographe qu'il aurait eue en 1901.

² Après 1901 : «либонь, їм там судилось ночувати...»

et toute l'assemblée en chœur le reprenait.
 Oh, il y avait de ces chansons « rouges »,
 50 que, peut-être, le vieux château n'entendait pas
 même à cette époque, quand le sang rouge
 peignait ses murs gris et solides.
 Ces chansons évoquaient des « couteaux durcis »
 et dans le cœur de ces chanteurs parlait l'amour
 55 de ces « grands » idéaux, si peu prisés
 au banquet de la vie.¹ Notre chant s'envolait
 bien au-delà des murs dentelés, en roulant
 dans les herbes vertes jusqu'à la rivière,
 comme s'il voulait y plonger pour à la nage²
 60 gagner les pauvres bourgs rêveurs des alentours...
 Sur le mur du château son ombre dentelée
 grandit en s'allongeant, puis recouvrit la cour.
 Dans la meurtrière, le bleu du ciel fonça ;
 un beau jour la couronne rouge disparut
 65 de la tête de la petite Jeanne d'Arc,
 mais nous chantâmes... lorsque soudain notre garde
 donna l'alerte convenue : « Oyez, les oies !
 À la maison, le loup approche ! » – En un instant
 le silence se fit, tous les « grands » déboulèrent...
 70 À l'abri de ce mur, nous avons constaté
 que l'âge ne fait pas l'adresse : ils titubaient,
 dessinant dans la cour du château des zigzags.
 Les propos de ces « grands », certes, n'étaient pas tristes !
 La route semblait avoir été longue et ardue,
 75 ou bien il leur fallut la nuit pour y cuver...

¹ Ces deux dernières phrases font allusion à ces appels au soulèvement lancés par les Révolutionnaires contemporains d'Oukraïнка mais aussi aux troubles cosaques ou au mouvement des Haïdamaks, bien plus anciens mais dont le souvenir est encore vivace, ne serait-ce qu'à la page 306 du numéro de *Jeune Ukraine* de 1901. Le censeur apparemment s'est laissé endormir par l'air de souvenir inoffensif qu'avait de prime abord notre poème.

² Ce thème du chant qui passe des airs à l'élément liquide rappelle un autre poème d'Oukraïнка, «Хотіла б я піснею стати...» (« Je voudrais être une chanson... »), de 1893 : « Je volerais vers les étoiles / Hantée de mélodies sonores, / Puis j'irais sur les flots sans voile / Moduler de nouveaux accords. » (*L'Espérance*, op. cit., p. 61).

Таємне віче розійшлося таємно :
скрадали ся ніжки маленькі тихо
у темряві ; ніхто не озивав ся :
ручки стискались мовчки на розстанні¹ ;
80 за брамою всі різно подались...

Де ви, мої товариші колишні ?
Ми розійшли ся, мов стежки по лісі.
Чи ви коли ще згадуєте замок
і всі ті речі, сьпиви, таємниці ?
85 Чи, може, вам – «великим», мудрим людям
тепер уже не до дитячих мрій ?...

10.08.1901

¹ Après 1901 : «прощання».

Notre chambre secrète en secret s'est dissoute :
les gambettes, fort discrètes, se sont glissées
parmi l'obscurité ; nul n'a osé répondre :
les mains se sont serrées en silence, en adieu ;
80 au-delà du portail tous se sont dispersés...

Où êtes-vous passés, mes anciens camarades ?
Nous nous sommes quittés à l'orée des forêts.
Vous souvient-il parfois de ce vieux châtelet
et de tous nos propos, des chansons, des secrets ?
85 Ou bien peut-être « grands » et sages que vous êtes,
il ne vous soucie plus de vos rêves d'enfants ?...

10 août 1901

Lessia à 19 ans s'identifia à une autre héroïne française, Charlotte Corday, autre manifestation de la même idée dans la psychologie de la jeune écrivaine : de cette idée qu'il faut libérer la nation condamnée au joug et tuer le tyran. Mais on le voit, en 1901, à 30 ans, Oukraïnka préfère revenir à la Jeanne qu'elle interprétait enfant, en cachette, dans le somptueux cadre romantique de ruines abandonnées.

II. 193? : la traduction par Michel Zérov des « Adieux à la Meuse » de Péguy

L'ukrainien Michel (Mykola) Konstyantynovyth Zérov (1890-1937), critique littéraire, maître du sonnet, chef de file des « Néoclassiques », a brillamment traduit la poésie antique, mais ses talents se sont également manifestés quand il a traduit non seulement Lessia Oukraïnka en russe mais aussi un extrait célèbre de la première *Jeanne d'Arc* de Péguy (1897) en ukrainien. Cet extrait est le monologue que prononce Jeanne avant de quitter son village natal de Domremy.

Zérov a effectué cette traduction probablement au début des années 1930, dans le cadre d'une anthologie de la poésie française contemporaine qui ne vit jamais le jour. L'idée lui en a peut-être été donnée par Oukraïnka elle-même, dont il analyse le poème « Chambre » dans une étude de 1929¹.

L'anthologie poétique aurait été une collaboration de Zérov et de Stéphane Volodymyrovych Savtchenko (1889-1942), critique littéraire, universitaire et traducteur tant des classiques français du XVII^e siècle que de Maupassant, d'Anatole France, de Romain Rolland ou de Joseph Bédier². D'abord pensé dans les années 1920 comme une anthologie consacrée au seul début du XX^e siècle, le projet s'étendit ensuite de la décadence romantique jusqu'aux années 1930³, mais l'arrestation de Zérov par le N.K.V.D. en 1935

¹ Page 109 de Michel Kostiantynovyth Zérov, «Леся Українка», *Від Куліша до Винниченка* [De Koulich à Vynnytschenko], Електронна бібліотека української літератури КІУС, 2017, pp. 95-127 – première édition : Kiev, Культура, 1929.

² М. К. Зéров, *Твори в двох томах* [Œuvres en deux tomes], t. I, Kiev, Дніпро, 1990, pp. 824-825 : notes de Mykhaïlo Nykonovyth Moskalenko (1948-2006).

³ Pages 21-22 de Nathalie Kotenko (1981-), «Неп'ятірне гроно київських неокласиків» [« Le Groupe des plus que cinq Néoclassiques de Kiev »], introduction à *Київські неокласики: Антологія* [Les Néoclassiques de Kiev. Anthologie], Kiev, Смолоскип, 2015, pp. 5-46.

mit un terme à l'entreprise. Zérov fut condamné à 10 ans de prison et envoyé aux îles Solovki, avant que le N.K.V.D. en 1937 ne commue la peine... en une condamnation à mort et ne fusille Zérov dans une forêt de Carélie. On le condamna aussi à l'oubli : en 1939, des éditions moscovites feront paraître un livre de traductions latines de Zérov¹, mais sans aucun nom de traducteur. Savtchenko mourra pour sa part en déportation à Tachkent en 1942.

Cette traduction de Péguy a néanmoins survécu, éditée et reprise dans plusieurs ouvrages posthumes. Dans les ouvrages de 1966 et 1990 qui la reprennent, on constate que Zérov a aussi traduit, dans le domaine français et belge, Ronsard, du Bellay, Béranger, Leconte de Lisle, Hérédia, Baudelaire, Cros, Verhaeren, Henri de Régner, Charles Guérin (1873-1907), Paul Souchon (1874-1951) et Georges Duhamel. Péguy y figure entre Régner et Guérin pour raison chronologique. La traduction de Péguy occupe – et c'est heureux – plus de place que celle de Cros, de Guérin, de Souchon ou de Duhamel.

Péguy y est présenté, dans l'édition de 1966, en appendice, avec une brièveté prudente caractéristique de la prose soviétique de l'époque, guère à l'aise avec la personnalité de Péguy. Zérov avait certes été réhabilité en 1958², mais plusieurs critiques le maintenaient à l'écart de l'histoire littéraire officielle. Le sujet – Zérov, Péguy – était donc doublement délicat. Voici la notice explicative de 1966, factuelle :

Charles Péguy (1873-1914), ami de Romain Rolland, écrivain, éditeur des *Cahiers de la quinzaine* où parut pour la première fois *Jean-Christophe*. L'extrait traduit contient le monologue de Jeanne où elle dit adieu aux lieux qui l'ont vu grandir.³

Quant à la traduction elle-même, elle est vraiment fidèle, belle et soignée⁴ ; elle traduit l'alexandrin de Péguy, comme de juste, en vers

¹ Anonyme [M. K. Zérov], *Римская литература в избранных переводах* [La Littérature latine en traductions], éd. Serge Pétrovitch Kondratiev (1872-1964), Moscou, Советский писатель, 1939.

² La traduction de Péguy ne figure pas dans un ouvrage paru cette même année de l'autre côté du rideau de fer : M. K. Zérov, *Corollarium : збірка літературної спадщини* [Corollaire. Récolement d'un patrimoine littéraire], éd. Mikhaïlo Orest (1901-1963), Munich, Інститут літератури, 1958.

³ M. K. Zérov, *Вибране*, Kiev, Дніпро, 1966, notice «Ш. Пері», p. 529.

⁴ M. K. Zérov, «Ш. Пері. "Прощання з Мезою"» [« Ch. Péguy, "Adieu à la Meuse" »], *Вибране, op. cit.*, pp. 486-488. Repris dans M. K. Zérov, *Твори в двох томах*

iambiques, alternant hexamètres (12 syllabes) et heptamètres catalectiques (13 syllabes). Même si les éditions de Zérov sont toujours unilingues, nous donnons cette traduction en regard du texte original de Péguy.

Petit lexique des termes techniques utilisés dans cet article

Heptamètre : vers de sept pieds.

Hexamètre : vers de six pieds.

Pentamètre : vers de cinq pieds.

Tétramètre : vers de quatre pieds.

Trimètre : vers de trois pieds.

Mètre plein : vers comptant un nombre normal de pieds normaux.

Mètre catalectique : vers comptant un nombre normal de pieds, le dernier pied étant toutefois incomplet d'une syllabe.

Pied : ensemble de deux ou trois syllabes, dont une seule est accentuée.

Anapeste : pied poétique composé de deux syllabes inaccentuées suivies d'une syllabe accentuée.

Iambe : pied poétique composé d'une syllabe inaccentuée suivie d'une syllabe accentuée.

Trochée : pied poétique composé d'une syllabe accentuée suivie d'une syllabe inaccentuée.

[*Ceuvres en deux tomes*], t. I, Kiev, Дніпро, 1990, pp. 470-471. Cité dans Valéri Kyrylovych Chpak (1943-2008), «Шарль Пегі – поет “Прекрасної епохи”» [« Péguy, poète de la Belle époque »], *Вісник Харківського університету. Серія Філологія* [*Bulletin de l'université de Kharkiv. Série Philologie*], Kharkiv, t. X, n° 448, 1999, pp. 405-408.



Michel Zérov, années 1920
Musée central – Archives d'État de la littérature et de l'art de l'Ukraine

Charles Péguy

Adieu à la Meuse

« Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.
Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,
Tu couleras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,

Ô Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Un silence.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
Ô Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
Ô toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
Ô toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

Шарль Пегі

«Прощання з Мезою»

«О Мезо, прощавай, з дитячих днів ласкава,
Ти зостаєшся тут, де тихий луг дріма.
О Мезо, прощавай, прийшла моя виправа
До краю іншого, де хвиль твоїх нема.

До краю іншого лежить моя дорога,
Я маю ріками незаними брести;
Повинна взятися до наміру нового,
Нових завдань вагу я маю понести.

А ти турбот моїх не знатимеш, ласкава,
Розлого несучи прозорий свій потік
В долині затишній, де проростають трави,
О Мезо дорога, невичерпана вік.

(Пауза).

Ти пропливатимеш у затишній долині;
Ти й завтра будеш тут, де пропливаєш нині
Забудеш дівчину в поході бойовім,
Що бавилась дитям на березі твоїм,
Ямки копаючи у набережній ріні.

Пастушка відійшла від любих їй отар,
І пряля відійшла від вовни й веретена.
Покинула вона свій моріжок зелений,
Покинула вона родинний свій димар.

Не знаєш, Мезо, ти про людський біль кривавий
Незмінна, лагідна в дитячих ти серцях,
Не знаєш хвилювань розлуки і виправи
І котиш хвилі все ти по *своїх* лугах —
Оподаль наших бід і нашої неправди,

Ô Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,

Un silence.

Quand reviendrai-je ici filer encor la laine ?
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?
Quand nous reverrons-nous ? Et nous reverrons-nous ?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime.

Un assez long silence.

Elle va voir si son oncle revient.

Ô maison de mon père où j'ai filé la laine,
Où, les longs soirs d'hiver, assise au coin du feu,
J'écoutais les chansons de la vieille Lorraine,
Le temps est arrivé que je vous dise adieu.

Tous les soirs passagère en des maisons nouvelles,
J'entendrai des chansons que je ne saurai pas ;
Tous les soirs, au sortir des batailles nouvelles,
J'irai dans des maisons que je ne saurai pas.

Un silence.

Maison de pierre forte où bientôt ceux que j'aime,
Ayant su ma partance, – et mon mensonge aussi, –
Vont désespérément, éplorés de moi-même,
Autour du foyer mort prier à deux genoux,
Autour du foyer mort et trop vite élargi,

Quand pourrai-je le soir filer encor la laine ?
Assise au coin du feu pour les vieilles chansons ;
Quand pourrai-je dormir après avoir prié ?
Dans la maison fidèle et calme à la prière ;

Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?
Ô maison de mon père, ô ma maison que j'aime. »

О Мезо лагідна, о Мезо дорога.

(Пауза).

Коли візьму до рук я знане веретено?
Коли побачу знов ці луки заливні?
Коли ми стрінемось? Чи стрінемось іще ми?
О Мезо лагідна і дорога мені!

(Велика пауза).

Домочку батьківський, що я там пряла вовну,
Де взимку коминок вечірній не згасав,
Де пісню чула я стару, солодкомовну —
Вже розлучитись нам суворий час настав.

Віднині надвечір щораз в новій оселі
Почую я пісень, не знаних ще мені,
Віднині надвечір в турботі невеселій
Піду я в дім новий, не знаний ще мені.

(Пауза).

Домочку з каменю, де всі, усі небавом
Почують про від'їзд і темну лжу мою,
Що віддалася я трудам новим, кривавим,
І всі тужитимуть, кого я так люблю,-
І згасне коминок у пустці невимовній.

Чи зможу я коли удома прясти вовну?
Чи зможу слухати лоренські я пісні?
Чи зможу я колись у закутку своєму
Молитись, мріяти в солодкім тихім сні?

Коли ми стрінемось? Чи стрінемось іще ми,
Осадо кинута і дорога мені?»

Переклад Миколи Зерова



Oswald Burghardt photographié vers l'âge de 20 ans (?)

III. 1933-1936 : une Jeanne germano-ukrainienne

Il s'appelle en Allemagne Oswald-Eckhart Burghardt, en Russie Освальд Федорович Буртгардт, en Ukraine Юрій Клен. Mais il a composé en allemand et en ukrainien plus qu'en russe.

Né en 1891 et mort en 1947, Oswald Burghardt¹ a traversé les grandes tragédies du début du XX^e siècle : la Première Guerre mondiale, la Révolution russe, l'oppression stalinienne, la Seconde Guerre mondiale. Son père, Frédéric Burghardt, était un marchand prussien et sa mère, Simone Thiel, une Allemande de la Baltique. La famille vivait dans le village volhynien de Serbynivka, dans les marges de l'Empire tsariste, à l'ouest de l'Ukraine actuelle. Le jeune Oswald grandit dans un environnement polyglotte : l'allemand était parlé dans la famille, le russe à l'école, l'ukrainien dans la population rurale et le polonais chez les propriétaires.

Après des études secondaires commencées au lycée de Niémyriv et achevées brillamment au lycée n° 1 de Kiev en 1911 – celui-là même où étudia son aîné Zérov de 1903 à 1908 –, Oswald s'inscrit à la faculté d'allemand et à la faculté des études slaves de l'université Saint-Vladimir de Kiev. Il admire alors entre tous le poète Rilke.

Son père décède en 1912, ce qui met la famille en difficulté financière et remet Oswald sur le chemin de la poésie : ses premiers poèmes conservés datent de 1913, même si ses premiers essais remontent à l'école primaire, où ses maîtres avaient eu la surprise de lire quelques devoirs à la maison rendus sous forme versifiée !

Pendant la Première Guerre mondiale, en tant que fils de colons allemands, il est déporté dans le grand Nord, dans un village du gouvernorat d'Arkhangelsk, sur la péninsule de Kola. À peine sait-il que ses *Nouveaux horizons dans le domaine de l'étude du style poétique*² sont devenus un manuel recommandé par les universités.

Après la Révolution d'Octobre, il retourne à Kiev, où l'on manque de tout : de pain, d'électricité, d'eau. Il y termine ses études

¹ Biographie venue de l'excellent article allemand « Jurij Klen » de *Wikipédia*, remaniée grâce à des données de l'épopée autobiographique *Cendres des Empires* (Oswald Burghardt, *Поніл імперію*, Augsburg, Золота Брама, «Художня література», 1946), des *Mémoires des Néoclassiques* (O. Burghardt, *Спогади про неокласиків*, Munich, Накладом Українсько-Руської Видавничої спілки в Мюнхені, 1947) et de la monographie due à sa sœur : Joséphine Burghardt (1892-1960), *Oswald Burghardt, Jurij Klen: Leben und Werke*, Munich, Verlag Ukraine, 1962.

² O. Burghardt, *Нові обрії в царині дослідження поетичного стилю* [*Nouveaux horizons dans le domaine de l'étude du style poétique*], Kiev, Самоненко, 1915.

universitaires et, jeune aspirant, enseigne à partir de 1920 au Technicum socio-économique de Baryschivka, à l'est de Kiev. Un poste qui ne se refuse pas : salaire pour partie en farine, millet et saindoux, logement fourni et chambre chauffée. Là, il renoue amitié avec Zérov et commence à écrire des poèmes en ukrainien, publiés à partir de 1924. Il traduit également en ukrainien des poètes allemands, français et anglais.

À la suite de la paix de Brest-Litovsk en 1918, l'Ukraine devient brièvement souveraine, et Burghardt participe activement à l'apogée de la Renaissance culturelle ukrainienne, se classant dans le groupe des « Néoclassiques », aux côtés de Michel Zérov, Paul Fylypovytych, Michel (Mykhaïlo) Draï-Khmara et Maxime Rylsky. Ces activités littéraires lui valent d'ailleurs un mois d'emprisonnement à Poltava, les Bolchéviks passant en 1921 à l'action contre les « contre-révolutionnaires ». Après sa libération, il enseigne l'allemand à l'Académie panukrainienne des sciences de Kiev.

En 1930, il devient professeur de traductologie à l'Institut linguistique de Kiev et recommence à voyager en Allemagne, malgré la pression du régime soviétique. Mais une certaine réussite professionnelle et la reconnaissance de ses pairs ne lui suffisent pas : épris de liberté, Burghardt quitte l'Ukraine en octobre 1931 et s'installe avec sa famille dans la Forêt-Noire puis à Munich, recevant d'abord l'hospitalité de parents. Au grand dam du gouvernement soviétique, Burghardt dénonce alors, premier à le faire en Europe occidentale, la Grande famine orchestrée en Ukraine en 1932-1933.

Il travaille alors en étroite collaboration avec le poète Dmytro Dontsov et gagne sa vie avec des commandes occasionnelles de magazines allemands et ukrainiens, avec les honoraires des cours particuliers qu'il dispense. C'est alors, en 1933 exactement, qu'il prend pour la première fois le pseudonyme ukrainien Юрій Клен (littéralement « Youri Érable »). Il a le goût des pseudonymes et publie parfois aussi sous le nom de Porfyrij Horotak / Порфiрiй Горотак (« Porphyre Gorotak ») ou de Hordij Javir / Гордiй Явiр (« Fier Sycomore » en ukrainien). Allemand de souche, Burghardt voyait le monde à travers des yeux ukrainiens et le percevait avec un cœur ukrainien.

En 1934, avec le soutien de Dmytro Tchyjevsky, il devient chargé de cours de russe et d'ukrainien à la Faculté d'études slaves de

l'université de Münster. Il quitte la Bavière pour la Westphalie. Peu importe un exil de plus :

Nous vivons en marge de la civilisation, dans des conditions exigües, sans coin à nous, souvent parmi les ruines des villes les plus dévastées, en danger constant de perdre même un endroit où dormir tranquille, et nous avons provisoirement baissé la tête. Nous sommes gens sans nom et sans état, sans affiliation sociale. Cependant, nous restons obstinément sur notre chemin et ne voulons pas nous en écarter. Nous sommes prêts à parcourir le monde au petit bonheur la chance, en outre-mer, sous les tropiques ou près des pôles, pour ne pas rentrer chez nous – un phénomène qui n'a pas d'exemple dans l'histoire. Et dans ces conditions de travail difficiles, à la bonne grâce des peuples étrangers, nous, devenus des migrants, nous continuons à développer notre culture. Nous avons des écoles, primaires, secondaires, supérieures, et même notre propre université ; nous avons nos propres églises, nos hôpitaux, nos théâtres, nos maisons d'édition, nos journaux, nos troupes d'artistes, nos chanteurs ; quant à nos poètes et prosateurs, ils ne cessent de chérir leur langue maternelle ici et à l'étranger. Quelle autre nation serait capable de faire cela ?¹

En 1939 Burghardt est mobilisé dans la Wehrmacht. Il se retrouve donc employé comme professeur de langues et traducteur... sur le front de l'Est, non sans avoir réussi à soutenir devant l'université de Münster en 1941 sa thèse de doctorat qui portait sur *Les Leitmotifs dans l'œuvre de Léonid Andreïev*, thèse écrite en allemand sur un auteur russe bien connu. Ironie de l'Histoire : le soldat arpentera l'Ukraine natale sans jamais réussir à revenir dans sa ville chérie – Kiev – mais il passera par Poltava, ira à la prison où il avait séjourné vingt ans plus tôt et entrera même dans son ancienne cellule... Étrange officier-traducteur : il ne prête pas attention aux grades, il défend à l'occasion le peuple ukrainien – à l'indignation de ses supérieurs – et dénonce même les atrocités des nazis en prédisant la défaite finale ! En janvier 1942 une pleurésie l'oblige à quitter le front et l'armée est bien contente de démobiliser sur ce motif l'encombrant officier Burghardt.

¹ Cité par Mykhailo Fiédotovytsch Slabochpytsky dans son excellente étude «Юрій Клен. Профіль з "Трона п'ятірного"» [« Youri Klen : un profil du "Groupe des Cinq" »] parue dans son livre *25 поетів української діаспори* [25 poètes de la diaspora ukrainienne], Kiev, Ярославів Вал, 2006.

En 1943, recruté par l'université Charles-Ferdinand de Prague et là-bas plus à son emploi, il enseigne le russe jusqu'à devenir professeur honoraire. Parallèlement, il donne quelques heures à l'université libre ukrainienne de Prague. Son long poème *Cendres des Empires*, écrit de 1943 à 1947 dénonce conjointement les crimes insensés des régimes nazi et soviétique.

Après l'écrasement du régime hitlérien, l'université Charles-Ferdinand est dissoute et, les Tchèques ayant fermé la frontière avec l'Allemagne, Burghardt doit s'enfuir au Tyrol en mars 1945, où il occupe un poste d'enseignant dans une pension de montagne privée près d'Innsbruck.

D'Autriche, il se rend souvent en Allemagne et donne des conférences. Après une lecture faite à Augsburg le 25 octobre 1947, il tombe malade d'une pneumonie, et en succombe six jours plus tard.

Son fils, Wolfram Burghardt, né en 1935 à Münster, s'est établi au Canada, où il est lui aussi critique littéraire, poète, traducteur et universitaire.

C'est à Münster, « probablement le coin le plus calme du monde » – comme Oswald l'écrit dans une lettre à sa mère et sa sœur, restées à Kiev – que Burghardt a écrit la plupart des poèmes qui composent le recueil *Caravelles*. Parmi eux, le poème en allemand « Jeanne d'Arc », qui avait un je ne sais quoi d'insatisfaisant : le poète le réécrit en ukrainien. Tout Allemand qu'il était, de langue maternelle allemande, et désormais vivant dans un environnement germanophone, il sentait donc qu'il était finalement un poète ukrainien. Burghardt, se choisissant le pseudonyme ukrainien Youri Klen, amplifie en ukrainien son poème jusqu'à en faire la pièce maîtresse du recueil, la plus aboutie, la plus puissante, la plus philosophique aussi ou plutôt la plus historiosophique. Aussi le Moyen-Âge français se mêle-t-il à la moderne Ukraine. Pour le poète, l'Ukraine a besoin d'une héroïne telle que Jeanne d'Arc, guerrière quoique contrastée (« chevalier blanc sur coursier noir »), bergère mais aussi guide, arborant le lys blanc, symbole de la pureté, de la Vierge et de la royauté. L'Histoire fournit donc à l'auteur de quoi espérer, car il n'est que trop certain qu'aucune force réelle ne

saurait dans les sombres années 1930 s'opposer aux régimes antidémocratiques¹.

Curieux phénomène de bilinguisme, vraiment, que ce double poème original « Jeanne d'Arc / Жанна д'Арк », pas vraiment inspiré de Schiller, même si Klen a lu cet auteur attentivement. Sa version ukrainienne nous présente une héroïne pieuse, qui a le sens du devoir patriotique, éprise de liberté et prête au sacrifice. Sa version allemande exalte aussi le patriotisme mais tend au mysticisme : Jeanne y est un individu faisant face à la violence, et pourtant c'est Jeanne qui est instrument de Dieu, et elle appartient à l'aristocratie des grands esprits. Au sein de l'œuvre de Klen, la figure de Jeanne permet une sorte de synthèse entre l'héroïque ballade scandinave des « Vikings » et le ton de confession personnelle de la chanson provençale consacrée au troubadour « Bertran de Born ».

Les Néoclassiques – et Klen parmi eux, y compris dans notre poème – fournissent un exemple éclatant de la façon dont la littérature se développe à partir de la littérature. Les critiques prolétariens ont donné une connotation négative à l'expression de « poésie littéraire », et ce pendant plusieurs décennies. Mais la soi-disant poésie livresque est une poésie qui baigne dans un contexte culturel profond et assimilé. Bien sûr, il est ardu pour un lecteur non préparé de se frayer un chemin d'interprétation à travers le réseau complexe des allusions historiques ou artistiques, mais le néoclassicisme est plus qu'une forme : c'est un lien spirituel avec l'Europe.

Le *Porche* livre ici, à notre connaissance, la première traduction de Burghardt en français. Elle n'a pu rendre la structure métrique des originaux, même s'ils ne sont pas dans la forme très contrainte du sonnet, que chérissait Klen. Le poème allemand se compose de quatrains à rimes pauvres embrassées de schéma *ab'b'a*, chaque strophe étant écrite en vers trochaïques : un pentamètre catalectique suivi de deux pentamètres pleins (*Trochäischer Fünfheber*) et d'un trimètre catalectique (*Trochäischer Dreiheber*). La dernière strophe rappelle l'envoi des ballades, genre que Klen affectionne.

Burghardt saisit tout d'abord Jeanne au moment de sa vocation : il la décrit dans un paysage visuel et graphique singulier, comme

¹ Page 18 de Youri Kovaliv, « "Прокляті роки" Юрія Клена » [« Les "années maudites" de Youri Klen »], préface à Youri Klen, *Вибране* [Œuvres choisies], Kiev, Дніпро, 1991, pp. 3-23.

immobile (vv. 1-2), où Dieu intervient et choisit Jeanne brusquement (vv. 3-4). Le premier état de Jeanne n'est pas longuement décrit ni même vraiment représenté comme une vie paysanne, ce que fera le poème ukrainien. Dans les vers 5-10, deux métaphores, acoustique puis végétale, viennent reformuler ce départ de Jeanne : la jeune fille quitte l'univers sonore de la paysanne (le « carillon » de son troupeau) pour la partition divine (la mélodie du violon) ; la fleur rouge doit se détacher du fond blanc, et accepter la blessure de la vie, mais aussi celle de l'arrachement, du sacrifice (fleur coupée), des combats sanglants, de l'imitation de la Passion du Christ. La métaphore végétale constitue l'un des dispositifs rhétoriques centraux du poème allemand, et paraît également dans la section VIII du poème ukrainien. Le curieux quatrain enjambant des vers 11-14 se souvient d'une scène intime de communion avec l'élément primordial de la terre : c'est aussi une dernière embrassade de la patrie que la jeune fille doit quitter, du monde séculier avec lequel la sainte doit rompre. Le distique suivant (vv. 15-16), par un décalage temporel ou plutôt par un ton conclusif inattendu, produit une lamentation presque désespérée où le reproche affleure : sommes-nous face à Jeanne dans le doute, essayant de dresser le bilan de son action avant sa capture, ou bien au cachot, ou encore au bûcher ? Jeanne remet en question sa courte et atypique carrière militaire (vv. 17-20) ; elle se sent dépouillée de sa propre vie (v. 21), abandonnée par ce qui semble d'abord être Dieu voire la France (v. 22), malheureuse malgré ses quelques succès ou accablée par ses succès (vv. 23/24). Mais ces doutes mêmes, tout comme la nostalgie qui émane du septième quatrain, justifient pleinement que Jeanne ait été appelée à l'action. En la réapparition étonnante du village natal, n'est-ce pas finalement sa vocation qui « attend » la Pucelle « sur le bûcher » ? Le dernier quatrain, qui dépeint la mort dans « le brasier de cette mer de flammes » subtilement oxymorique (v. 30), malgré sa cruauté, propose certain réconfort qui précise ce que sont ces fleurs qui permettent *in extremis* de « fleurir » Jeanne. En effet, si le pronom lyrique du *je* est inchangé, la deuxième personne du singulier s'avère être féminine. N'est-ce pas là le visage de Marie, dans cette apostrophe si proche du « pleine de grâce / *voll der Gnade* » de l'*Ave Maria* (v. 29) ? Jeanne la remercie de sa bienveillante intercession (v. 29) : le martyr cathartique (v. 30), la mort même (vv. 31-32) n'auront qu'un temps. La renommée de Jeanne est ici symbolisée par la couronne, une couronne métaphorique en même

temps qu'immortelle en sa matière (l'or) et en sa couleur (dorée), quoique les adjectifs « lourd » et « plein de larmes » puissent rappeler un deuxième type de renommée dont Jeanne a été entourée, à savoir le scandale d'une femme en armes.

« Jeanne d'Arc »¹ est très soigné du point de vue harmonique. « *Damals lastete* », l'entame du poème, n'est que le premier d'une longue série de jeux phonétiques entre mots : « *tief / Stille* » (vv. 1-2), « *wie / Wille* » (vv. 2-3), « *keuscher Schnee* » (v. 2), « *blühte / schlichten / unter* » (vv. 6-7), « *meinem / Blumen / meines Ruhmes / dem / Domrémy / Flammenmeeres* » (vv. 6-7, 23, 27-28 et 30), « *Brüsten / stille / steh / hast* » (vv. 11-12 et 21-22), « *Leben / Geläute / stille / Leib / Schollen* » (vv. 9-10, 12- 14), « *Bracht' / War / Warum* » (vv. 15-17), « *Mädchen / wachen / Nächte* » (vv. 19-20), « *da / Gnade* » (vv. 21 et 23), « *Jetzt / schmilzt* » (vv. 29 et 31), « *Gnadenvolle / hold* » (v. 29). À ces jeux de mots s'ajoute le fait que certains vers sont particulièrement riches en allitérations et assonances (vv. 2, 5, 7-8, 9, 10, 11 14, 16, 19, 21, 25, 25-26, 31). Les échos tissent au sein du poème une véritable ligne sonore de première personne : « *mir* » se répercutera en « *rief... im... mit... dir... War ich... mich im... im... mich... mir Domrémy... mir... schmilzt* » (aux vers 4, 9, 11, 16, 17, 21, 22, 28, 29 et 31). D'une manière identique, « *mich* » du vers 4 annonce « *ich... nicht... ich... schlichten... ich... ich... ich... nicht... ich... nicht... ich mich... ich... mich... ich... tränenreiches* » (vv. 4, 5, 6, 11, 13, 15, 16, 17, 21, 22, 26, 32). Mais le poème prend une tournure plus narrative à l'aide des signes de la deuxième personne.

Le poème ukrainien, quant à lui, est le seul poème de cette longueur que Burghardt ait composé uniquement en quatrains. Il commence par le récit de l'histoire de Jeanne dans les six premières sections : d'abord paysanne qui voit les batailles à venir (I), Jeanne se transforme en chevalier appelé à une mission divine (II) ; des métaphores acoustiques illustrent ce passage de la paix à la guerre (III) ; Jeanne représente l'unique sauveur de la nation (IV) mais elle doit passer par l'épreuve du bûcher, sort des sorcières (V), mais tremplin vers un rôle post-mortem de guide pour l'avenir (VI). À

¹ Qu'il soit précisé une fois pour toutes que nos remarques stylistiques sur le poème allemand de Klen sont inspirées d'une thèse de doctorat pionnière soutenue en 2002 à l'université de Greifswald, qui consacre plusieurs pages à l'analyse de ce poème allemand – et en ne lançant que quelques allusions au poème ukrainien (Jutta Lindekugel, *Vielfalt der Dichtarten im Werk von Oswald Burghardt / Jurij Klen* [Les Genres poétiques dans l'œuvre d'Oswald Burghardt, alias Youri Klen], Kassel, Kassel University Press, 2003, pp. 359-363).

partir de la septième section, la geste johannique est transplantée en Ukraine et emprunte certaines images à la vieille poésie ukrainienne¹. L'Ukraine a besoin d'un sauveur comparable à Jeanne (VII), à cause de la situation tragique du pays (VIII) et de l'urgence des temps (IX). Se crée une sorte de parallèle avec le « Moïse » d'Ivan Franko², par ailleurs grand ami d'Oukraïinka. Pour Burghardt, ce n'est pas d'*exemplum* moral que l'Ukraine a besoin, mais d'une figure fédératrice et militante.

Le poème ukrainien commence par deux sections composées de vers trochaïques : la section I contient des tétramètres, pleins (8 syllabes) ou catalectiques (7 syllabes) ; la section II des pentamètres, pleins (10 syllabes) ou catalectiques (9 syllabes). Les sections aux vers plus longs ont un contenu plus historique, montrant simplement Jeanne en paysanne ou en guerrière, et elles se distinguent des dernières sections par cet usage du trochée et l'ambiance lyrique qu'il crée. C'est la métrique de la section suivante du poème ukrainien, la III, qui se rapproche le plus de la métrique du poème allemand : ses strophes, trochaïques, sont formées d'un tétramètre catalectique (7 syllabes) suivi de trois pentamètres – le second étant catalectique (9 syllabes), les autres pleins (10 syllabes). L'entremêlement du tétramètre et du pentamètre est encore plus subtil dans la section IV, iambique, qui reprend la base tétramétrique pour dépasser le pentamètre et utiliser l'hexamètre – complication supplémentaire et élargissement du mètre notable : les vers 1 et 3 sont des pentamètres catalectiques (9 syllabes), tous les vers pairs sont des tétramètres pleins (8 syllabes), les vers 5, 7, 9 et 11 sont des hexamètres catalectiques (11 syllabes). Dans la section V reviennent les vers trochaïques : tétramètres pleins (vers pairs de 8 syllabes) ou catalectiques (vers impairs de 7 syllabes) en alternance ; puis les iambes dans la section VI, dont les strophes contiennent toutes deux pentamètres catalectiques (9 syllabes) encadrant un trimètre et un tétramètre pleins (6 et 8 syllabes). Les anapestes apparaissent alors : la section VII alterne tétramètres catalectiques (10 syllabes) aux vers impairs et trimètres pleins plus solennels (9 syllabes) aux vers pairs, la section IX de même – sauf qu'elle place les tétramètres aux vers pairs et les trimètres aux vers impairs. La section VIII est plus complexe, même si tous ses vers pairs sont des

¹ J. Burghardt, *Oswald Burghardt, Jurij Klen: Leben und Werke, op. cit.*, p. 26.

² Ivan Iakovytsch Franko (1856-1916), *Вибране [Œuvres choisies]*, Kiev, 1954, pp. 349-375.

dimètres anapestiques (6 syllabes). Ses deux strophes centrales ajoutent aux dimètres anapestiques des trimètres anapestiques de 9 syllabes (dans la strophe 2) ou des tétramètres catalectiques de 10 syllabes (dans la strophe 3), en vers impairs. Les strophes encadrantes 1 et 4 ajoutent aux dimètres anapestiques des pentamètres iambiques catalectiques (9 syllabes). La solennité affecte le contenu, le motif (Jeanne salvatrice face aux difficultés de l'Ukraine) des dernières sections, dont les mètres sont un peu plus courts, et se fait sentir à tous les niveaux : syntaxe, lexique, rimes.

Un dernier mot : il faut dire ces deux poèmes comme lisait le poète lui-même, c'est-à-dire à voix basse, sans affectation, mais avec émotion¹.

¹ Témoignage de Nathalie Polonska-Vassylenko (1884-1973), page 39 de «Де кілька спогадів про Юрія Клена» [« Quelques souvenirs de Youri Klen »], *Сучасність* [Modernité], Munich, n° 84, décembre 1967, pp. 36-39.

Oswald Burghardt

« Jeanne d'Arc »

Damals lastete noch kühl und tief
über mir wie keuscher Schnee die Stille¹,
bis aus meiner Ruh dein harter Wille
mich zu Taten rief.

War ich noch nicht deiner Geige Ton,
blühte ich in meinem schlichten Kleide
unter weißen Blumen auf der Weide
wie² ein roter Mohn³.

Durch die Wunde, die im Leben klafft,
dringt noch das Geläute meiner Herde.
Wie ich doch mit Brüsten aus der Erde
sog die stille Kraft,

als ich meinen jungen, herben Leib
an die feuchten schwarzen Schollen preßte!⁴
Bracht' ich dir zum Opfer nicht das Beste?
War ich denn nicht Weib?

Warum tobte ich mich aus im Dunst
und Getöse wildentfachter Schlachten,

¹ Klen utilise là une comparaison très originale, ajoutée à la personnification des trois adjectifs.

² Premier terme d'une anaphore largement espacée (vv. 8/11 ; cf. « wie » en 21/27, « warum » en 17/22).

³ Autre comparaison : la fleur rouge du coquelicot – symbolisant le combat de Jeanne plus que les accusations que lui lancent certains de ses contemporains – contraste avec la mer des fleurs blanches – symbole traditionnel de pureté et d'innocence. La métaphore florale imprègne dès lors le poème. Fleurs rouges et blanches se combinent également chez les symbolistes pour exprimer la fusion érotico-mystique d'*animus* et d'*anima*.

⁴ L'enjambement strophique entre les strophes III et IV renforce le parallélisme syntaxique, en disposant ses deux éléments de part et d'autre de la ligne blanche. Les deux *epitheta ornantia* en font aussi partie (cf. v. 31).

Oswald Burghardt

« Jeanne d'Arc »

*Sur moi, Pucelle, en ce temps-là pesait encore
un silence glacé comme neige profond,
jusqu'au moment de ton puissant appel à l'acte
qui m'a de ma tranquillité privée.*

*Je n'étais point encor le son de ton violon :
jeune, je fleurissais en ma robe modeste
sous les fleurs toutes blanches qui poussent aux prés,
ainsi que fait le coquelicot rouge.*

*Par cette large plaie où saigne notre vie
pénètre encor le carillon de mon troupeau...
Quand vraiment j'absorbais de toute ma poitrine
la sourde force émanant de la terre,*

*Sans un mot je pressais mon corps neuf, endurant
contre le noir humus, contre l'humide motte !
Ne t'ai-je pas offert, sacrifié le meilleur ?
Alors du moins n'étais-je pas Épouse ?*

*Pourquoi m'être à ce point déchaînée en la brume,
dans le vacarme ardent des premières batailles,*

wenn die andern Mädchen selig wachten
in der Nächte Brunst!¹

Wie im Winde steh ich da entlaubt...²
Warum hast du mich verlassen ohne
Gnade³? Unter meines Ruhmes Krone
welkend, sank mein Haupt.

Durch die Gräser, hoch bis an mein Knie,
möcht' ich über Bäche plätschernd laufen
wie vor Zeiten: auf dem Scheiterhaufen
blüht mir Domremy!⁴

Jetzt bist du mir, Gnadenvolle, hold⁵,
denn in Gluten dieses Flammenmeeres
schmilzt auch endlich meiner Krone schweres
tränenreiches Gold.

München, 1933⁶

¹ Les litotes de ces vers 15-20, formulées comme trois questions, reflètent les doutes que ses contemporains, voire Jeanne, ont exprimés sur sa geste héroïque – son origine, son déroulement, son terme. C'est spécialement le fait qu'une femme ait été choisie pour la bataille qui apparaît ici étrange.

² Nous respectons la ponctuation affective du texte comme avec ce retranchement dans le silence des points de suspension – figure de l'aposiopèse. Le poème allemand exprime plus d'émotions que le poème ukrainien (points d'exclamation aux vers 14 et 28, d'interrogation aux vers 15, 16, 20 et 23).

³ Pour dire le désespoir de Jeanne, voici le plus marqué des deux rejets du poème (cf. v. 27), les rejets étant eux-mêmes plus expressifs que les nombreux enjambements du poème (cf. vv. 1-2, 3-4, 6-8, 11-12, 13-14, 17-18, 19-20, 23-24, 26-28, 30-32).

⁴ Cette strophe annonce nettement les vers 25-32 de la section V du poème ukrainien : la jeunesse de Jeanne y est décrite avec les mêmes images d'une époque insouciante, et tranche cruellement avec la mort sur le bûcher.

⁵ Hyperbate ici, avec l'ajout inattendu de ces attributs apposés. – La rime n'a ici aucune consonne d'appui. Elle n'a qu'un son consonantique aux vers 1 et 4, 5 et 8, 6-7, 13 et 16, 22-23, 30-31. Plutôt pauvres donc en termes de consonantisme, les rimes sont en termes de vocalisme plutôt riches.

⁶ Nous ne savons pas pourquoi Josefina Burghardt (*Oswald Burghardt, Jurij Klen: Leben und Werke, op. cit.*, p. 39) date le poème allemand de 1938/1939. – Première édition : Youri Klen, *Каравели [Caravelles]*, Prague, Видавництво Юрія Тищенко [Éditions Youri Tychtchenko], «Літературна бібліотека ІУТ» [« Bibliothèques littéraire de You. T. »], 1943, pp. 137-138 : texte repris à une coquille près (« wildenfachter ») dans *Твори [Œuvres]*, t. I, New York, Наукове Товариство ім. Шевченка, «Бібліотека Українознавства», 1992, pp. 353-354. – Dans cette dernière

*quand toutes mes amies vieillaient – les bienheureuses –
dans le grand rut des nuits ?*

*Me voici là, debout, par le vent effeuillée...
Pourquoi m'as-tu quittée impitoyablement ?
Ployant sous l'imposant diadème de ma gloire,
ma tête s'abaissait, fanée.*

*Je voudrais traverser les ruisseaux clapotants,
les herbes aux genoux par les prairies marcher
comme jadis : mais Domremy sur le bûcher
pour me fleurir m'attend !*

*Je te vois désormais me sourire, ô Gracieuse,
car parmi le brasier de cette mer de flammes
enfin fond à son tour l'or lourd et plein de larmes
de ma couronne malheureuse.*

Munich, 1933

Trad. Émilie Schirmer¹ et R. Vaissermann

édition parurent plus de 30 ans auparavant le tome II (Toronto, Фундація імені Юрія Клена, 1957) et les tomes III-IV (Toronto, Фундація імені Юрія Клена, 1960) !

¹ Assistante d'allemand au lycée Paul-Cézanne d'Aix-en-Provence.

Юрій Клен

« Жанна д'Арк »

I

Золоті поля Шампані;
рідні камені й кущі,
ще з дитинства добре знані;
крик чабанський уночі.

Дим вечірнього багаття,
із дупла солодкий мед
і широкого латаття
розпанаханий намет.

Колисали твою весну
хвилі спілого вівса.
Тільки глянь – і все воскресне,
бо на всьому ще роса.

Там, над обрієм, тополі
виростали в чорний мур,
щоб тебе замкнути в колі,
де діди жили без бур.

Але що це, що це? Світло,
труби, сурми, зброї жар.
Там, де яблуня розквітла,
хтось розбризкав срібний чар.

Що то за ясне видіння?
Чи то яблуневий цвіт,
чи у білому горінні
зносить янгол жезла віт?

Youri Klen

« Jeanne d'Arc »

I

*Ô champs dorés de la Champagne ;
ô pierres et buissons de la contrée,
intimement connus depuis l'enfance ;
et le cri du berger qui troue la nuit !*

*S'élève la fumée au grand feu des veillées,
un miel sucré s'égoutte de l'écorce
et l'ample nénuphar
prend son aise et déploie sa tente.*

*Mille vagues d'avoine mûre
ont bercé ton printemps.
Vois-le donc : de nouveau tout ressuscitera,
sur tout s'est déposée une fine rosée.*

*Là-bas, sur l'horizon, les peupliers
un mur noir ont dressé,
pour t'enfermer dans ce grand cercle,
où les aïeux vivaient à l'abri des tempêtes.*

*Mais qu'est-ce que cela, qu'est-ce ? Un éclair,
des clairons, des trompettes, des armes à feu...
Là-même où le pommier¹ vient de fleurir,
s'est répandu quelque charme argenté.*

*Quelle est donc cette vision lumineuse ?
Est-ce une fleur de quel pommier,
ou bien dans un brûlement blanc
un ange a-t-il détruit les sceptres de ses branches ?*

¹ L'un des symboles les plus importants de ce poème est le pommier, son fruit et sa fleur.

«Ти, яка пасла отари,
геть іди від мрійних меж!
За собою, наче хмари,
збройні сили поведеш.

Слухай Божого наказу:
ти, яка в житті своїм
не кохала ще ні разу,
покохаєш битви дим».

На селянку просту Жанну,
що не вміє вести рать,
наче на Пречисту Панну,
сходить грізна благодать.

II

Білий лицар на чорнім коні
і на прапорі білі лілеї.
У полях таборові вогні...
Це вона... це вона!., а над нею,

наче подих розтерзаних хмар,
розгораються ясні заграви,
і шолом пломеніє, як жар,
у промінні Господньої слави.

В темну гущу ворожих полків
чорний кінь понесе войовницю!
О, згадай, як на лоні ланів
під косою лягала пшениця!

Ти, що гонячи в море біду,
розметала волосся із шовку,
ізгадай, як колись череду
боронила від сірого вовка.

*« Toi, qui as bien gardé les troupeaux,
quitte enfin ta songeuse province
et entraîne à ta suite,
ainsi que des nuages, les armées.*

*Écoute l'ordre de Dieu :
toi qui jamais dans ta courte existence
n'as connu les tourments de l'amour,
tu vas goûter à la fumée de la bataille. »*

*Sur la simple Jeanne, sur cette paysanne
qui ne sait pas encor diriger des soldats,
comme en son temps sur la Vierge Marie,
une grâce fortifiante descend.*

II

*Chevalier blanc monté sur coursier noir
et l'étendard arborant des lys blancs
– parmi les champs, les feux de camp –,
la voici, la voilà ! Mais au-dessus d'elle*

*des nuages effilochés s'essoufflent,
des scintillements vifs éclatent,
et son casque incandescent brûle
aux rayons de la gloire du Seigneur.*

*Dans le sombre fourré des lignes ennemies,
un coursier noir portera le guerrier...
Petite, oh ! souviens-toi que dans les prés
sous la faux gisaient les épis de blé !*

*Toi qui sur la mer jettes la tempête,
tu as éparpillé tes cheveux dans la soie :
rappelle-toi comment jadis
contre le loup grison tu t'étais défendue.*

III

Наче пісня золота
в темнім лоні скрипки, я дрімала.
Ти схотіла, Діво Пресвята,
щоб твоя мелодія звучала,

і торкнулась тихо струн.
Тож тепер вона гуде, співає,
мов залізо, що дробить чавун,
б'є на сполох по цілому краю,

кличе, кличе, наче дзвін,
і жене у поле пінні хвилі,
що крізь тишу лагідних долин
мчать, шумуючи, камінні брили.

IV

Христос кохав ті лілії у полі,
що срібло крешуть у ночах.
І ось вони, як вічний символ волі,
цвінуть на димних прапорах.

Геть від сліпучих дій і сурм історії
поважним кроком ти пішла
крізь тиху сутінь Реймського собору
в легенду синю, як імла.

І в дні, коли зависне пітьма чорна,
немов жалобний, смертний спів,
ти світиш нам, як чудо неповторне,
на дальнім обрії часів.

III

*Comme une chanson d'or résonne
aux tréfonds du violon, je m'assoupis.
Tu as voulu, Mère de Dieu,
me faire entendre Ta musique,*

*et toucher doucement les cordes.
Cet air, dorénavant, bourdonne et chante,
comme le fer criaille en écrasant la fonte :
c'est le tocsin, l'alarme à travers le pays,*

*appelant encore et toujours, telle une cloche,
et le champ s'est couvert de vagues écumeuses,
qui, rompant le silence des recoites vallées,
ont, au signal, jeté des pierres sifflantes.*

IV

*Le Christ aimait ces lis parmi les champs
– leurs reflets argentés s'effritant dans la nuit –,
les lis, de liberté symboles éternels¹,
fleurissant aux drapeaux envahis de fumée.*

*Sans coup d'éclat, loin des trompettes de l'histoire,
tu as fait une entrée humble et pieuse
– en cette tranquille cathédrale de Reims –
dans la légende bleue comme est la brume.*

*Et quand les ténèbres nous surplombant menacent
(c'est le deuil et c'est la chanson funèbre),
tu nous éclaires, ô miracle unique
brillant à l'horizon du temps.*

¹ On peut aussi songer au « lis blanc » fétiche de Lessia Oukraïnka dans « Sur un motif ancien » (*L'Espérance, op. cit.*, p. 15, «На давній мотив», vv. 7-8) : « Réjouis-toi donc, car c'est la fleur / de la douce et pure espérance. »

V

Десь у травах рідних піль
моя доля тихо спала,
і в прибої дальніх хвиль
не гула ще пісня шалу,

і життя було – як книга
нерозкрита між долонь.
Але меч Архістратига
враз моїх торкнувся скронь.

Я почула поклик труб,
димом яблуні зацвіли,
листя ржаве вронив дуб,
і жита зачервонили.

То не золоті килими
слала хвилями пшениця:
то під грізний рев сурми
люди йшли на косовицю.

Не стинайте же лозу!
Чи ж не з Божого воління
запалила я грозу?
Ви ж корчуете коріння...

Невидюці і глухі!
Ви піймали вільну птицю,
наложили вже вільхи, –
так паліть же чарівницю!

Ще мала, я босоніж
по струмках плескучих бігла:
сполощу ж і у вогні
мою долю перестиглу.

Тихо я зйду на стіс,
і в'юнкі, тремтливі квіти,
заплітаючись до кіс,
будуть буйно багрянити...

V

*Quelque part dans l'herbe de mes prairies natales,
mon destin sommeillait tranquillement,
et le ressac des vagues si lointaines
n'entonnait point encor sa chanson enragée,*

*et s'écoulait la vie comme on manie un livre
non ouvert dans ses paumes.
Mais notre Archistratège de son glaive
très tôt toucha mes tempes.*

*J'ai entendu le son des trompettes,
les pommiers ont fleuri au milieu des fumées,
le chêne a mis à bas ses feuilles couleur rouille,
et le seigle s'est empourpré.*

*Ce ne sont pas alors des tapis d'or
qu'ont versé les vagues de blé mouvantes ;
lors, au rugissement menaçant du clairon
les gens s'en sont allés à fauchaison.*

*Ne coupez pas la vigne !
N'est-ce pas volonté de Dieu
si j'ai pu déclencher l'orage ?
Vous, vous extirpez les racines...*

*Aveugles et sourds que vous êtes,
vous avez pris un oiseau libre
et disposé déjà aulne et fétus
– et que rougisse la sorcière !*

*Petite, oui, j'allais pieds nus
courant m'éclabousser dans les ruisseaux ;
même brûlée vive, dans le bûcher
j'ai surmonté ma destinée.*

*Calme je monterai sur cette pile,
et mes souples fleurs trembleront :
leur couronne tressée à mes cheveux
sera d'un rouge intense...*

VI

Мій попіл впав вогнем на ниви,
зацвівши у хлібах.
У найзавзятіших очах
іскриться дух мій бунтівливий.

І кров моя, вином причастя
просякши кожну плоть,
зуміла млявість побороть
і в серце запалом запасти.

Повіки я в моїм народі
безсмертна і жива.
Шумить овес, росте трава,
гудуть про Жанну тихі води.

VII

Пролетіли літа і століття.
Ти неначе приснилась вві сні.
Та, як яблуня, що на весні
розкидає уквітчане віття,

Ти на душі і юні серця
осипаєшся радісним квітом.
Де майнула ти метеоритом,
загорілися білі сонця.

Геть у поле! Чи знайдете Жанну,
яка в'яже нам долю в снопи?
Мчїться геть у степи, у степи,
де співає їй вітер Осанну!

VI

*Mes cendres ont propagé l'incendie aux champs,
qui ont donné de riches pains.
Aux yeux des plus zélés
de même pétillera mon esprit rebelle.*

*Et mon sang, de par le vin de la communion
imprégnant chaque chair,
a pu triompher de la léthargie
et l'embraser en mon cœur même.*

*Pour toujours je suis dans mon peuple
immortelle et vivante.
Frémisse l'avoine, poussent les herbes,
clapotent des eaux calmes : tout parle de Jeanne.*

VII

*Les étés et les siècles ont passé.
Et c'était pour toi comme un rêve.
Oui, comme un pommier au printemps
éparpille ses verts rameaux fleuris,*

*si jeune d'esprit, le cœur sur la main,
tu revêts ta joyeuse floraison.
Où tu apparais, météorite,
là se sont allumés des soleils blancs.*

*Sortez dans les grands champs ! Retrouvrez-vous Jeanne,
qui pour nous lie sa vie à nos ballots de blé ?
Fuyez dans la steppe, dans la steppe,
là où le vent chante son Hosanna !*

VIII

Не нам твої видіння срібні
і яблуневий чар.
Роки родючі та безхлібні
дала нам доля в дар.

Не нам являв у яснім громі
архангел віщі сни.
Нам тьмяне золото соломи
і простір царини.

Ми йшли шоломами зачерти
води з незнаних рік.
Віщує знов негоди й смерті
лихий пташиний крик.

З озер печалі й плачу лине
тужне, як пісня стріл,
смутне ячання лебедине
під древній плескіт крил.

IX

Не Шампані квітчасті лани,
не Вогец покарбовані гори,
а розпачливий сон далини
і сарматські широкі простори.

Дикий посвист розгнudzаних воль,
вогкий запах лози у болоті
і нестриманий порив тополь,
що заносяться в небо у льоті.

Але полум'я плеще з рогів.
Погибають літа у недугах.
Знову брещуть лисиці між нив,
і вовки скавучать по яругах.

VIII

*Nulle vision ne miroita pour nous,
non plus que la pomme enchantée.
Ce sont des années fertiles mais sans pain
que sa vie en cadeau nous a données.*

*Ne nous envoya pas des rêves prophétiques
Saint Michel archange, maître du clair tonnerre.
Mais nous avons gagné de la paille l'or mat
et tout l'espace du royaume.*

*Nous sommes allés avec nos casques puiser
des eaux de millésimes inconnus.
Nous prédit de nouveau la misère et la mort
le cri perçant de tous oiseaux.*

*Venu du lac des chagrins et des pleurs
– chant lugubre comme celui des flèches –,
on entend tristement gémir un cygne
sous l'antique tressaillement des ailes.*

IX

*Ni les plaines fleuries de la Champagne,
ni les montagnes des Vosges sculptées,
mais le rêve désespéré d'une vallée
et puis de vastes étendues sarmates.*

*Le sauvage sifflet des instincts débridés,
l'odeur forte de la vigne dans les marais
et la ruée effrénée des peupliers,
transportés dans le ciel, comme envolés.*

*Mais des flammes jaillissent des cornes.
Les étés se meurent de maladie.
De nouveau les renards se couchent dans les champs –
et les loups de hurler dans les ravins.*

Чи ж прискаче в зелені дуги
рятівниця, незаймана діва?
Бо забракло мужської снаги
у країні Господнього гніва.

Марно кидаю поклик полям:
де ти, Жанно, о Жанно, о Жанно!
І сміється у відповідь нам
тільки північ дунка і туманна.

VI. 1936

*Quand sautera dans les vertes prairies
un sauveur, une jeune vierge ?
Car la force manquait aux hommes
dans le pays de la colère du Seigneur.*

*En vain j'en appelle à ces champs :
où es-tu, Jeanne, oh Jeanne, oh Jeanne !
Rit en retour à nos oreilles
seule la nuit sonore et faite brume.*

Juin 1936¹

¹ Première édition en ukrainien et en 9 parties numérotées I à IX : «Золоті поля Шампані...», «Білий лицар на чорнім коні...», «Наче пісня золота...», «Христос кохав ті лілії у полі...», «Деся у травах рідних піль...», «Мій попіл впав вогнем на ниви...», «Пролетіли літа і століття...», «Не нам твої видіння срібні...» et «Не Шампані квітчасті лани...», *Вістник*, Lviv, vol. III, septembre 1936, pp. 619-623. Repris dans : Youri Klen, *Каравели*, Prague, Видавництво Юрія Тищенка [Éditions Youri Tichtchenko], «Літературна бібліотека ЮТ» [«Bibliothèque littéraire de You. T. »], 1943, pp. 30-36 ; Youri Klen, *Вибране [Œuvres choisies]*, Kiev, Дніпро, 1991, pp. 41-47 ; Youri Klen, *Твори [Œuvres]*, New York, 1992, t. I, pp. 71-77.

Il faudrait toute une étude pour comparer précisément les versions allemande et ukrainienne du poème, même si la disproportion semble rendre impossible la comparaison. La perspective n'est pas la même dans les deux versions allemande et ukrainienne.

La geste johannique en allemand, résumée dans un espace plus court, n'est pas transférée vers l'Ukraine ou ne débouche sur la question de l'héritage de Jeanne en général. Jeanne y est victime de son succès même, elle est socialement ostracisée. La version allemande utilise des complications syntaxiques absentes de la version ukrainienne et une grande concentration de procédés stylistiques que nous avons mentionnés.

Jeanne dans le poème ukrainien semble beaucoup plus convaincue de sa vocation, de sorte que les doutes n'entrent pas du tout en jeu, mais seulement des souvenirs nostalgiques de son ancienne vie paysanne. Même la mort par le feu comme soulagement n'apparaît pas en ukrainien. Nous pouvons apprécier le flux organique du mot ukrainien dans cette œuvre : sa plasticité, sa concision, son énergie émeuvent, surtout en ces temps très malheureux de guerre.



Eino Leino (1878-1926)



Eino Leino photographié par Elsa Roschier en 1912

Eino Leino

« Terve, Ukraina »

Terve, Ukraina ! Kunnias soikoon,
Huutona huomenen valkenevan!
Voimasi, lempesi leimaus voikoon
vaatia, laatia maan vapahan!
Uljas Ukraina! Nyt älä horju!
Kerran se koittaa kansojen koi.
Tyynenä, vankkana vaarasi torju,
tai jos on tarpehen, niin salamo!

Kaunis Ukraina, kansojen suola!
Sulla on lippu ja meillä on tie.
Myötäs on myrskyssä Suomi ja Puola,
Myös Viro, Lähti ja Liettua lie.
Eespäin, Ukraina ! Et ole orja,
itse jos toivot ja tahdot sa sen.
Kuuletko kuoron, mi suur' ja sorja
kuin meri kansojen kauhtuvien?

Uusi Ukraina, tenhoisa, uhkee!
Väljinä välkkyvät virtaisi suut.
Vapauden purppurakukkihin puhkee
Mordva, Grusinia, Permi ja muut!
Hetki on Venäjän heimojen nousta;
katkoa kahlehet tsaarien yön.
Loista; Ukraina! Jännitä jousta,
valkaise tie tasavaltaisen työn!

Eino Leino

Je te salue, Ukraine

*Je te salue, Ukraine! Retentisse ta gloire,
blanchisse l'aurore à ton appel !
Que l'éclat de ta force, de ta douceur
puisse à ta terre rendre la liberté !
Brave Ukraine ! Ne perds pas courage !
Un jour se lèvera l'aube des peuples.
Sereine, solide, repousse la menace
ou, s'il le faut, frappe comme la foudre !*

*Belle Ukraine, sel des peuples !
À toi l'étendard et à nous la route.
Dans l'orage avec toi, Finlande et Pologne,
bientôt Estonie, Lettonie, Lituanie.
En avant, Ukraine ! Tu n'es point esclave,
si tu en as l'espoir, si tu en as la volonté.
Entends-tu le chœur, grandeur et beauté
comme la mer des peuples qui grondent ?*

*Nouvelle Ukraine, enchanteresse, rayonne !
Lumineuses les bouches de tes fleuves.
Fais fleurir aux fleurs de pourpre des libertés
Mordves, Géorgiens, Permiens et tant d'autres.
Il est temps, ô peuples de Russie, de se lever ;
de rompre les chaînes de la nuit des tsars!
Resplendis, Ukraine ! bande ton arc,
ouvre et éclaire la voie de la démocratie !*

29 juin 1917

Trad. Y. Avril



Jeanne d'Arc vue par Guy Arnoux (1886-1951)
pochoir de 67,3 x 48,3 cm, circa 1935

Jeanne d'Arc en comptines

Romain Vaissermann

IHRIM, Lyon

Jeanne d'Arc n'était qu'une enfant quand elle entendit ses Voix, et elle mourut à environ dix-neuf ans. Aussi est-ce justice si, à côté des poésies les plus adultes et les plus sérieuses, quelques comptines enfantines se souviennent d'elle. Nous en avons trouvé deux principales, dans le maquis des variantes et des interférences textuelles entre chansonnettes. Encore les partitions nous manquent-elles...

Voici tout de même un petit aperçu des productions de la littérature orale en matière johannique.

I. Comptine d'Île-de-France : « *Jeanne d'Arc est née à Domremy...* »

a) Variante a

Sources : Pierre Roy, *Cent comptines*, 1926, p. 23 ; Conrad Laforte, *Le Catalogue de la chanson folklorique française*, volume V, p. 462, n° 497a.

Texte :

Jeanne d'Arc est née à Domremy,
Elle a fait le siège d'Orléans,
Elle fut fait'prisonnière à Compiègne,
Elle est morte à Rouen,
Rouen !

b) Variante b

Sources : Henri Pourrat, *Comptines*, Lanore, 1954, p. 44 ; Baucomont, *Les Comptines...*, 12^e édition, 1978, p. 171 ; Conrad Laforte, *Le Catalogue de la chanson folklorique française*, volume V,

p. 462, n° 497b ; page 405 de Jacqueline C. Elliott, « Poésies et chansons françaises : base pour l'étude de la langue et de la civilisation », *The French Review*, vol. 50, n° 3, février 1977, pp. 400-411.

Texte :

Jeanne d'Arc est née à Domremy,
C'est les Anglais qui l'ont trahie – do ré mi !
Elle a fait le siège d'Orléans,
Elle fut fait' prisonnière à Compiègne,
Elle est morte à Rouen,
Rouen !

c) **Variante c**, associée à des vers qu'on rencontre dans une grande partie de l'aire francophone (Beauce, Poitou, Belgique, Canada, Suisse)

Sources : Baucomont, *Les Comptines...*, 12^e édition, 1978, pp. 139-140 ; Conrad Laforte, *Le Catalogue de la chanson folklorique française*, volume V, p. 314, n° 199 ; p. 336, n° 257 ; Pierre Lartigue, *Une cantine de comptines*, Les Belles lettres, 2001, p. 161.

Texte :

Jeanne d'Arc est née à Domremy,
C'est les Anglais qui l'ont trahie – do ré mi fa sol !
Toutes les femmes* sont folles
Excepté ma bonne,
Qui fait cuir' des pommes**
Dans une vieille cass'role
Qui sent le pétrole*** !

Variantes secondaires :

* « filles » (v. 3),

** « les pommes » (v. 5),

*** « avec du » ou « pleine de pétrole » (v. 7).

II. Comptine de Belgique : « Jeanne d'Arc sur un tonneau de bois... »

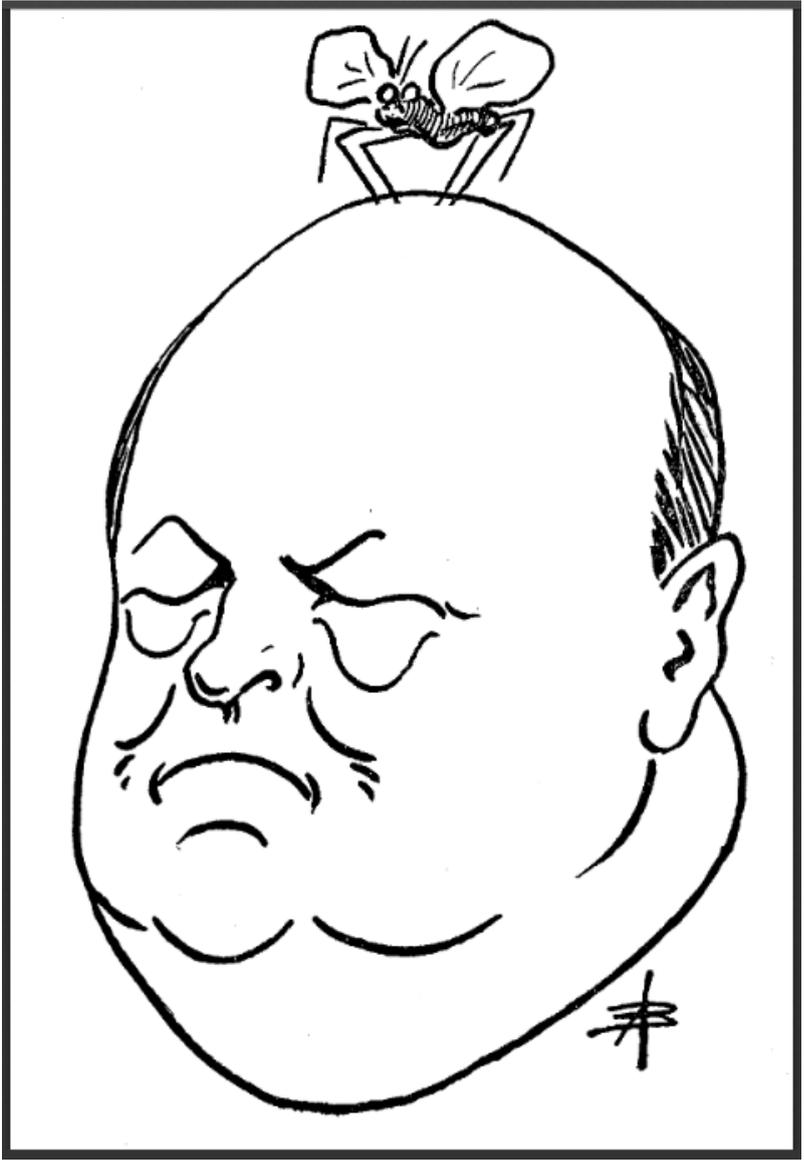
Sources : Baucomont, *Les Comptines...*, 12^e édition, 1978, p. 141 ; Conrad Laforte, *Le Catalogue de la chanson folklorique française*, volume V, p. 462, n° 498.

Texte :

Jeanne d'Arc sur un tonneau de bois
Jouait la comédie, fric, frac !
Voilà l'tonneau qui craque,
Voilà Jeann'd'Arc so s'fraque !

Note : en wallon, la « fraque » (du français « frac ») est précisément la redingote ; « so s'fraque », comprendre « sur [les pans de] sa redingote », peut se traduire par « sur son derrière ».





« *L'héroïne rayonne en face du bourreau...* »
Jeanne vue du Canada

Romain Vaissermann
IHRIM, Lyon

Ni *La Pucelle et l'Amazone* d'Anne-Lise Diez, ni *Jeanne d'Arc, la voix des poètes* d'Yves Avril et de votre serviteur ne recensaient le sonnet que nous allons présenter, venu d'outre-Atlantique et jamais réimprimé depuis plus de cent ans ! Les lecteurs du *Porche* qui aiment l'inédit seront donc satisfaits.

William-Athanase Baker : un avocat canadien-français

William-Athanase Baker¹, né le 20 juin 1870 à Beauharnois et mort le 13 juin 1949 à Montréal, était le fils du lieutenant-colonel Louis-Raymond Baker et de Flavie Branchaud. Il fit ses études primaires à Beauharnois, ses études classiques au séminaire de Joliette pour les terminer au collège jésuite Sainte-Marie de Montréal. Il étudia le droit à l'université Laval, et publia à partir de 1891 ses poésies et proses dans divers journaux, sous le pseudonyme de Beck. Il fit apparemment ses débuts littéraires à *La Presse*, au *Terroir*, à *L'Annuaire théâtral*. Admis en barreau en 1895, il devint avocat associé. Il fut reçu au Conseil du roi en 1912, et pratiqua dès lors seul. Il fut même avocat de la ville de Maisonneuve et de celle de Montréal jusqu'en 1922. Il se fit une spécialité du droit commercial et civil et fut l'un des premiers collaborateurs de la *Revue Légale* (nouvelle série), où ses écrits furent appréciés tant par le barreau que par la magistrature.

Baker, même s'il avait toujours partagé son temps entre sa profession et les lettres, commença d'écrire vers 1900 en nom propre et fonda la Société des sciences philosophiques de la province de Québec. Dans le domaine philosophique, il apprécia particulièrement Pascal, Goethe, Emerson, James et Bergson. L'édition 1922 des *Biographies canadiennes-françaises* nous apprend qu'« en politique, il a appuyé activement le mouvement ouvrier. »²

¹ Notice due à celui qui fut son éditeur : Gérard Malchelosse, « W.-A. Baker » [juillet 1916], *Le Pays laurentien*, Montréal, 1^{re} année, n° 9, septembre 1916, pp. 243-245.

² Coll., *Biographies canadiennes-françaises*, Ottawa, Fortier, 1922, p. 330.

Grâce au parrainage de Germain Beaulieu, qui évoqua plus tard sa carrière dans *Nos Immortels*¹, Baker fut admis en juillet 1909 à l'École littéraire de Montréal, association fameuse fondée par Beaulieu en 1895. Baker participa activement et fidèlement à ses soirées, où sa jovialité et son affabilité plaisaient. On lui doit des essais issus de ses diverses conférences, données notamment à l'Union catholique entre 1910 et 1914 (*Prose et pensées*, Montréal, Drouin, 1910 et 1912 ; Daoust et Tremblay, 1914). Pour le théâtre il n'écrivit que de petites comédies : *Place à l'amour*² et *Une partie de 500*³. L'essentiel de sa bibliographie concerne ses recueils de poésie, de la plaquette des *Rêveries. Poésies et sonnets* de 1915 aux *Aubes sur les cimes* en 1924. Citons aussi les *Nouvelles rêveries*⁴, *Les Disques d'airain*⁵, les *Poèmes des montagnes*⁶.

Résident du quartier Viauville, dans l'actuel arrondissement d'Hochelaga-Maisonneuve, à l'est de Montréal, il devient chef du bureau des tutelles à Montréal en 1943, poste qu'il doit quitter en 1946 pour raisons de santé. Il meurt en 1949, sans descendance et veuf d'Émilie de Grosbois, qu'il avait épousée en 1917. Il était membre du « National », du « Canadian Club » et chevalier de Colomb.

Son ami Beaulieu a osé à son propos cet impertinent quatrain :

Un double individu mijote
En ce disciple de Lachaud⁷ :
Par le ventre, c'est bien Sancho ;
Par le crâne, c'est don Quichotte !

¹ Germain Beaulieu, *Nos Immortels*, Montréal, Lévesque, 1931, pp. 19-28.

² William-Athanase Baker, *Place à l'amour*, comédie en un acte, Théâtre national français, 1903, 3^e prix du concours.

³ W.-A. Baker, *Une partie de 500*, comédie psychologique, Montréal, Marchand, 1913.

⁴ W.-A. Baker, *Nouvelles Rêveries. Poésies et sonnets*, Montréal, Malchelosse, 1917 puis 1918.

⁵ W.-A. Baker, *Les Disques d'airain. Premières poésies. Rêveries*, Montréal, Malchelosse, 1918.

⁶ W.-A. Baker, *Poèmes des montagnes*, Montréal, Victor Grenier, 1931.

⁷ Charles Lachaud (1817-1882), avocat français qui s'illustra dans de grands procès, dont l'affaire Lafarge.

« Jeanne d’Arc », sonnet de 1916

C’est d’abord dans la revue mensuelle *Le Pays laurentien* en 1916¹ puis dans *Les Rêveries* en 1918² que fut publié le sonnet qui nous intéresse aujourd’hui et dont nous avons trouvé le texte sur un site tout à fait recommandable de littérature spirituelle et mystique : www.biblisem.net/meditat/bakejean.htm. Sa date n’est pas indifférente et permet de mieux comprendre le poème.

En mai 1916, l’enrôlement de volontaires pour aller combattre en Europe s’essouffle au Canada et l’idée circule, dans les sphères du gouvernement, d’une prochaine conscription, ce qui déclenche au Québec plusieurs manifestations de protestation. À Québec même, de premières échauffourées ont lieu entre les recruteurs canadiens anglais et la population. Par ailleurs l’Union française, association de la communauté des Français de Montréal créée en 1886, célèbre chaque année, en mai, la fête de la bienheureuse Pucelle. Or le 14 mai 1916, une messe solennelle fut célébrée à la basilique Notre-Dame pour Jeanne d’Arc et pour les soldats tombés au champ d’honneur. Le sénateur Raoul Dandurand prononça à cette occasion un remarquable discours, lors de la remise des croix de la Légion d’honneur à des combattants de retour du front³. On peut estimer que la perspective immédiate ou le frais souvenir de cette date a déterminé Baker à entreprendre ce pieux sonnet, au-dessus de la mêlée créée par la question de la conscription. Malgré la fonction officielle explicite de la personne à qui le poème est dédié, nous pensons que, dans l’esprit du poète, l’héroïne française, de par sa stature religieuse, n’a à servir aucune cause : ni celle des volontaires partant en Europe ni celles des Québécois se rebiffant contre les autorités fédérales. Ainsi que Baker l’écrit dans sa préface : « comme la religion, l’art est éternel »⁴. Seul le poète, par le thème patriotique de son inspiration et par la dédicace⁵, fait acte de soutien aux intérêts

¹ W.-A. Baker, « Jeanne d’Arc. Sonnet » [mai 1916], *Le Pays laurentien*, Montréal, 1^{re} année, n° 7, juillet 1916, p. 170.

² Aux pages 131-132 du volume de 1918 qui contient aussi *Les Disques d’airain et Premières poésies* : notre poème est postérieur aux *Rêveries* de 1915 et ne s’insère curieusement pas dans les *Nouvelles Rêveries* de 1917-1918.

³ BANQ, Montréal, Fonds Union française, P860, S23, « Fêtes de Jeanne d’Arc » – cité p. 32 de Gilles Gallichan, « Jeanne d’Arc au Nouveau Monde », in *Les Cahiers des Dix*, n° 72, 2018, pp. 1-66.

⁴ W.-A. Baker, *Les Disques d’airain. Premières poésies. Rêveries*, op. cit., p. <13>.

⁵ Même communion avec le camp français dans l’« Ode à Reims » d’août 1915, mise en musique par l’abbé Joseph-Octave Lagacé et dédiée dans les *Rêveries* de 1918 « aux

géopolitiques français de l'époque, aussi bien au moment de l'écriture qu'à celui des publications du poème : en juillet 1916 et en 1918.

Au-delà de l'intérêt historique de son contexte, la versification appliquée du poème intéressera, non seulement avec le beau trimètre du vers 11 (4/4/4) ou ces allitérations et assonances des vers 1 ou 10 qui ne sont pas sans rappeler « Le tragique hibou hullule dans la nuit »¹, mais aussi avec un pénultième vers à l'« âpre » effet d'« échelle » (5/4/3). Quant à l'audacieuse association de Gomorrhe et de Jeanne, nous laisserons notre lecteur juger si elle est déplacée ou parvient à convaincre.

William-Athanase Baker

« **Jeanne d'Arc** »
Sonnet

À M. C.-E. Bonnin,
Consul de France.

Ô Dieu, le feu qui fit brûler le crime infâme,
Lancé par des humains va punir l'innocent ;
Gomorrhe se venge, et contre ton oriflamme,
Dirige sa torche et lance son jurement !

Mais non, le bûcher se change en aile de flamme,
L'ange monte où l'impie expire en blasphémant ;
Le feu brûle le corps mais il éclaire l'âme,
L'homme naît de l'argile et l'ange du tourment.

braves de Courcellette », c'est-à-dire à ceux du Corps expéditionnaire canadien qui firent bravement, le 15 septembre, une offensive utilisant pour la première fois et la tactique du barrage roulant et les chars militaires. Notre sonnet johannique développe l'antépénultième vers de cet autre sonnet qu'est l'« Ode à Reims », vers qui célébrait (nous soulignons) « le Dieu de Clovis et des héros glorieux ». – Remarquons d'ailleurs que *Les Disques d'airain. Premières poésies. Rêveries* dans leur entier sont néanmoins l'objet d'une dédicace plus intime « à mon épouse, compagne et conseillère discrète de mes travaux » (*op. cit.*, p. <7>) : Émilie de Grosbois (ou DeGrosbois), fille du docteur de Tancrède Boucher de Grosbois (1846-1926), médecin et homme politique, député libéral de Shefford pendant dix ans.

¹ Vers cité par Beaulieu à la page 27 de *Nos immortels*.

Inaltérable ainsi qu'un radieux joyau,
L'héroïne rayonne en face du bourreau,
Et l'on dirait que des clous d'or de l'étincelle,¹

Un céleste ouvrier bâtit une âpre échelle
Qui s'appuie en bas sur la douleur et l'effort
Et monte dans l'azur entre les astres d'or !

Mai 1916.

Peut-être est-il temps de présenter le dédicataire du poème.

Charles-Eudes Bonin : un explorateur diplomate²

Charles-Eudes Bonin (1865-1929 ; avec un seul « n »), jeune chartiste, fait un bref séjour en préfectures (Ille-et-Vilaine, Calvados) mais renonce à une carrière tracée d'archiviste-paléographe. Lecteur de Marco Polo, épris d'aventure, il embarque dès 1889 vers l'Extrême-Orient. Vice-résident de France en Indochine, il est affecté au Laos en 1893, puis en Malaisie, ce qui lui permet de faire un premier voyage d'exploration à Sumatra. Il traverse ensuite le Kansou et la Mongolie. Entre 1898 et 1900, il effectue une seconde mission au mont Emei, jusqu'à Pékin. Bonin est l'un des rares Français connaisseurs de la région à basculer alors dans la diplomatie.

C'est le deuxième temps de sa carrière. Dès 1900 entré dans la carrière consulaire, il connaît, par le jeu des promotions internes, une ascension spectaculaire. Il est nommé consul à Pékin en 1901 et secrétaire d'ambassade l'année suivante. Ce n'est qu'en 1904 qu'il quitte l'Extrême-Orient, non sans rester un spécialiste des questions liées à l'islam en Asie. La place particulière que Bonin occupe dans l'histoire des explorations en Asie centrale vient de la production importante de notes qu'il tira de ses voyages : récit de voyages, travaux lexicographiques, cartes, études historiques dans des revues spécialisées, mais un seul ouvrage plus vulgarisateur : *Les Royaumes des neiges. États himalayens* (Colin, 1911).

¹ Comprendre : « à l'aide des clous d'or que forme l'étincelle... »

² On lira sur lui : Pierre Savard, *Le Consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914*, Pedone, 1970, pp. 22-23 ; Stéphane Malsagne, *Au cœur du Grand Jeu : La France en Orient – Charles-Eudes Bonin (1865-1929), explorateur-diplomate*, Geuthner 2015.

Consul général de France à Montréal dès 1912, Bonin resta « dans la Puissance du Canada », comme on disait alors, pendant la Grande Guerre et ce, à un moment charnière de l'histoire du pays, lors de la crise liée à la question de la conscription, qui commença en 1916. Au moment où la déclaration Balfour promettait un « foyer national juif en Palestine », c'est à Bonin, en 1917, que l'on doit un rapport détaillé sur le sionisme au Canada. Tout semblait aller bien, son nom ayant même été donné dès 1912 à un canton du Québec, dans la Haute-Mauricie... Mais, en cette même année 1917, sa carrière dans le *dominion* prend brutalement fin à la suite d'un incident de protocole.

Rappelé en France, Bonin repart en 1918 pour la Perse, où il devient dès 1919 ministre plénipotentiaire de 2^e classe, avant d'être nommé à Lisbonne en 1921. Il termine sa carrière à la tête des archives du ministère des Affaires étrangères et meurt en 1929.

Épilogue

Quant à Baker, il reviendra en juin 1918 – avec ses défauts : un souffle épique syntaxiquement heurté et une vision trans-historique quelque peu confuse – sur les terres de Jeanne :

Terre de Domrémy, bondissant sous l'échec,
Tes preux ont répété le grand miracle grec ;
De la Marne à Verdun l'épisode sublime
De la valeur hellène a dépassé la cime.¹

La muse philosophique de Baker – que l'on a comparé à Sully Prudhomme – disait là son adieu à Jeanne, deux ans avant la canonisation.



¹ W.-A. Baker, « Chasseurs alpins », *Les Disques d'airain*, op. cit., p. 30, vv. 9-12 ; « l'échec » semble être celui des premiers jours de la guerre.



Charles-Eudes Bonin dans *L'Illustration* en 1897



Pierre Épiphonov *alias* Serge Dourassov,
photographie des éditions Лимбах, 9 janvier 2016 :
présentation d'une nouvelle traduction
à la librairie «Все Свободны» (Saint-Pétersbourg)

Le *Canon* de Serge Dourassov pour fêter Jeanne d'Arc

R. Vaissermann

IHRIM, Lyon

Comme annoncé dans le précédent numéro du *Porche*, voici un texte étonnant qui complètera notre recension des hymnes johanniques en langue(s) ancienne(s) : il est contemporain mais savamment archaïsant, issu de Russie mais marqué par l'amour de notre pays, écrit en slavon mais imprégné de grec. On peut s'étonner de voir un vieux-croyant russe révéler deux saintes françaises ; il n'y a guère que Cyril Tovbine pour estimer que les vieux-croyants n'hésitent pas à célébrer des grandes figures occidentales de la philosophie et de la foi¹. L'écriture de ce canon témoigne indubitablement que son auteur a foi en la grâce du Salut donnée dans l'Église catholique, ce que les orthodoxes ne reconnaissent pas ouvertement et collectivement. À notre époque, lire et chanter ce canon n'est donc possible dans aucun temple de l'orthodoxie russe. Son auteur l'avoue avec bonhomie :

Il y a des gens pour qui ce texte seul suffit à me considérer comme un hérétique dangereux et un ennemi de l'Église. Oui, je crois que les enfants ordinaires, les ministres et les hiérarques de l'Église catholique peuvent être de véritables saints. Je ne crois pas que les différences qui existent entre les traditions établies de l'Orient chrétien et de l'Occident chrétien excommunient l'une ou l'autre partie du corps ecclésial du Christ et du Salut. Ces deux parties, à mon avis, constituent un seul organisme spirituel vivant. Permettez-moi de souligner que c'est ainsi que feu le pape Jean-Paul II considérait les divisions dans le christianisme.

Le *Canon* n'a pas été écrit pour une communauté œcuménique. Je ne sais pas s'il y a même une personne dans le monde qui l'utilise

¹ Cyril Tovbine, «Пострелигиозное коллажирование в современном старообрядчестве» [« Le collage et le post-religieux chez les vieux-croyants contemporains »], *Вестник Русской христианской гуманитарной академии* [Courrier de l'Académie chrétienne russe des sciences humaines], Saint-Petersbourg, t. XV, fasc. 1, 2014, pp. 322-335. – Signalons une autre étude de notre *Canon* : diacre Maxime Pliakine, «Архаичные гимнографические формы в современной богослужебной практике» [« Formes hymnographiques archaïques dans la pratique liturgique moderne »], colloque sur « L'Hymnographie orthodoxe moderne » à l'Institut de la langue russe de Moscou, 9 et 10 février 2011.

dans sa prière personnelle. Je ne l'ai écrit qu'en suivant une impulsion intérieure : tout comme la poésie s'écrit en général.¹

Le *Canon* a trouvé un écho auprès de certains membres de l'Église orthodoxe russe et de certains catholiques russes. Et, comme l'on sait, Jeanne est aimée en Russie, par tous ceux qui en savent quelque chose, croyants et non-croyants.

Présentons – à tout seigneur tout honneur – son auteur.

Petite vie de Serge Dourassov

Serge Vladimirovitch Dourassov est né le 29 août 1963 à Krasnoïarsk dans une famille d'ingénieurs. Sa mère et son père, tous deux diplômés de l'institut de constructions mécaniques agricoles de Rostov, furent envoyés après leurs études en Sibérie pour travailler dans l'un des complexes militaro-industriels soviétiques. La branche paternelle de sa famille était originaire des rives du Don.

Serge Dourassov a passé son enfance et sa jeunesse à Pouchtchino, sur les rives de l'Oka, à la frontière méridionale de la grande région de Moscou ; et c'est là qu'il vit aujourd'hui, après avoir passé vingt ans de sa vie, de 1989 à 2008, à Andronovo, dans la partie orientale de la même région.

Serge Dourassov suit à partir de 1980 des études supérieures à la faculté d'histoire de l'université d'État de Moscou, se spécialisant dans l'histoire de l'Antiquité : il fréquente alors le temple baptiste de la rue Maly-Vouzovski et fait part de son évolution spirituelle à son ami André Kouraïev, né la même année que lui et qui alors s'oriente, pour sa part, vers l'Église orthodoxe russe, dont il deviendra l'un des intellectuels les plus en vue. Le mûrissement de sa foi et l'étude de l'histoire de l'orthodoxie conduisent Serge Dourassov à recevoir en 1982 le baptême de l'Église orthodoxe vieille-ritualiste russe.

Après avoir passé son service militaire dans la région de Tver et non sans avoir subi – athéisme officiel oblige – moult examens psychiatriques qui visaient à contrecarrer sa foi grandissante, qualifiée, comme souvent à l'époque de l'Union soviétique, tantôt

¹ Entretien de Serge Dourassov avec Tatiana Ivanovna Kovalkova, «Рассказ автора современного богослужебного текста о своей работе гимнографа» [« Confidences d'un liturgiste contemporain sur son travail d'hymnographe »], portail *Culture russe* (*Русская культура*, 3 février 2021 ; en ligne : russculture.ru/russculture.ru/2021/02/03/сергей-дурасов-канон-святым-девам-иоан/).

d'« état asthéo-dépressif » tantôt de « psychopathie schizoïde », Serge Dourassov, ayant courageusement résisté à ce traitement et évité le funeste diagnostic de « schizophrénie torpide », devint en 1988 lecteur pour son Église – le lecteur pouvant diriger les services en l'absence d'un prêtre – puis prêtre, prenant le nom de Siméon.

Siméon sert ainsi de 1989 à 2009 dans l'église de la Nativité du Christ à Andronovo, dans le district de Pavlovski-Possad. La femme qu'il a épousée en 1993 (conformément à une habitude orthodoxe : les popes peuvent être mariés, si leur mariage précède leur ordination) meurt très peu de temps après leur mariage ; le père Siméon devient alors moine-prêtre. Il commence à écrire diverses histoires de sa vie de prêtre à la fin des années 1990, imprimées dans les revues *La Province russe* et *L'Étoile*¹.

C'est en 2009, année où Serge Dourassov reprend sa vie civile, que paraît sur la Toile une version en alphabet russe moderne de son *Canon pour fêter les saintes Jehanne d'Arc et Thérèse de Lisieux* (littéralement *Canon des saintes Vierges de Gaule Jehanne et Thérèse*) écrit en slavon. Si ce double canon se signale par sa réussite, c'est que son auteur n'en était pas à son coup d'essai. Après quelques essais pour écrire des canons, peu probants – c'est lui qui le dit –, au début et au milieu des années 1980, sa première expérience relativement réussie de ce genre remonte à 1996, pour la compilation d'un service pour Arkadi et Constantin Chamarski, ascètes et martyrs de la foi des Vieux-Croyants de l'Oural, décédés au milieu du XIX^e siècle. Serge Dourassov a écrit, depuis quinze ans déjà, plusieurs autres canons de son cru, manuscrits ou tapuscrits. Parmi eux², nous relevons un *Canon de la vénérable Euphrosyne de Polotsk* daté de 1998, qui nous rappelle l'article sur « Jeanne d'Arc et Euphrosyne de Polotsk : deux vies glorieuses », paru dans le numéro 29 du *Porche*, en avril 2009, aux pages 7-10.

¹ En russe : *Русская провинция* (Tver) et *Звезда* (Saint-Pétersbourg).

² Sur la base de sa fine connaissance de l'hymnographie byzantine, dont témoigne une série d'études philologiques et théologiques, il a écrit près de trente d'hymnes d'église dédiées aux saints russes, dont les *Canons du vénérable Sava Stromynski* (1998) ; *de sainte Anna Kachinskaïa, princesse fidèle au bien* (1999-2016) ; *des saints hiéromartyrs, martyrs et confesseurs de la foi pourchassés au XX^e siècle pour leur foi en Christ par des persécuteurs athées* (2002) ; *de saint Soyatoslav (Gabriel) Yourevski, prince fidèle au bien* (2003) ; *de sainte Lioudmila, princesse tchèque* (2004) ; *du vénérable Irinarkh de Rostov* (2004). Il a également consacré un certain nombre de canons et de services aux icônes honorables de la Mère de Dieu.

Notre auteur vit aujourd’hui entouré de l’amour de sa seconde femme Anna, épousée en 2016 et de ses trois enfants : Alexandra, Eudocie et Tikhon.

Après de nombreuses études théologico-historiques qui relevaient de son activité ecclésiastique, il a aussi écrit divers poèmes et œuvres de prose dans les revues *La Mauve*, *L’Étendard*, *La Corneille blanche*, *Pont flottant*¹ – souvent, notamment en ligne, sous les pseudonymes profanes de Vitaly Léonenko ou Pierre Épiphanyov. Venu tard aux langues étrangères, il a néanmoins acquis dans le domaine une grande expérience, traduisant notamment de la poésie² : du grec certaines hymnes byzantines de Jean Damascène et Côme de Maïouma ; de l’italien Pétrarque, Sannazaro, Baldassare Castiglione, Giambattista Basile, Dino Campana, Clemente Rebora, Ungaretti, Antonia Pozzi, Vittorio Sereni ; et du français Philippe Jaccottet, François Féder, et surtout Simone Weil, dont il a traduit *Attente de Dieu*, *Les Formes de l’amour implicite de Dieu* et les *Cahiers*.

Notes sur la langue du *Canon*

J’ai pu traduire ce *Canon* du slavon grâce à mes souvenirs du vieux-slave, auquel j’ai été initié lors de ma licence de russe à la Sorbonne : le slavon est en effet la langue liturgique des orthodoxes russes, et elle est dérivée du vieux-slave³. Serge Dourassov aime cette langue ancienne : « Je considère le slavon comme une langue vivante. Pour moi, il est vivant. Je suis convaincu que les sentiments les plus chers et les émotions les plus subtiles peuvent s’y exprimer, notamment sous forme poétique. »⁴

Le lecteur russisant reconnaîtra vite les lettres pré-révolutionnaires (fita : ѣ, i-dixième : і avec ou sans tréma, yat’ : ѣ, ijitsa : ѣ, variantes : ѣ et з), adoptées dès avant les réformes de Pierre

¹ En russe : *Зинзивер* (Saint-Pétersbourg), *Знамя* (Moscou), *Белый ворон* (Ékatérinbourg), *Плавучий мост* (Fulda).

² Traductions publiées dans la revue *Littérature étrangère* (*Иностранная литература*, Moscou) et dans les almanachs *Continent* (*Континент*, Moscou) et *Les Ailes de la Colombe*, ce dernier ayant été fondé par Serge Dourassov lui-même (*Крылья Голубины*, Andronovo, 2005-2008 ; en ligne : *posad.1gb.ru*).

³ L’utilitaire que je recommanderai pour une première approche du slavon est la *Grammaire du slavon d’église* de l’archevêque Alypy (Gamanovich) éditée à New York par le « *Holy Trinity Monastery* » en deux langues et souvent rééditée (original russe : *Грамматика церковно-славянского языка*, 1964 ; traduction anglaise : *Grammar of the Church Slavonic Language*, 2001).

⁴ Entretien de Serge Dourassov déjà cité.

le Grand : en effet, notre auteur présente son texte de la manière la plus traditionnelle qui soit dans les livres de prières. Mais il apparaît à une lecture plus attentive que le *Canon* observe spécialement les manières pré-nikonienues chères aux Vieux-Croyants (digramme ouk : Ѡ en dehors de la position initiale, pas de signe de césure, yérok : ‘ après prépositions même monogrammes, pas de majuscules aux noms propres). Il utilise les lettres archaïques (monogramme ouk : Ѡ, oméga : Ѡ et ѡ, lettre suscrite et ligature : Ѡ̄, a yodisé : Ѡ̄ et petit yousse : Ѡ̄) et les différentes formes de titlo – pour chiffres (Ѡ̄) et *nomina sacra* (Ѡ̄) – que l’écriture civile de Pierre le Grand fit disparaître au début du XVIII^e siècle. Il indique enfin les trois accents de mots – qui permettent le cas échéant de chanter l’office¹ – et même le signe d’initiale vocalique qui provient directement de l’esprit doux grec.

Pourquoi tous ces archaïsmes ? Serge Dourassov respecte en fait les traditions linguistiques et les règles de la période pré-nikonienne, parce qu’il estime que la réforme du patriarche Nikon au XVII^e siècle a causé un grand tort à la parole liturgique en Russie et a même contribué au déclin de la littérature slave de l’Église en général. Il est en outre patent que cette écriture complexe est tout simplement très belle ; point n’est besoin de la comprendre pour le constater.

Analyse technique et moments clefs de ce *Canon*

Notre canon n’est point un canon abrégé mais un *canon complet* puisqu’il contient huit odes. Rappelons que le canon était autrefois chanté *a cappella* par le chantre ou le chœur.

Le *tropaire* est une poésie rythmique qui décrit l’essentiel de la vie du saint fêté. Dans notre texte, son ton (mode) est le même que celui de l’irmos : c’est le *ton III*, dit « phrygien » ou « *deuterus authenticus* » à finale en mi (e-f-g-a-h-c’-d’-e’). Ce ton, mystique, exprime volontiers la contemplation. L’ensemble des mélodies ecclésiastiques utilise les huit tons (que nous appelons grégoriens et que les orthodoxes attribuent à Jean Damascène), chacun étant

¹ Notre traduction, néanmoins, n’a tenu qu’à rendre la signification des mots de cet office, que son auteur a voulu simplement musical et non exactement rythmique ; aussi notre traduction, n’étant pas rythmique, ne peut-elle être chantée en français. D’ailleurs, dans la pratique privée des canons, il n’y a généralement ni exécution musicale ni lecture métrique mais une simple lecture à mi-voix.

employé pendant une semaine. Le tropaire de notre texte ne contient pas d'acrostiche.

Les *odes* forment un chant complexe à thème scripturaire : la première ode s'inspire du passage de la mer Rouge par Moïse et les Israélites (Ex XV-1-19) ; la deuxième n'étant utilisée qu'en Carême, nous n'en dirons rien (Serge Dourassov n'a pas écrit d'ode II) ; la troisième s'inspire de la prière de la prophétesse Anne, mère de Samuel : « Tu es saint, Seigneur ; mon esprit te cherche » (I Sa II-1-10) ; la quatrième du dépouillement de Dieu dans son incarnation avec le rappel des prophéties d'Habacuc (Ha III-2-19) ; la cinquième de la prière du prophète Isaïe « Seigneur Dieu, donne-nous ta paix » (Is XXVI-9-20) ; la sixième de la prière de Jonas dans le ventre du poisson (Jon II-3-10) ; la septième du chant d'Azarias et de ses compagnons dans la fournaise (Da III-26-56) ; la huitième du Cantique des créatures (Da III-57-90) ; la neuvième et dernière du *Magnificat* et du *Benedictus* de Zacharie, le père de Jean-Baptiste (Lc I-46-55 et 68-79). Le degré de ressemblance des odes avec l'original scripturaire varie¹.

L'*hirmos* placé au début de l'ode reste chanté – une ou deux fois – par le chœur, même quand le reste de l'office est lu *recto tono* : thématiquement il sert de lien entre l'ode et la festivité du jour ; rythmiquement il sert de modèle aux autres strophes de l'ode.

¹ Entretien de Serge Dourassov déjà cité :

Il faut rappeler que dans tout canon dédié à un saint ou à une fête particulière la septième ode est toujours liée au thème des trois jeunes Hébreux qui refusèrent d'adorer l'image d'or construite par le roi de Babylone et furent pour cela jetés dans une fournaise ardente (Da III-1-50). Prenez le « Canon pour la Sainte Pâque » de Jean Damascène ou le « Canon pour la Nativité du Christ » de Côme de Maïouma : leur septième ode contient bien quelques allusions à ce récit du livre de Daniel. En conséquence, la huitième ode du canon repose toujours sur l'hymne d'action de grâce des trois jeunes gens, entonné après qu'ils aient été sauvés du feu par un ange miraculeusement apparu (Da III-52-90). Le caractère obligatoire de ces correspondances détermine à la fois le langage et la structure figurative de chaque strophe. Le *canon* en tant que genre est donc parfaitement cohérent avec son nom : littéralement, tout ce qu'il contient est soumis à une certaine *règle*. Cela n'exclut pas le fait que les canons manifestent parfois avec éclat la personnalité, le destin et l'individualité créatrice de leur auteur, ni que les meilleurs d'entre eux recèlent un sentiment religieux palpable et une poésie authentique. C'est à cela que je tends dans les canons qu'il m'est donné d'écrire.

Le *verset* venant après l'hirmos de la première ode constitue une litanie (ecténie) réduite ici aux saintes du jour ; il faut comprendre qu'il s'intercale entre chaque strophe des huit odes.

L'hymne à la Mère de Dieu (théotokion) suit tout groupe de tropaires, puisqu'il ne s'agit pas ici des grandes fêtes du Christ.

L'hymne *assis* (cathisme) est une composition poétique signalant aux fidèles qu'ils peuvent s'asseoir pour écouter le sermon ou la vie du saint ; il suit ici la troisième ode du canon.

« *Gloire...* » (antiphone) constitue la fin de l'hymne *assis* et laisse parfois place à un *doxastikon* honorant le saint du jour ou la Trinité, juste avant « *Et maintenant...* », mais ce n'est pas le cas ici ; le texte entier sous-entendu est : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. Et maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. »¹

Figurant après la sixième ode, le *kontakion*, autrefois d'importance majeure, était composé d'un envoi et de plusieurs autres strophes ; il est aujourd'hui réduit à la stance initiale (prooïmion, koukoulion) et à une strophe de développement ; il suit le ton IV, dit « hypophrygien » ou « *deuterus plagalis* » (H-c-d-e-f-g-a-h) à finale en mi, comme pour le ton III. Ce ton, harmonique, exprime volontiers la prière intérieure.

« *La Vierge en ce jour...* » est la réclame célèbre du *kontakion* dû à saint Romain le Mélode : « La Vierge en ce jour met au monde l'Éternel, / et la terre offre une grotte à l'Inaccessible. / Les Anges et les Pasteurs chantent sa gloire. / Les Mages avec l'étoile s'avancent. / Car tu es né pour nous, enfant nouveau-né, le Dieu d'avant les siècles. »²

L'*oïkos* (ikos) est la strophe plus longue qui suit la stance initiale du *kontakion* ; elle en développe le thème tout en suivant un rythme identique.

Le *triadique* est enfin une hymne consacrée au mystère de la sainte Trinité.³

¹ En russe (écriture civile) : « Слава Отцу и Сыну и Святому Духу. И ныне, и присно, и во веки веков. Аминь. »

² En russe (écriture civile) : « Дева днесь Пресущественнаго раждает, / и земля вертеп Неприсувному приносит; / Ангели с пастырьми славословят, / во свви же со звездою путешествуют; / нас бо ради родися Отроча Младо, Превечный Бог. »

³ Nous a bien aidé l'édition revue et augmentée de *Dictionnaire russe-français des termes en usage dans l'Église russe* de Martine Roty (Institut d'études slaves, 1^{re} édition : 1980 ; 3^e édition consultée : 1992). Pour en savoir plus, consulter en russe la somme de Nicolas Denissov, *Старообрядческая богослужебно-певческая культура. Вопросы*

Nous avons choisi la fonte « Fedorovsk Unicode » d'Alexandre Andreïev et de Nikita Simmons¹ pour imprimer le texte russe et la fonte « 1550 » de Frédéric Michaud pour le texte français². Ce faisant, nous soumettons certes Thérèse de Lisieux à quelque anachronisme, mais nous nous rapprochons notablement du XV^e siècle de notre chère Jeanne.

Les moyens restreints de notre revue ne nous ont, hélas, pas permis d'imprimer de rouge, comme il se doit dans les livres liturgiques, ni le nom de toutes les parties du *Canon* ni la lettre initiale de chaque alinéa. La rubrication n'étant pas une simple décoration mais aidant également l'œil à se repérer, nous l'avons remplacée par une grassification moins élégante.

Nous espérons toutefois avoir réussi à rendre en français la haute inspiration et l'harmonie extraordinaire de cette hymne unique en son genre. L'auteur lui-même a eu la grande délicatesse de réviser patiemment bien des erreurs que nous avons commises en chemin. Le « Porche » a tenu à le remercier de l'autorisation qu'il nous a aimablement donnée d'éditer en bilingue cette hymne, et nous avons eu le plaisir de le faire en nature, en lui envoyant les convoités tomes V-1 et V-2 (*Écrits de New York et de Londres. 1942-1943*), ainsi que VII-1 (*Correspondance*) des *Œuvres complètes* de Simone Weil parues chez Gallimard, à coup sûr de saines lectures en perspective. Notre association, renouant là avec sa tradition philanthropique d'envoi de livres français à l'étranger, aura ainsi contribué à la bonne connaissance de cette philosophe et théologienne en terre russe.

Serge Dourassov a révélé comment de Simone Weil il est venu à écrire ce *Canon* à Jeanne et à Thérèse et c'est sur ces paroles éclairantes³ que nous finirons notre petite présentation :

Ce fut une période difficile mais enrichissante pour moi. En janvier 2008, je suis venu en France pour la première fois de ma vie. J'y étais conduit par un ardent désir de traduire les œuvres de Simone Weil, dont j'avais rencontré la personnalité et le destin un an

munoložuu [*Le Patrimoine choral et liturgique des Vieux-Croyants. Questions de typologie*], Moscou, Progress-Traditsia, 2015.

¹ Qui ont pris pour modèle l'*Apostol* [*Апостолъ*] imprimé à Moscou en 1563-1564 par le typographe Ivan Fiodorov.

² Lui est parti du *Champ fleury* de Geoffroy Tory dans son édition de 1549 par Vivant Gaultherot.

³ Entretien de Serge Dourassov déjà cité.

plus tôt, et qui m'intéressait extrêmement. Simone Weil a envisagé l'enseignement dogmatique de l'Église, ses canons, son histoire, d'une manière peu traditionnelle, pas du tout de la manière dont j'avais l'habitude de les envisager durant mon ministère. Mais j'avais le sentiment inexplicable qu'il y avait une vérité essentielle et importante derrière cela, et que je devais absolument la considérer par souci d'honnêteté intellectuelle et morale. Pour ce faire, j'ai passé deux mois et demi à Paris dans un travail quasi continu. J'ai acheté beaucoup d'œuvres de Simone Weil (et certaines m'ont été données par des gens bienveillants, imbus de sympathie pour ma recherche) et je passais mes journées à traduire. Et bien que mes études ne m'aient même pas laissé le temps de visiter des musées, bien que j'aie alors vécu dans une banlieue peuplée d'immigrés de tous horizons, et que, en revenant avec le métro, j'aie été souvent le seul blanc dans la voiture, avec tout cela une certaine France secrète m'a été révélée, priante, gardant son ancienne foi, la France, dont je n'avais jusqu'alors aucune idée de l'existence. Certes, dès l'enfance j'ai adoré l'image de Jeanne d'Arc et j'ai beaucoup lu sur elle. Certes, environ trois ans avant mon voyage, *L'Histoire d'une âme* de Thérèse de Lisieux est tombée entre mes mains et m'a ému aux larmes. Mais je ne pouvais pas avant mon voyage les relier à la France moderne. Et un quelque chose de cet ordre s'est produit, probablement avec leur aide spirituelle, ainsi qu'avec l'aide de Simone Weil.

D'après les écrits de Weil que j'avais lus, je savais que presque jusqu'à la toute fin de sa courte vie (34 ans), elle était plutôt critique envers Jeanne et Thérèse à la fois. Il me semble que les circonstances en sont en partie responsables : Jeanne, dans les années 1920 et 1930, a été revendiquée par des nationalistes français de droite et, pendant la Seconde Guerre mondiale par des partisans du maréchal Pétain. De même, l'image de sainte Thérèse, pendant la Première Guerre mondiale, a été activement utilisée par la propagande militaire officielle pour remonter le moral des soldats. Pour les pacifistes de gauche, dont était Simone Weil dans sa jeunesse, ces deux noms appartenaient donc en quelque sorte aux emblèmes du camp opposé. Pour changer son attitude envers eux, Simone a dû passer par beaucoup d'expériences et changer d'avis. Mais aujourd'hui, aux yeux de la nouvelle gauche française, Simone Weil devient le même objet de rejet absolu que Jeanne et Thérèse. Je crois néanmoins qu'elle vit maintenant à leurs côtés auprès de Dieu, dans cet amour, dans cette harmonie fraternelle qui unit les saints des différentes époques.

En un mot, le *Canon des saintes Vierges de Gaule* est lié aux expériences, aux pensées et aux prières survenues durant ces mois passés en France.



Photographie de janvier-mars 1895 :
Thérèse de Lisieux en Jeanne d'Arc
dans *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission*,
pièce qu'elle a elle-même écrite.

Serge Dourassov

**КАНОНЪ СЪЯТЫМЪ ДѢВЛМЪ
ЮАННѢ И ТАРАСІИ¹ ГАЛЛЫСКИМЪ**

**Canon pour fêter les saintes
Jeanne d'Arc et Thérèse de Lisieux²**

¹ *Note de l'auteur* : « Тереза – это поздняя форма греческого имени Тарасия. » « Thérèse est la forme tardive du nom grec *Tarasia* ». La première sainte Thérèse dans l'Église occidentale est l'épouse de saint Paulin de Nole, dont le nom est en latin *Therasia*. – *Ajout du traducteur* : L'origine du nom est en réalité incertaine : dérivation de *θέρος*, « chaleur, été, récolte » ? De *θερίζω*, « récolter » ? De *θηράω*, « chasser » ? De l'île de *Θήρα*, « Théra » ? Ce qui est sûr, c'est que la forme slavonne choisie pour désigner Thérèse, *Тарасіа*, est très proche du prénom masculin slavon *Тарасій* correspondant au russe *Тарасий* et au français *Taraise*. Orthodoxes et catholiques vénèrent saint *Taraise*, patriarche de Constantinople de 784 à 806 (grec *Ταράσιος*, de la ville de *Τάρας*, « Tarente »). Les orthodoxes le fêtent le 25 février / 9-10 mars. Les révérends *Taraise de Glouchitsa* (fêté le 11/24 juillet ou le 12/25 octobre) et *Taraise de Solovki* (11 juillet, 22 août ou 28 décembre du calendrier julien selon les sources) et le juste *Taraise de Lycaon* (9/22 mars) ne sont vénérés que par les orthodoxes.

² N'est pas résolue la question du jour de cet office. Réfléchissons. Jeanne est fêtée le 30 mai de notre calendrier (jour de sa mort), Thérèse le 1^{er} octobre (lendemain de sa mort, saint Jérôme étant fêté le 30 septembre). Le 30 mai du calendrier grégorien correspond par ailleurs au 17 mai du calendrier julien (que les Vieux-Croyants n'ont pas révisé) ; le 1^{er} octobre du calendrier grégorien, au 18 septembre du calendrier julien. Or catholiques et anglicans fêtent le même jour deux amis, morts à peu de jours d'intervalle du fait de leur opposition à Henri VIII, saints John Fischer (mort le 22 juin 1535) et Thomas More (mort le 6 juillet 1535) ; les catholiques les ont canonisés en même temps en 1935 et les fêtent le 22 juin, alors que les anglicans les ont canonisés en même temps en 1980 et les fêtent le 6 juillet. Notre office slavon semble donc pouvoir, en théorie du moins, être célébré soit au 17 mai (30 mai) soit au 18 septembre (1^{er} octobre), au titre de l'admiration pour Jeanne ressentie par Thérèse – ces saintes étant en outre les deux patronnes secondaires de la France depuis la proclamation de 1922. [N.d.T.]



Тропáрь, глáсъ д̄. Їже гáллiн твѣрдаѧ забрáла, ѿ цр̄кве свѣтоноснiн столпiн, дѣвственнаѧ сердца, неiзрече́нною лю́бовiю хр̄тoвою горáщиа, днѣсь в̄концѣхъ вселѣнныѧ, похвалáми ѿ пѣсньми да почито́утьсѧ. Ѡрлѧ прене́нагѡ ѡгнекрилáтiн пчелцы, iѡáнно прене́нiтѧ, ѿ доброслáвнѧ тѧрáсiе, iаже свы́ше свѣто́мъ трисо́лнечнымъ ѡзарáемъ, оу́ свѣтодáвца б̄га испроси́те, iаже мiрoви смнрѣ́нiе подáти, цр̄квámъ е́днoмыслие, ѿ дшáмъ нáшимъ вѣ́лiю мiлoстѣ.

Канoнъ, глáсъ, д̄. пѣснь, а̄. iрмо́съ. Ли́цы ѿзрáнлыгесѣтiн, невлáжныи столáми, по́нчѧ чермнáгѡ морско́у глау́бноу прогна́вше, всáдники трисѣто́щѧ врагiн вiдáще в̄неi погрѣ́жены, с̄веселiемъ поáхд̄: по́емъ б̄гѡ нáшемъ, iакѡ прослáвнѧ.

Запѣвъ. Сѣ́иѧ дѣ́вы iѡáнно ѿ тѧрáсiе, молíте б̄га ѡ нáсъ.

Сверѣ́те б̄го́ви пр̄пеныѧ е́гѡ, ѡ́ востóкѣ слiца до зáпадъ, воiаже дх̄oмъ ѿ истинно́ю вознесѣтiн, блго́дарѣнiѧ



Tropaire. Ton IV. Elles qui de la Gaule sont les donjons invincibles et de l'Eglise les colonnes lumineuses, ces cœurs virginals brûlants de l'amour ineffable du Christ, qu'aujourd'hui en tout point de l'univers un concert d'éloges et de chants les mette à l'honneur ! Poussins de l'aigle supracéleste, vos ailes sont de feu, ô Iehanne l'élue ainsi que la glorieuse et vertueuse Thérèse, comme d'en haut illuminées au soleil d'une Lumière trine, demandez à Dieu, Dispensateur de lumière, pour le monde l'apaisement, pour les Eglises l'esprit de concorde ainsi que pour nos âmes Son immense miséricorde.

Canon, ton IV. Ode I. Hirmos. *Les fils d'Israël sans mouiller leurs pieds ont couru à travers les humides profondeurs de la mer Rouge ; voyant les cavaliers ennemis par rangs de trois engloutis en elle ils ont chanté de joie : Chantons à notre Dieu, car Il a fait éclater Sa gloire.*

Verset. Saintes vierges Iehanne et Thérèse, priez Dieu pour nous.

Rassemblez devant Dieu ses vénérables saints¹, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, qu'ils apportent par l'Esprit et la vérité l'offrande sans défaut de la gratitude,

¹ Ps L-5.

жертвѣ непорочнѣю, да прослави мѣ дѣвъ христовыхъ
сщению пѣмъ, въ радости поюще: поемъ егда наше мѣ,
ѣкъ прослави сѣ.

Звѣзды ѣже на црковнѣи тверди ѡ запада восѣвшие,
на востоцѣ ѣкъ оутро красное восходите, слнца
праведнаго пришествіе возвѣщаете мѣрви, немолчыми
оуты поюще: поемъ егда наше мѣ, ѣкъ прослави сѣ.

Сгада хртова ѣзеранныа агницы, дѣвнческми лкѡмъ
во слѣвѣ совѡдпѣемы, невѣщественными гоуельми
звенѣще, пѣсь новѣю возглашаете, ѣже лювоплѡтнн
оумнѣ навѣкнѣти не мѡгѣтъ, агнцѣ бжїю, ѣже за мнрѣ
заклѣннѡмѣ, ѣкъ прослави сѣ.

Бѡ. Прешѣдше стрданїи термноу пѣнѣ, вослѣдѣ тебѣ
дѡ, ѡтрокѡвнїцы привѣдѡшасѣ, ѣ нѣ оу прѡла црѣ слѡи
прѣстоѡще, съ лнки ѣнѣльскми въ радости зывѡютъ:
поемъ егда наше мѣ, ѣкъ прослави сѣ.

Пѣсь, г. ѣрмо. Съ высоты снѣде болѣю на землю, ѣже
превыше всѣкѣи влѣсти, ѣ смиренныа вознесѣ ѣзѣ рѡва
пренспѡднаго, рѡда члѡчѣ, нѣсѣтъ во прѣстѣ, пѣче тебѣ
гдн.

Во оудолнхъ гѣльскнхъ нзрѣстше, ѣблѡни
доброцѣвѣтоущїа, плоды сладковѣханными црѡвь
ѡбвеселїте, ѣ нѣ оубѡ жѣждѡцаа срѣа дѣа рѡсѡю
напѡйте, да вертограднѡ немѡмѣ прннесѣмъ плоды
добрѡдѣтельныа.

et glorifions la mémoire sacrée des vierges du Christ, en chantant dans la joie : “Nous chantons à notre Dieu, car Il a fait éclater Sa gloire.”

Etoiles qui au firmament de l’Eglise avez brillé de l’Occident, levez-vous à l’Orient comme un beau matin ; vous proclamez la venue au monde du Soleil de la Justice, en chantant de vos lèvres qui ne sauraient se taire : “Nous chantons à notre Dieu, car Il a fait éclater Sa gloire.”

Brebis choisies du troupeau du Christ, rattachées dans la gloire aux chœurs des saintes Vierges, vous qui faites sonner les harpes supermatérielles, vous proclamez un chant nouveau, que les esprits des amis de la chair ne peuvent pas apprendre : un hymne à l’Agneau de Dieu, immolé pour le monde, car Il a fait éclater Sa gloire.

Hymne à la Mère de Dieu. Traversant l’abyme rouge de la souffrance, à Ta suite, ô Vierge, les jeunes filles sont amenées¹, et maintenant elles se tiennent auprès du trône du Roi de Gloire, en compagnie des chœurs d’anges, et crient de joie : “Nous chantons à notre Dieu, car Il a fait éclater Sa gloire !”

Ode III. Hirmos. *D’une grande hauteur Il a voulu descendre jusqu’à terre, Lui Qui surpasse tout pouvoir, et Il a élevé les humbles² du gouffre des enfers ainsi que l’ensemble du genre humain, car il n’est pas de très-saint plus haut que Toi, Seigneur.*

Vous avez poussé dans les vallées de la Gaule : pommiers bien fleuris, vous avez réjoui l’Eglise par vos fruits aux parfums agréables ; et maintenant saupoudrez de rosée spirituelle les cœurs assoiffés, qu’au Jardinier céleste nous portions les fruits des vertus.

¹ Ps XLIV-14.

² Lc I-52.

І́о́анно крѣпкодоушная, ѿже свѣше сѣлою на брань
препо́славшися, ѿпробѣрже сѣльныа млѣвнымы
о́роужіемъ. тѣмже побѣдо́ намъ дарова́вшемъ хрѣто́у
возопіе, мѣсть бо сѣа, па́че тебе́ гдн.

Во о́сеннѣи стоудени, весна́ красная восіа, днѣвнымы
цвѣто́мъ чѣстѣи нѣныа, ѿже въ дѣвахъ предобраа
чара́сіа, бж҃іа невѣста, ѿже ѿ ко́рене дѣдова
процвѣтшешъ жениху́ поетъ въ веселіи: мѣсть бо сѣа, па́че
тебе́ гдн.

Бо. ѿже ѿко́ млада, на рѣкоу́ возлежѣ мрѣни́ю, ни́че на
нѣса́ възиде, ѿ аптльскими гла́сы во всели́нѣю возгремѣ,
ѿ то́и соудитъ конѣ́ земли, возносѣ вѣрны́хъ ро́гъ,
цр҃квомъ сцѣне́ю подава́а крѣпость. слава́ сѣлѣ твоѣи́ гдн.

Сѣдленъ, гла́съ б. ѿ любе́ дѣшевыа ба́мъ възываю,
звѣзды ѿже несвѣтѣнѣю́ тмоу́ просвѣща́ющии моѣ́ дшнѣ,
ѿже вѣдѣхъ бж҃твеныа бо́ли вѣомѣ́рыа настѣвницы, дѣвы
хрѣто́носныа, ѿ мра́чныхъ падѣніи раба́ ва́шего покрѣпѣ
ѿ соблюди́те, ѿ на счезнѣ спсѣніа настѣвни́те, ѿже кѣгѣ
ва́шними млѣвами.

Слава́, ѿ ни́че, бо. Бѣ́е безневѣстнаа пречѣла, ѿже
безсѣмене ро́ждшии всѣ́хъ вѣкѣ, тогѣ со сѣ́ыми дѣвами
непрестѣннѣ молнѣ, ѿзва́вчимися всѣ́кого недѣмѣніа,
ѿ подѣти оумленіе ѿ свѣтѣ́ дшнѣ моѣ́и, ѿже є́дина
вскорѣ́ застѣпѣющии.

Iehanne est une âme forte, elle qui s'est bardée d'une vigueur venue d'en haut, prête au combat : elle a renversé les puissants par la seule arme de la prière. Aussi pour le Christ Qui nous a accordé la victoire entonnons ce chant : "Il n'y a pas de saint plus haut que Toi, Seigneur."

Dans la gelée d'automne, voici que brilla le beau printemps, arborant la couleur merveilleuse de la pureté céleste, ainsi parmi les vierges la fiancée de Dieu, qui a son Epoux germé du tronc de David¹, la très-bienheureuse Thérèse chante de joie : "Il n'y a pas de saint plus haut que Toi, Seigneur."

Hymne à la Mère de Dieu. Tout comme un petit enfant allongé sur les bras de Marie, voici qu'Il est remonté jusqu'aux cieux, et a tonné dans tout l'univers par les voix des Apôtres, et c'est Lui Qui jugera jusqu'aux confins de la terre, en élevant les cornes des fidèles et donnant force au sacerdoce royal². Gloire à Ta puissance, ô Seigneur !

Hymne assis, ton II. I'en appelle à vous, d'un amour sincère, ô étoiles, qui pouvez illuminer cette obscurité inéclairée de mon âme ; préceptrices divinement sages, qui savez les voies de la divine Volonté, ô vierges christophores, protégez-moi des ténèbres où chute votre esclave, observez-le, et guidez-le dans la voie du Salut, puisque mènent à Dieu les prières qu'il vous adresse.

"*Gloire...*", "*Et maintenant...*". **Hymne à la Mère de Dieu.** O Mère de Dieu, Qui n'as pas connu de fiancé et Qui es toute pure, Qui sans semence as donné naissance au Maître de tous les hommes, ne cesse de Lui adresser Tes prières, accompagnée de ces saintes jeunes filles, pour qu'Il nous débarrasse de toute confusion et qu'Il offre tendresse et lumière à mon âme, ô Toi l'unique, Qui vas bientôt intercéder.

¹ Es XI-1.

² I Pi II-9.

Пѣснь, д. ѿрмо. Любѣ радн цѣдре, своегѡ сн ѡбразѧ,
на крѣтѣ своемъ стѡлѣ, и расстѣлшасѧ нѣзыцы. ты бо єси
бгъ мой, крѣпость моѧ и похвалѧ.

Да посрамнши премоудрость премоудрыхъ, да величїе
сѡпостѣтъ ннзложнши, нзбрѧлъ єси дѣвѡ твоѧ ѡвѧнну,
боѡже побѣднтельнаѧ ѡ имени твоѣмъ воспѣвѧти: ты
єси бгъ мой ісе, крѣпость моѧ и похвалѧ.

Иже вѣка сегѡ гордѧщнса на бгѧ нзыкъ смнрѧющн,
снлюю словесѣ крѣпнѧгѡ, бгѡмрѧѧ тарасїе, спѧвломъ
взывѧеши: ты єси жнвоносне крѣте, слава моѧ и похвалѧ.

Рѧдунтеса, дѣвы бгѡкрасныѧ, иже дѡбрѣ теченїе
скончѧвше, вѣру и любовь соблюдоште, ннѣ же вѣнцы
нечлѣнными на нбсѣхъ сїдете. вы єстѣ красотѧ
цркѡвнаѧ, и ѡтѣествѡ бѧшему слава и похвалѧ.

Бѡ. Рѧднса, скннїе вжїѧ нзбрѧннаѧ, рѧднса, дѣвамъ
вѣнчїе и мѣремъ блгословенїе, блгвѣнымъ плодомъ
пречѧгѡгѡ чрѣва твоегѡ, ємоу же всн зовѣмъ: ты єси бгъ
нашъ, крѣпость наша и похвалѧ.

Пѣснь, е. ѿрмо. Бѡсїѧи мн гдн, свѣтъ повелѣнн
твоихъ, нѧкѡ ктееѣ хрѣте, доухъ мой ѡчреннѧ поетъ:
ты єси бгъ мой, и ктееѣ прнчѣгѡхъ, црѣ мнрнн.

Бѡсїѧ днесь пѧмѧть ѡгненнѧгѡ твоегѡ стѡдѧнїѧ,
ѡгнесвѣчѧщаѧ звѣздѡ, ѡвѧннѡ бгѡневѣстнѧ, и лѡчн
блгчн и чюдѣъ мнрѡвн прсчнрѧетъ, жннхѧ твоегѡ
всеснльнымъ именемъ.

Ode IV. Hirmos. *Par amour de Ton image¹, Tu as été cloué, ô Généreux, sur Ta Croix et fais trembler les nations. Car Tu es mon Dieu, ma force et ma louange.*

Pour faire honte à la sagesse des sages² et abattre les majestueux ennemis, voici que Tu as choisi Ta pucelle Iehanne, pour qu'elle, victorieuse, chante ainsi Ton nom : "Tu es mon Dieu, Jésus, ma force et ma louange."

Humiliant la langue de ce siècle qui s'élève contre Dieu, Thérèse, douée d'une sagesse divine, par la douce puissance de la parole de la Passion, tu t'écries avec l'apôtre Paul : "Tu es, ô Croix vivifiante, ma gloire et ma louange !"

Réjouissez-vous, vierges à la divine beauté, car vous avez bien achevé la course de votre vie tendue vers le bien, vous avez gardé la foi et l'amour, de même maintenant vos couronnes brillent impérissables dans les Cieux³. Vous êtes parure de l'Eglise, ainsi que gloire et louange de votre patrie !

Hymne à la Mère de Dieu. Réjouis-Toi, ô choisie pour être le Tabernacle de Dieu, réjouis-Toi, Toi Qui es aux vierges couronnement et aux mères bénédiction, avec le Fruit béni de Ton sein le plus pur ; nous en appelons tous à Lui : "Tu es notre Dieu, notre force et notre louange."

Ode V. Hirmos. *Fais briller sur moi, Seigneur, la lumière de tes volontés, car c'est à toi, ô Christ, que mon esprit chante matines : "Tu es mon Dieu et auprès de Toi, Roi de la Paix, je cherche refuge⁴."*

Elève aujourd'hui le souvenir de ta souffrance ardente, ô étoile brillante de feu : Iehanne, la divine Fiancée de Ton Epoux au nom tout-puissant répand en ce monde les rayons du salut et des merveilles.

¹ L'homme.

² I Co I-19.

³ II Ti IV-7-8.

⁴ Ps CXLIII-9.

Озарѣла еси зѣмлю галльскую, ѿкво второе солнце,
облаки мрънаго грѣха ѿгнала еси, егда возлюбленная
дщи, намъ же мти болюбиваа, дбо свѣтоносце тарасіе.
Востани еверѣ, и градѣ ѿже, ввертоградѣ двѣвенѣмъ
возвѣнче вѣтри, исполняюще вселенню мѣрными
арматы, ѿже мѣроносце хрѣтовихъ мѣтвами.

Бѣ. ѿкво утро оберѣтеса задѣреннее, слнца прѣвды
водтровоѣ заченши, и ѿсоцѣ млекомъ доиши, ѿже тварь
всѣ мти насыщающаго, еце мѣе, двѣвеннымъ дшамъ
засчюпнице.

Пѣнь, ѿ. ѿмо. Да не погрѣзнитъ мене боура воднаа,
ни да пожретъ мене глбениа: ѿверженъ ѿбв быхъ во
глуенны ерца морскаго зѣль моихъ. тѣмъ ти вопию,
ѿкво ѿна: да възидетъ ѿчла жнвотъ мой, кѣвѣ
многомѣтнѣ.

Да не обыметъ мене тма многаа, ѿже ѿслнца моего
ѿстүпннн, но да и во мрцѣ страдаіи, любовію твоєю,
женшиѣ, озарѣюса, на одрѣ болѣзни тарасіе взыбавше,
да възидетъ пѣніе мое кѣвѣ, многомѣтнѣ.

Просвѣтила еси неразѣмля тмоу глбѣокю, ѿже
непрѣвднѣ клеветы сплетанцихъ нечестиваа оустѣ
заградѣла еси, и ѿземли ѿкво огненны столпъ, кнѣси
боітѣѣ, дбо и мѣнце хрѣтова, ѿанно славнаа.

ѿже потопляемымъ воулаіиа боури, роуцѣ двѣ спсѣніа
простѣртыа, ѿже во тмѣ заблѣудышиимъ, двѣ звѣзды
пѣтебодныа, ѿже всѣмъ жаждѣю грѣховною паліимымъ,

Elle a illuminé la terre de Gaule, comme un second soleil, elle a chassé les nuages du péché obscur, cette fille éprise de Dieu et cette mère adressant pour nous ses prières à Dieu, Thérèse, jeune porteuse de lumière.

Lève-toi, Aquilon, viens, Autan', aux vignes de leur virginité soulevez-vous, vents qui remplissez l'univers de senteurs paisibles et qui êtes comme les prières de ces myrophores du Christ.

Hymne à la Mère de Dieu. Tu as paru au monde comme l'aube du matin, Toi Qui as conçu le Soleil de justice en Tes entrailles et offert le lait de Ton têtton à Celui Dont la miséricorde rassasie toute créature : Vierge Marie, Tu intercèdes pour les âmes vierges.

Ode VI. Hirmos. *Que la tempête d'eau ne me submerge point, que les abymes ne me dévorent point, rejeté que je serais au cœur de la profonde mer de mes détresses. Je crie à Toi, comme fit Ionas : "Que mon ventre sorte du puceron² vers Toi, le Très-Miséricordieux."*

Nul besoin que m'embrasse une foule de gens pour m'éloigner de mon Soleil, mais même dans les ténèbres de la souffrance, je m'illumine, ô mon Epoux, de Ton amour, sur le lit de maladie de Thérèse, en priant : "Que s'élève mon chant vers Toi, le Très-Miséricordieux."

Tu as dissipé les épaisses ténèbres de la déraison en empêchant les lèvres impies de ceux qui brodent l'injuste calomnie³, et de terre comme colonne de feu jusques aux cieux s'éleva, vierge et martyre du Christ, Jehanne la glorieuse.

A ceux qui se noient au désespoir de la tempête, deux mains salvatrices proposent le Salut ; à ceux qui errent dans la ténèbre, deux étoiles donnent la Direction ; à tous les assoiffés d'une

¹ Ca IV-16.

² Les pucerons matériels désignent de même toutes les petites de l'homme dans le « Grand canon » d'André de Crète.

³ Premier jet en écriture civile : « Разгнала еси мгла от сердец глубокую, немощно преминула еси, клеветы человеческия лютую пучину », « Tu as dissipé les épaisses ténèbres de nos cœurs – non, tu n'y as jamais manqué – et le gouffre féroce de la calomnie humaine... »

прохладныа жнвоносныа стрѣнѣ, ѿѣднѣагѡ источника
текущца, іѡанно и чарасіе.

БѢ. Тебѡ трѡицескѡе чинство казасѣ мнрѡвн:
ѣднородное во слово безначальнагѡ оца, истевѣ пречта
облечесѣ плѡтн, и пострадавѣ, воскресѣ, и кощелу
прѣолу возше, на землю оутѣшителѣ дха послѣ, иже
та бѣу вѣроу славацнмѣ.

Кондѣакъ, гла, г, по, дѣла днесь. Ангца непорочнагѡ
возлюбленныа агнцы, иже ѿ галльскѣа земли
и зѣранныа, іѡанно и чарасіе, бгѡнебѣстныа отроковнцы,
ѡ мнрѣ вѣлѣмѣ непрестанно молнте женнхѣ небаго, иже
ѡ безначальнагѡ оца рожденнаго, отроца млада,
превѣчнаго бга.

Икосъ. Ещѣ на зарѣ жнчїѣа вѣшегѡ соущѣ, и свѣта
истиннагѡ зарю сердечныма очнма оузрѣвшѣ, вослѣдѣ
тѡмоу божелѣннѡ потекѡсте, и блгтными лѡчлми сегѡ
вельми просвѣтнстесѣ. вѣтѣлесѣхъ дѣвнческнхъ моужескю
дѡблестъ показастѣ, и бгѡныхъ лѣтѣхъ пачѣ старецѣ
мростѣ дхѡвнѡ, чѣлже бпѡдвнзѣхъ ѣже по хрѣтѣ
страднѣа вѣшегѡ, повѣдныа почестн взѣстѣ. ѡба крѣтѣ
иакѡ мѣчѣ вѣсннцѣ держлци, за людн хрѣтѡименнѣа
дшнѡ положн, вѣцныи пламень повѣднвшн, и иакѡ искра
лѣгка возлѣтѣ на нѡ; ѡба же во смиренномѡдрн
ѣтнхѡстїѡ и любѡвїѡ иносескѡе жнчїѣ прѣнде; но и на
ѡдрѣ волѣзнн смѣртныа ѣлѣжлци, иакѡ слѡвн
сладкогласныи, ѣже кѣгѣ блгѡдѣрными пѣннн мнрѡ концѣ

soif pécheresse, deux fraîches rivières vivifiantes jaillissent d'une seule Source : Iehanne et Thérèse.

Hymne à la Mère de Dieu. Par Toi, le mystère de la Trinité s'est révélé au monde : de même nature que le Père incréé, le Verbe, issu de Toi, la Très-Pure, S'est revêtu de chair ; Il a souffert puis est ressuscité et S'est envolé vers le trône du Père ; et il envoie l'Esprit, son Messager, afin de consoler les hommes de cette terre, car c'est par leur foi qu'ils Te glorifient, ô Mère de Dieu !

Kondakion, ton III, sur la mélodie de "La Vierge en ce jour..." Agnelles de l'Agneau immaculé, votre Bien-Aimé, Iehanne et Thérèse, qui êtes deux élues issues de la terre gauloise, jeunes filles bénies de Dieu, priez sans cesse pour ce monde-ci votre Epoux céleste, petit Enfant né d'un Père incréé, Dieu d'avant les siècles.

Oïkos. Encore à l'aube de votre vie, vous avez vu des yeux de votre cœur l'Aube du monde véritable, puis ici-bas vous avez passé avec allégresse, éclairées par les rayons pénétrants de la grâce. Vos corps de vierges ont déployé des prouesses viriles et à un âge précoce vous avez démontré une sagesse spirituelle que n'a pas un vieux sage ; de la même manière dans les exploits de votre souffrance pour le Christ, vous acquerrez un honneur triomphant. Toi qui tiens la Croix comme une épée dans ta droite, tu déposes ton âme pour le peuple portant le nom du Christ, puisque tu as vaincu la flamme des choses matérielles, et comme une étincelle légère tu montes au ciel ; toi qui manifestes une humble sagesse et vis la vie d'une moniale dans le calme et la charité², voici que même sur son lit de maladie et de mort tu avais la voix douce et reconnaissante en chantant au monde tes dernières notes, dont elle remerciait son Dieu.

¹ Premier jet : « Иже безначально от Отца рожденного », « Qui incréé naquit du Père... »

² Premier jet : « ова же смиренномудренно с любовью житие преиде », « L'autre manifeste une humble sagesse en vivant dans la charité. »

ѡгласи. ѡвѣнно и тарасіе, двѣ сестры бѣголюбѣзныя, ѡце
и времени многими дрѣга ѡ дрѣзѣи ѡстоѡце, но ѡкво
ѣднѣи срѣемъ подвижѣшася, ѣднѣи агво дѡхѣ живѣотворѣцагво
прнчѣстницы ѡбнѣстася, ѡже ѡ ѡца и хѣодѣцагво, и спѣмѣ
посылѣмагво, и црѣвь своѣ ѡкво невѣстѣ, премѣрною
добрѣотю ѡстны ѡдѣнѣцагво. чѣмѣже и ѡ насѣ,
бѣокрасныя ѡнны, молнѣте ѡже вѣсѣ оубѣвѣстнѣшаго, ѡже
мѣра чѣстною сѣ кровѣю ѡбновѣтн прншѣдшаго, ѡтрѣта
мѣдо, превѣчнаго бѣа.

Пѣснь, 3. ѡрмо. Юноши трѣи въ вавлонѣ, велѣнѣе
мѣчнѣтелево на боуѣство прѣложнѣша, и посреде ѡгна
бѣвѣрженн, прохладѣемн вопѣхѣ: бѣгѣсловѣнѣ бѣ ѡтѣцѣ
нашнѣхѣ.

Не ѡстаѣн срѣдноѣ сѣ достоѡнѣе, лѣдн твоѣ, ѡвѣнно
сѣтрѣотѣрпнѣе, и посреде ѡгна сѣтрѣѣи и иксѣшенѣн, и
ѡкоже дрѣвле прѣстаѣвшн, мѣтѣвѣ твоѣхѣ росѣю прохладнѣ.
бѣгѣсловѣнѣ бѣ ѡтѣцѣ нашнѣхѣ.

Пламенемѣ ѣже ко хрѣтоу лѣвѣѣ разѣжнѣѣма, бѣомѣра
тарасіе, пѣцѣ сѣтрѣѣи пѣвѣцѣмѣ твоѣмѣ оубѣснѣ, и на
покаѣнѣи сѣтезѣ настѣвнѣ, и томѣ ѣднѣному звѣчнѣ наѣчнѣ:
бѣгѣсловѣнѣ бѣ ѡтѣцѣ нашнѣхѣ.

Ѡтрѣтѣте мѣлаго зрѣчнѣ не чѣрпѣцѣе, сѣтраѣсѣшася и
падѣша ѣгѣупѣтскаѣ рѣкопѣворѣнѣа; но и нѣчѣ прѣнѣднѣте
ѡнны, ѡже мѣнца хрѣга сѣстрѣннѣцы, сокрѣшнѣте прѣлѣстнѣ
бѣзѣбѣжныя ѡдолы, сѣлою бѣа ѡтѣцѣ нашнѣхѣ.

O Iehanne et Thérèse, deux sœurs qui aimez Dieu, certes le temps d'ici-bas vous a l'une de l'autre éloignées, et tout de même vous travailliez d'un seul cœur, montrant qu'unique est l'Esprit de la Communion vivifiante, Lui Qui provient du Père, a été envoyé par le Fils et fait de l'Eglise Sa fiancée, revêtue de la bonté ineffable de la vérité. Priez de même pour nous, jeunes filles divinement belles, priez pour Celui Qui vous a convoitées en mariage, Qui vint renouveler le monde en versant Son sang honnête : le petit Enfant, le Dieu d'avant les siècles.

Ode VII. Hirmos. Trois jeunes gens à Babylone, confrontés à l'ordre d'être torturés pour l'horreur de tous et jetés au milieu de la fournaise, puis arrosés s'écriaient : "Béni soit le Dieu de nos pères !"

N'abandonne pas ce qui t'appartient et s'apparente à toi : ce sont de tes gens, ô Iehanne qui as connu ta Passion, et au milieu du feu des passions et de la tentation, présente comme tu faisais autrefois un raffraîchissement par la rosée de tes prières : "Béni soit le Dieu de nos pères."

Brûlant d'un amour enflammé pour le Christ, ô Thérèse divinement sage, éteins le poêle des passions, à l'aide de celui qui te chante et mène-nous sur le chemin de la repentance, et enseigne-nous à appeler Celui Qui est unique : "B éni soit le Dieu de nos pères."

Ce que la main de l'homme a pu élever en Egypte n'a pas supporté pas de voir un petit Enfançon, a tremblé puis s'est effondré ; et maintenant venez, jeunes femmes qui êtes les sœurs de l'Enfant-Iésus, écrasez les appâts des idoles impies, par la puissance du Dieu de nos pères.

БѢ. И҃коже въпещи́ ѡ҃гненнѣи, безлѣтнагѡ сѣа твоегѡ
сп҃сенюю росѡю ѡкропѣвшесѧ, поахѹ чр҃нч҃сленнѣи ю҃ноши,
ч҃акоу нѣѣ цр҃кѣви и҃зѹи҃скѣ ѡ҃гнедх҃новѣннѣи, и҃акоу
дождѣмѣ ѡрошѣема, поѣтъ и҃ славити́тъ и҃же въ трѣѣ
ѡ҃днѣаго г҃да.

Пѣнь, и҃. і҃рмо. Землѧ и҃ всѧ и҃же на нѣи, море и҃
всѣ и҃сточницы, нѣсѧ нѣсѣ, свѣтѣтъ, тмѧ, мрѧзѣ и҃ зноѣ,
сѡве улѣчестѣи, и҃ і҃ерѣи бл҃гвити́те г҃да, и҃ перевозносѣте ѡ҃гѡ
вѡ вѣки.

Да воспѣтъ землѧ, пѣпелѣ непорѡчнагѡ тѣла твоегѡ
прѣѣмши, рѣки да восплѣщѣтъ рѡкѧми вкоупѣ, ѡ҃ лицѧ
г҃да сѣлѣ, и҃же тѣѣѣ ѿ і҃ѡанно, поѣѣдѹ дарѡвѣшагѡ, и҃
славою прѣмѣрною вѣнчѡвшагѡ вѡ вѣки.

Поѣте бѣгови всѧ дрѣвеса дѡбрѡвѣла, трѡвы сѣльныѧ и҃
и҃сточницы, и҃же снегосвѣтлыи крѡнѣ весѣннѣи двѣтвенныѧ
чтѡты, чарѣсѣи похвалѧюще, бл҃гвити́те г҃да, и҃ перевозносѣте
ѡ҃гѡ вѡ вѣки.

Трѣенѣ. Трѣсвѣтло чтѡѹ ѡ҃днѣо бж҃тѡѡ, всѣдержѣтельнагѡ
слѣца воспѣвѧю о҃ца, слѣца славѧю и҃ сѣа, и҃же срѣца
просвѣщѧюще, и҃схѡдному слѣцу клѧнѧюсѧ, дх҃ѹ прѡвомѹ,
и҃же всѧ животворѧщѹ, свѣтѡносною бл҃гчѣю.

БѢ. Бл҃гѣнна ты бж҃енѧхѣ, мр҃іе бѣгонеѣстѣла, гл҃асомѣ
рѡдованѣа чѣ гаврѣилѣ взывѧетѣ: и҃акоу дх҃ѹ стѣи наѣде
на тѧ, и҃ сѣла вѣшѧгѡ ѡсѣнитѣ тѧ, и҃акоу да всѧ
племена́ земнѧа зѡачѣи наѡчѣиши, перевозносѣте г҃да вѡ
вѣки.

Hymne à la Mère de Dieu. De même que dans un poêle de feu, aspergés par la rosée salvatrice de Ton Fils à l'âge si tendre, ces jeunes gens au nombre de trois chantaient – ainsi maintenant les langues de l'Eglise s'animent en langues de feu –, de même irriguée par la pluie, La voici Qui chante et glorifie dans la Trinité l'unique Seigneur.

Ode VIII. Hirmos. *La terre et tout ce qui s'y trouve, la mer et toutes les sources, les cieux du ciel, la lumière, les ténébres, la saleté et la canicule, fils des hommes et prêtres, bénissez le Seigneur et exaltez-Le pour toujours.*

Que la terre fasse entendre son chant en acceptant les cendres de ton corps immaculé ; qu'applaudissent les fleuves à l'unisson de leurs bras, devant la face du Seigneur des armées, Lui Qui t'a conféré la victoire, ô Jehanne, en te couronnant à jamais d'une gloire surnaturelle.

Chantez à Dieu, ô forêts de toute espèce d'arbres, herbes des campagnes et sources, chantez en louant Thérèse, qui est la candide fleur de la pureté virginale du printemps spirituel ; bénissez le Seigneur et exaltez-Le pour toujours.

Triadique. I'honore le Dieu unique à la triple lumière : je chante ce Soleil tout-puissant qu'est le Père ; je glorifie cet autre Soleil qu'est le Fils, Qui illumine le cœur ; je m'incline devant le Soleil originel de l'Esprit de justice, Qui tout vivifie de par Sa lumineuse grâce.

Hymne à la Mère de Dieu. Tu es bénie entre les femmes, Marie la fiancée de Dieu ; admiratif, Gabriel se réjouit d'un cri : “Que le Saint-Esprit se trouve en toi et que la force du Très-Haut t'habite”, de même tu enseignes à toutes les nations de la terre à clamer : “Exaltez le Seigneur pour toujours.”

Пѣснь, д. ірмо. Рожтво ти нечлѣнно явнѣа, бгъ
нзвѣкѣ твоѣю проидѣ: плоть носѣ явнѣа на землѣ,
члвкн пожнаѣ естѣ. тѣ бже члмъ всѣ велнчѣемъ.

Слѣвшѣ во страданіи, нѣсѣ свеселіемъ жнѣте, на небесѣхъ
неоскѣднѣ радостныа класы. клпн оубо слѣзъ ѣ кровей
вашнхъ, во стѣнахъ вышнѣаго іерлѣа, іакѣ клменіе
сїѣютъ многоцѣнноѣ.

Слѣвшѣа члеси стымн во оудолн плачевнѣ, востаѣте
въ силѣ, красны добротю паче дцереѣ члвчскѣ. чѣда
хрѣова преблѣеннаа, црѣвїю егѣ наслѣдницы, тоѣ
чѣсти ѣ люблїиа въ сподобнѣте.

Іѡанно ѣ тарасїе, двѣ свѣци недгаснмыа, преднѣнымъ
прѣоло молнчвеннѣ горлїиа, ѣже соуциѣ на землѣ
разѣмы свѣто дха ѡзарнѣте, да вѣсѣ непрестаннѣ
велнчѣемъ.

Кѣ. Образъ незмѣннын соуцагѣ, вѣсѣ себѣ сообразны
показѣ, свѣтъ ѣже ѡсвѣта, бжтвенныа свѣчлостн
преднѣнѣ исполнн, мѣре бжїа ѣскреннїа
дцереѣ, іѡанно ѣ тарасїе,
ѣже слѣлїе, вѣсѣ
велнчѣемъ.



Ode IX. Hirmos. Ta nativité s'est avérée incorruptible et Dieu surgit de Ton côté¹ : prenant chair Il descendit sur terre et vécut parmi les hommes. C'est pourquoi tous nous Te magnifions, Mère de Dieu.

Semant dans les souffrances, maintenant vous récoltez les épis de joie qui abondent au ciel. Car les gouttes de vos larmes et de votre sang, aux murs de la haute Jérusalem, s'enchâssent comme pierres précieuses.

Semées par vos saints corps en la vallée des pleurs, vous reprenez force, vous que la bonté décore infiniment plus que les filles des hommes². Enfants bien-aimées du Christ, héritières de Son royaume, rendez à leur tour dignes du même sort ceux qui vous aiment.

Iehanne et Thérèse, vous êtes deux inextinguibles flambeaux qui brûlent en prière devant le Trône céleste, et vous illuminez de la lumière de l'Esprit les intelligences de ceux qui vivent sur terre : magnifions constamment vos deux exemples.

Hymne à la Mère de Dieu. Celui Qui est l'Image immuable de l'Eternel³ vous a conféré Sa propre image ;

Celui Qui est Lumière issue de la Lumière, vous
a merveilleusement remplies d'éclat divin,
Iehanne et Thérèse, ô filles bien-aimées
de la Mère de Dieu ; et nous,
en La glorifiant, nous
vous magnifions.

¹ Reprend des termes de l'hymne remplaçant, pour fêter la Transfiguration du Seigneur, l'hymne mariale « *Il est digne* » : « Рождество Твое нетленно явися : / Бог из боку Твоею пройде, / яко Плотносец явися на земли / и с человеки поживе. / Тя, Богородице, тем вси величаем. »

² Ps XLIV-3.

³ Ex III-14.

CHARLES PÉGU

Pour clore dignement la célébration du centenaire de la canonisation de Jeanne d'Arc, célébration également manifestée par les publications qui se sont multipliées autour de l'année 2020 et dont, pour certaines, nous rendons compte plus loin, nous avons eu l'idée de demander à nos amis du *Porche* de nous donner, dans leur langue, la version d'un des plus beaux, des plus délicats et des plus émouvants poèmes johanniques de Péguy : « Châteaux de Loire ».

Et nos amis ont répondu présents.

Charles Péguy

« Châteaux de Loire »

Le long du coteau courbe et des nobles vallées
Les châteaux sont semés comme des reposoirs,
Et dans la majesté des matins et des soirs
La Loire et ses vassaux s'en vont par ces allées.

Cent vingt châteaux lui font une suite courtoise,
Plus nombreux, plus nerveux, plus fins que des palais,
Ils ont nom Valençay, Saint-Aignan et Langeais,
Chenonceaux et Chambord, Azay, le Lude, Amboise.

Et moi j'en connais un dans les châteaux de Loire
Qui s'élève plus haut que le château de Blois,
Plus haut que la terrasse où derniers Valois
Regardaient le soleil se coucher dans sa gloire.

La moulure est plus fine et l'arceau plus léger.
La dentelle de pierre est plus dure et plus grave.
La décence et l'honneur et la mort qui s'y grave
Ont inscrit leur histoire au cœur de ce verger.

Et c'est le souvenir qu'a laissé sur ces bords
Une enfant qui menait son cheval vers le fleuve.
Son âme était récente et sa cotte était neuve.
Innocente elle allait vers le plus grand des sorts.

Car celle qui venait du pays tourangeau,
C'était la même enfant qui quelques jours plus tard,
Gouvernant d'un seul mot le rustre et le soudard,
Descendait devers Meung ou montait vers Jargeau.

Charles Péguy

Castles of the Loire

Along the curving hills and in noble valleys
Like festal street altars the castles have been sown,
And in the majesty of evening and of dawn
The Loire and her vassals advance through those alleys.

Six score castles furnish a courteous array,
Finer, firmer than any palaces we know,
Their names are Langeais, Chenonceaux,
Valençay and Chambord, Le Lude, Amboise, Azay.

And among those castles, I can tell you of one,
Which stands even higher than the castle of Blois,
Than that lofty terrace where the last of the Valois
Used to gaze at the glory of the setting sun.

The vaulting is lighter, the moulding has more art,
The lacy stone more durable and more austere.
And decency and honour and death graven there,
Have inscribed their history in that orchard's heart.

For on that river's banks remains the memory
Of a child who guided her horse towards the stream,
Her coat of mail was new, her soul was all a gleam,
In innocence she rode towards her destiny.

For that young girl ere many days should come and go,
(The same who from Touraine her pilgrimage began)
Controlling with a word recruit and veteran,
Rode downstream towards Meung or upstream to Jargeau.

*Traduction de Pansy Pakenham (Angleterre) dans Charles Péguy,
The Holy Innocents and Other Poems, Londres, Harvill Press Ltd.,
1956, p. 21.*

Charles Péguy

Zamki nad Loarą

Wzdłuż stoku pochyłego nad piękną doliną
Jak ołtarze procesji rozsiane są zamki
I w glorii, którą płoną wieczory i ranki,
Loara i wasale jej powoli płyną.

Te znamki tworzą orszak stu dwudziestu nazw,
Liczniejsze niż pałace, wzwyż pietrzą się lżej,
A ich nazwy to Langeais, Saint-Aignan, Valençay,
Azay, le Lude i Chambord, Chenonceaux, Amboise.

Ale znam jeszcze jeden zamek nad Loarą,
Co wyżej niż Blois swe mury wzniósł zamkowe,
Niż taras, skąd ostatni już Walezjuszowie
Żegnali się ze słońca zachodzącą chwałą.

Tam gzyms delikatniejszy i lżejsze sklepienie,
Twardszy, bardziej surowy koronkowy kamień,
Dostojęństwo i honor i śmierć tam wypisane
Dzieje swe oprawiły w marmurową zieleni.

To pamiątka, co na tym brzegu pozostała
Po dziewczeczce, która konia wiodła ku brodowi,
Jej dusza była świeża, jak jej wełniak nowy,
Czysta, ku największemu z losów podążała.

Bo dziewczę, która tureńska zegnała kraina
To ta sama dziewczeczka, co w kilka dni potem
Samym swym słowem rządząc wiarusem czy chłopem
Po stoku Meung zstępuje i ku Jargeau się wspina.

Traduction de Bogdan Ostromecki (Pologne) dans Charles Péguy, Poezje, Varsovie, Pax, 1978, p. 103 (cité dans Poezja, vol. XIV, n° 1 à 6, 1979, p. 33).

Шарл Пеги

« Замъците на Лоара »

Край долини благородно засяли
замъци бележат с отдих дълъг ход;
под величествен несменен небосвод
след Лоара тръгват нейните васали.

Сто и двацет замъка са нейна свита,
от дворци са по-прекрасни в низ отбран:
Шенонсо, Ланже, Азе и Сент Енян,
Валансе — с магия в имената скрита.

Знам един от замъците на Лоара*,
извисен дори над замъка Блоа,
откъдето кралят — сетен Валоа,
гледал залеза окъпан в слава стара.

Тук изящен е стилът, корнизът — лек,
по е трайна тук гранитната дантела,
с благородството смъртта се е преплела
в спомен вечен за един далечен век.

Този спомен е от стародавен миг,
за момиче към реката кон повело.
С нова ризница и с дух невинен, смело
то отиваше към жребий най-велик.

С кратки думи туй момиче във Турен
съмня след два-три дни да заповяда
на бойците груби, водейки отряда
към Жаржо и Мьон във поход вдъхновен.

* ...един от замъците на Лоара. — Шинон, където Жан д'Арк
познала преоблечения крал Шарл VII между придворните.

*Traduction de Pentcho Simov (Bulgarie) dans Френска поезия
[Poésie française], Sofia, Народна култура, Библиотека „Световна
класика“, 1978.*

Charles Péguy

« I castelli della Loira »

Lungo l'ansa e le nobili vallate
sparsi i castelli sono come altari,
e nell'albe e le sere maestose
van la Loira e le barche in quei viali.

Centoventi castelli gentil séguito
le fan, più folti e fini di palazzi.
Valençay, Saint-Aignan, Langeais si chiamano,
Chenonceaux, Chambord, Azay ed Amboise.

Ma uno ne conosco della Loira
che di quelle di Bloy [sic] più alto s'alza,
più alto del terrazzo ove i Valois
guardavano al tramonto il sole in gloria.

Forme più elette e l'arco più leggero.
Più duro e grave il merletto di pietra.
Decenza e onore e morte qui incisi
hanno scritto la storia in quel verziere.

È il ricordo che impresse in queste rive
la fanciulla a cavallo verso il fiume.
Fresca d'anima e con la cotta nuova.
Pura andava al più grande dei destini.

La fanciulla venuta di Turingia
era la stessa che non molto dopo,
il tanghero domandò e il soldatuccio,
scendeva a Meung o a Jargeau saliva.

Traduction de Giorgio Francini (Italie) dans Charles Péguy, Il Clima della Speranza. Antologia delle opere poetiche [Le Climat de l'Espérance. Anthologie des œuvres poétiques], Padoue, Edizioni Messagero, 1982, pp. 131-132.

Charles Péguy

« Châteaux of the Loire »

All along the curved slope and the noble valleys
The châteaux are sowed like roadside altars,
And in the majesty of mornings and evenings
The Loire and its vassals move along these lanes.

One hundred and twenty châteaux make a courtly suite for it,
More numerous, more excited, finer than places,
They're named Valençay, Saint-Aignan and Langeais,
Chenonceaux and Chambord, Azay, le Lude, Amboise.

And I know one among the Loire châteaux
Riding higher than the château de Blois,
Higher than the terrace where the last Valois
Would watch the sun set in its glory.

The moulding is finer and the archway is lighter.
The stone lace is harder and heavier.
Propriety and honor and death there engraved
Have inscribed their history in the heart of that orchard.

And it's the memory left on its banks
By a child riding toward the river.
Her soul was recent and her tunic was fresh.
Innocent she was going toward the greatest of fates.

For she who came from the region of Tours,
Was the same child who a few days later,
Ordering by a single word country bumkin and old trooper,
Would go down near Meung or up to Jargeau.

Traduction inédite de David P. Lovell, circa 1996.

Charles Péguy

« Zamki nad Loarą »

Wśród wzgórz falą znaczonych, między dolinami
Zamki stoją rozsiane, ołtarzom podobne
W wieczora i w poranka godności nadobnej
Z Loarą jej wasale płyną zakolami.

Sto z górą zamków tworzy im dworną świętę,
Czestszych, mniej ospałych, wznioślejszych niż pałace.
Imiona ich Valencay, Saint-Aignan i Langeais,
Chenonceaux i Chambord, le Lude, Amboise i Azay.

Znam taki zamek, co też trafił nad Loarę
Wyższy niż dachów Blois szczytowy kapelusze
I niż taras, z którego ostatni Walezjusz
Widział słońce, gdy w chwale szło za snu kotarę.

Profil tak delikatny, łuk sklepienia lżejszy
Twardością koronki z kamienia okryte
Skromność, honor i śmierć w nim wyryte
Wpisały swą historię w ogród niegdysiejszy.

To wspomnienie przetrwało wśród wielu wypaczeń
Po dzieweczce, co konia wiodła ku tej rzece.
Z duszą jakże niedawną i w nowej kolczudze
Niewinna, szła ku najszczytniejszemu z przeznaczeń ;

Jako że ta, co z krainy Touraine pochodziła
Była tym samym dzieckiem, które za dni parę
Szło na Meung, Jargeau, zawsze nad Loarę
Związła w swoich rozkazach wojskiem dowodziła.

Traduction de Maria Żurowska (Varsovie, Pologne) dans Maria Żurowska [dir.], Charles Péguy człowiek dialogu [Péguy, homme de dialogue], Cracovie, Akade, 2003, pp. 203-204.

Шарль Пегу

« Замки Луары »

Вдоль линии холмов, средь царственных долин,
Где замки-алтари свои возносят своды,
Где так божественны закаты и восходы,
Луара движется, как гордый властелин.

Сто двадцать замков – вот ее галантный двор,
Прекрасней, чем дворцы, богатством нежат глаз –
Ланже и Валансе, Лё Люд и Амбуаз,
Азей и Шенонсо, и сказочный Шамбор.

Я знал еще один средь замков, величаво
Он возносился ввысь, был выше, чем Блуа,
И выше, чем стена, откуда Валуа
Смотрели на закат светила в блеске славы.

Он строгость каменной резьбы являет нам,
Тончайшей лепкою и арками играя.
Свою историю вписали в сердце края
Величие и смерть, что высечены там.

То – память о тебе навеки расцвела,
Невинное дитя, коня к реке спуская,
Душой нетронутой и юностью сияя,
Что высочайшую из судеб избрала.

Да, то была она, что вдруг постигла суть,
Покинула Турень, и, истине внимая,
Мужланов и солдат лишь словом направляя,
То к Мэнгу, то к Жаржо прокладывала путь.

*Traduction de Nathalie Pritouzova (Saint-Petersbourg, Russie) dans
« À propos de la traduction de deux poèmes en russe : Charles Péguy,
Châteaux de Loire, André Suarès, La Lorraine au grand cœur, la pure
paysanne... », Le Porche, Orléans, n° 32, 2010, pp. 49-56.*

שרל פגי

ארמונות הלואר

לארר הגבעות העקמות והעמקים האצילים
פזורות הטירות כמזבח ארעי,
ובהוד והדר של בקר וערב
עוברים הלואר ושלוחותיו דרך הסמטאות הללו.

מאה ועשרים טירות הן כפמליה אדיבה,
מרבות, תוססות, עדינות יותר מארמונות.
ושמותיהן ולנסי, סן-איניאן ולנגאה,
שנגסו, שמבור, אזה, לה לד, ואמבואז.

מבין טירות הלואר אחת מהן מכרת לי,
והיא מתנשאת גבוהה יותר מטירת בלואה,
גבוהה יותר מן המרפסת ממנה התבוננו
אחרוני שושלת וולואה בשמש השוקעת בתהלתה.

היציקה דקה יותר וקלה יותר הקשת.
התורה מאבן קשה יותר וחמורת סבר.
ההגינות והכבוד והמות שנוחרטו בה
רשמו את תולדותיהם בלב הפרדס הזה.

הנה הזכרון שעל גדותיו הותירה
ילדה אחת שהובילה את סוסה לעבר הנהר.
נשמתה היתה טריה ושמלתה חדשה.
תמימה היא הלכה לה לקראת הנשגב שבגורלות.

שהרי זאת שבאה מחבל טורן,
היא אותה ילדה אשר כמה ימים מאחר יותר
שלטה בכוחה של מלה אחת הן בעם הארץ והן בחיל,
ירדה לכוון מאונג או טפסה לעבר ז'רז'ו.

Traduction inédite de Denis Charbit (Raanana, Israël), 2021.

シャルル・ペギー

ロワールの城

曲がりくねった小さな丘と高貴な谷間に沿って
幾多の城が祭壇のように点在している
そして厳かな朝な夕な
ロワール川とその臣下はこの道を通って流れていく

120の城がロワール川に礼儀正しく付き添っている
宮殿よりも数が多く、勢いよく伸び、繊細な城
それらの名前はヴァランセ、サン＝テニャン、ランジェ、
シュノンソー、シャンボール、アゼー、ル・リュード、アンボワーズ

そして私はロワールの幾多の城のなかで
ブロワ城よりも高くそびえる城を知っている
栄華を極めたヴァロワ朝の最後の王たちが日没を見ていた
テラスよりも高くそびえる城を

その飾り彫りはより繊細でアーチの湾曲はより軽い
レースのような石積みはより硬くより重々しい
そこに刻まれる礼節と名誉と死は
この果樹園の只中に自らの歴史を書き留めた

そしてこれはこの河岸に少女が残した思い出
ロワール川に向かって馬を走らせた少女
彼女の魂はみずみずしく、身にまとった鎖帷子は新しかった
無垢な彼女は、最も偉大な運命へと向かっていった

何故ならトゥーレーヌ地方から来た彼女は
数日後に、たった一言で、無作法で粗暴な兵士を統率し
ムンへと下りジャルジョーへ上っていった
その少女だったから

Traduction inédite de Yuriko Nishibe (Tokyo, Japon), 2022.

Charles Peguy

« Loire'i lossid »

Piki künkanõlvu ja uhkeid orge
On losse külvatud kui kummardamispaiku.
Neil puiesteedel Loire ja ta vasallid
On palverännul koidu-eha aegu.

Sada kakskümmend lossi viisakalt peab jõega sammu,
Nad sädelevamad ja ergumad kui kroonitud paleed.
Neil nimeks Valençay ja Saint-Aignan, Langeais,
Chenonceau, Chambord, Azay, le Lude, Amboise.

Ja mina, ma tean ühte Loire'i lossi,
Mis kõrgub üle lossi, mis on Blois',
Terrassi, kus imetlesid hääbuvad Valois'd
Veel ehapäikse kiirte viimset hiilgust.

Seal ehisliist on peenem ja võlv on kerge
Ja kivi pits on kore, tõsisem.
Vaoshoitus, au ja surmapitser
On selle viljaaia südamiku keel.

Seal kallastele mälestusi jätnud
Üks neiu, kes viis oma ratsu jõeale,
Kel vastne hing ja seljas puhas särk,
Nii süütu, vägiteod tal seisid ees.

Sest äsja saabudes Touraine'imaalt
Seesama neiu mõned päevad hiljem
Võis taltsutada ühe sõnaga nii sõjardi kui mühaka
Kui suundus Meungi ta või vallutas Jargeau.

Traduction inédite de Marika Põldma (Tallinn, Estonie), 2022.

Шарль Пеги

« Луараса изкаръяс »

Чукля берегъяс да мича ковтысьяс пӧлӧн
Вӧлтаръяс моз изкаръяс тэчӧма,
И сэтӧ, кӧн асыв да рытыс мичлунӧн тырӧма,
Луара¹ аслас вассалъяскӧд мунӧ.

Сӧ кызь изкар вежавидзӧмӧн сы бӧрся мунӧны,
Дворечьясыс унджык, вӧсниджык, вейджыкӧсь.
Нимъясыс налӧн Валянсэ, Сэнт-Энян да Лянжэ,
Шӧнонсо да Шамбор, Азэ, Льӧ Люд, Амбуаз².

И ме тӧда Луаралӧн изкаръясыс ӧтикӧс,
Кодӧ кыптӧма Блоа изкарыс вылӧджык,
Вылӧджык чулькыйс, кӧнӧ бӧръя Валюа³
Видзӧдӧ шондӧлыс нималӧмӧн лӧччӧмсӧ.

Серыс изкарлӧн вӧсниджык, аркаыс кокниджык.
А изйыс прӧшвиыс чорыдджык, сӧкыдджык.
Бур оласног, пыдди пунктӧм да кувсьӧм тайӧ тайӧ вылас вундӧма,
Та йылыс история веж садлӧн сӧлӧмас гижӧма.

И казтылӧм, кодӧс тайӧ берегъяс вылас кольӧма
Нывка, кодӧ нуӧдӧс вӧвсӧ юлань.
И долыс сылӧн вӧлӧ выль, важ юбкаыс – выль.
Сӧстӧм, сийӧ мунӧс аслас мед ыджыд судьбалань.

¹ Францияын ыджыд ю.

² Valençay, Saint-Aignan, Langeais, Chenonceaux et Chambord, Azay, le Lude, Amboise – Францияын Луараса изкаръяс.

³ Valois – корольяслӧн династия, веськӧдлӧс Францияӧн 1328-1589 воясын.

Öд тайö, кодi Туреньысь¹ воöма,
Вöли сийö жö нывкаыс, кодi некымын лун мысти
Дэик öти кывийöн салдатъясöн да қрестьянаöн веськöдлöмөн
Лэччис Мэнглань либö кайис Жаржолань².

*Traduction inédite d'Anna Kriajevskaia (Glotovo, République des
Komis), 2022.*



¹ Touraine – Францияса историческöй область.

² Jargeau, Meung – Францияса Луарабердса коммунаяс.



Tohir Qahhor vers 1994



Tohir Qahhor en 2013

Péguy en terre ouzbèke

Romain Vaissermann

IHRIM, Lyon

L'ouzbek – environ 20 millions de locuteurs – est une langue apparentée au turc qui a connu au XX^e siècle un singulier destin : elle s'est écrite en trois alphabets différents. Avant 1928, l'alphabet ouzbek fut en effet perso-arabe, de 1928 à 1940 latin, de 1940 à 1992 cyrillique, et à partir de 1992 latin de nouveau – avant de perdre ses signes diacritiques en 1995.

La traduction de Péguy que nous avons trouvée figurera ci-après, quoique publiée en 2012, en alphabet cyrillique et en alphabet latin modernisé. Elle est due à Tahir Qahhor et se trouve reprise en ligne sur divers sites depuis 2016.

Tohir Qahhor¹ est né en 1953 dans un village du district de Turakurgan, près de Namangan – deuxième ville du pays, à son extrémité orientale. Issu d'une famille d'employés, il a étudié à l'Université d'État de Tachkent et en est sorti en 1975 diplômé de la faculté de journalisme. Il a d'abord travaillé de 1975 à 1979 comme critique littéraire et dramatique à la télévision et à la radio républicaines. De 1979 à 1991, Qahhor a travaillé à la rédaction de la revue littéraire *L'Étoile d'Orient* (*Sharq Yulduzi*). Il est ensuite devenu sous-directeur de « G'afur G'ulom », édition d'art et de littérature, de 1991 à 1997. Il a reçu la médaille de « Travailleur de la culture de la République d'Ouzbékistan », ainsi que, en 1991, le prix international Ahmad Yassavi de l'Union des écrivains d'Ouzbékistan pour ses articles sur l'indépendance, réunis dans *Pour l'Ouzbékistan libre* (*Hur O'zbekiston uchun*, 1994). C'est donc un intellectuel très en vue en ouzbékistan.

Sans cesser d'étudier, Qahhor a entrepris une thèse sur les relations littéraires turco-ouzbèkes, qu'il a soutenue en 2004 (*30 ans d'étude de la littérature ouzbèke en Turquie*) et a reçu le diplôme de candidat en sciences philologiques. De 2005 à 2010, il a enseigné comme chargé de cours à la Faculté de journalisme international de l'Université des langues du monde, puis il a de 2010 à 2012 été

¹ Données bio-bibliographiques principalement extraites de Sobir Mirvaliev et Rixsiya Chokirova, *O'zbek adiblari [Écrivains ouzbeks]*, Tachkent, G'afur G'ulom, 2016.

rédacteur dans la revue de Tachkent *Littérature mondiale* (*Jahon adabiyoti*).

Le premier poème de Qahhor a été publié en 1968, et son premier livre en 1980 sous le titre *Abricot blanc* (*Oq o'rik*). Après cela sortent d'affilée *Le Cours de la rivière* (*Oqayotgan daryo*, 1982), *Pour qui le Paradis ?* (*Osmon kinniki*, 1984), *On frappe à la porte* (*Eshik taqillayotir*, 1984), *L'Œil du jour* (*Kun ko'zi*, 1987), *Mon jardin d'étoiles* (*Yulduzlar mening bog'im*, 1988), *Vol au-dessus des monts* (*Tog'ning parvozi*, 1990), *Feu d'artifice* (*Otashgiyoh*, 1992). Les poèmes inclus dans ces recueils charment le lecteur par leur goût délicat. L'histoire, les problèmes du présent et de l'avenir se reflètent dans des expressions simples et fluides. Le poète est aujourd'hui traduit en plusieurs langues (anglais, azéri, bulgare, turc, ukrainien).

En tant que traducteur, Qahhor a traduit du turc *Histoire d'Amir Temur* (*Amir Temur davri tarixi*, 1996) d'Ismaël Aka, *La Mort des loups gris* de Nihâl Atsız (*Ko'kbo'rilarining o'limi*, 2015), l'épopée *Ergenekon* et une série de poèmes du poète Ziya Gökalp, du persan les ghazals de Hafez et de Jami, de l'espagnol *Chronique d'une mort annoncée* (*Oshkora qotillik qissasi*, 2010) de Gabriel García Márquez, de l'arabe les œuvres classiques d'Abu Tammam et d'Al-Maari.

Qahhor a à son actif diverses traductions en turc. En 1995 sortent à Ankara les trois volumes de ses *Poètes ouzbeks d'aujourd'hui* (*Günümüz Özbek şairleri antolojisi*) introduits par Hüseyin Özbay. Il a également co-traduit une *Histoire de la littérature turque mondiale* (*Türk Dünyası Edebiyatı*, Ankara, Tika, 2002) en deux volumes. Il a enfin été chargé de la partie consacrée à la littérature ouzbèke dans la monumentale *Anthologie de la littérature turque mondiale* (*Türk Dünyası Edebiyat Tarihi*, Ankara, Atatürk Kültür Merkezi Yayınları, 9 volumes, 2002-2007).

Parmi d'autres écrivains orientaux et occidentaux traduits en ouzbek, Charles Péguy. Ce dernier n'a pourtant pas été traduit du français, mais du russe, Qahhor étant parti de la traduction de quelques *Quatrains* due à Vladimir Emmanouilovitch Orel (1952-2007). Ce dernier, universitaire spécialiste des langues balkaniques et polyglotte (sa carrière l'a mené de Moscou au Canada en passant par Israël et les États-Unis), a publié cette traduction en 1977 au sein d'une anthologie de la poésie européenne, où il figure comme traducteur de Péguy aux côtés de l'écrivain Alexandre Serguéievitch Kotchetkov (1900-1953), pour sa part devenu, après des études de lettres, bibliothécaire et consultant littéraire. Dans cette anthologie

étaient reprises les traductions par Kotchetkov des trois sonnets « Paris vaisseau de charge, Paris double galère, Paris vaisseau de guerre », et Orel fournissait pour sa part dix-neuf quatrains¹, dont la traduction a d'ailleurs été reprise en 1999 dans *Sept siècles de poésie française dans les traductions russes*². Qahhor a tout simplement extrait quatre de ces dix-neuf strophes, en les choisissant parmi les premières et en respectant l'ordre d'Orel, qui n'était pas celui des différents éditeurs de Péguy – quant à la question de l'ordre même des *Quatrains*, les péguistes la considèrent unanimement comme désespérée.

Si Tohir Qahhor a traduit Péguy du russe en 2012, c'est semble-t-il à l'occasion de la parution en Russie de l'étude de l'archiprêtre Paul Kartachev, *Charles Péguy et la littérature, la philosophie, le christianisme. Monographie scientifique*³, dont le compte rendu paraît en même temps que la traduction de Qahhor, dans la revue *Littérature mondiale*⁴. La traduction elle-même des poèmes de Guillaume Apollinaire, Robert Desnos, Paul Éluard, Paul Fort, Eugène Guillevic, Jules Supervielle, est introduite par le texte suivant :

Le Courage. Poésie française du XX^e siècle

La poésie française du XX^e siècle se caractérise par une grande variété de formes et de contenus, ainsi que par de riches découvertes dans l'art et l'expression artistique. En particulier, les poètes français ont créé le symbolisme et le surréalisme, qui ont eu un impact positif sur la poésie mondiale.

Ces poètes sont des créateurs héroïques, qui ont vécu les tragédies des Première et Seconde Guerres mondiales, dont certains sont même morts dans la lutte pour la liberté (par exemple, Robert Desnos a été exécuté dans un camp de concentration nazi). Dans la lutte contre l'oppression fasciste en Europe, le mouvement de résistance français a été d'une grande importance. La poésie de cette période a marqué de son empreinte l'histoire de l'amour, de la liberté, de la lutte et du courage. Il convient de noter qu'au XX^e siècle

¹ Coll., *Западноевропейская поэзия XX века [Poésie de l'Ouest européen au XX^e siècle]*, Moscou, Художественная литература [Belles-Lettres], « Библиотека всемирной литературы », 1977.

² Coll., *Семь веков французской поэзии в русских переводах [Sept siècles de poésie française dans les traductions russes]*, Saint-Petersbourg, Евразия [Eurasie], 1999, p. 518.

³ Шарль Пегу о литературе, философии, христианстве. Научная монография, Флинта, 2009.

⁴ *Jahon adabiyoti*, Tachkent, n° 8, août 2012, pp. 113-114.

la poésie française a suivi trois orientations principales : l'amour des femmes, le destin de la France, la fidélité aux idées de liberté et d'humanité.

Chacun des artistes dont les œuvres sont citées ci-dessous est célèbre pour sa singularité. Par exemple, Guillaume Apollinaire est devenu célèbre pour sa poésie amoureuse. En fait, c'est un grand innovateur qui a su refléter pleinement la vie de la poésie dans toutes ses complexités et ses contradictions. C'est un artiste qui peut exprimer des mots, des situations et des thèmes non poétiques avec un haut niveau d'art. En d'autres termes, il est le poète qui a sauvé le poème de la « poésie » et l'a rapproché de la vie. Paul Éluard, quant à lui, est l'un des principaux créateurs du mouvement surréaliste. Dans sa poésie ambitieuse et juste bat le cœur d'un grand artiste et même d'un patriote. Bref, dans les œuvres des poètes de cette époque on entend les scènes tragiques de l'époque, les cris de liberté et de bonheur, les gémissements dans les affres de la vie et de la mort. Plus important encore, s'exprime le désir de voir advenir un monde prospère et surgir un homme libre.

Nous ajoutons à la traduction en deux alphabets de Qahhor la version russe d'Orel et ce que nous croyons être l'original français de Péguy (notre numérotation est celle des quatrains figurant dans la Pléiade de 1975 ; ce n'est pas une pagination). Car nous avons quelques doutes. Le premier quatrain peut aussi provenir des strophes suivantes :

Cœur tant de fois baigné
Dans la lumière,
Et tant de fois noyé,
Source première. [Q261]

Le jeune homme bonheur,
Voulait danser,
Mais le jeune homme honneur
Voulut passer. [Q948]

Quant au dernier quatrain, il peut aussi provenir de :

Cœur tu sais regretter,
Fleur de mémoire,
Et tu sais décréter,
Expiatoire. [Q333]

Charles Péguy

« Toʻrtliklar »

Quvonchdan xabar keldi –
Yuksalmish toqqa.
Vijdondan xabar keldi –
Botmish tuproqqa.

*

Koʻngilda goh dardu gʻam,
Gohida sevinch.
Qoʻl borida qadah tut,
Sevinch uchun ich.

*

Kulfat meni yaxshi koʻrar,
Hech nari jilmas.
Kulfat goʻyo xotinimday,
Mendan ayrilmas.

*

Yurak, seni soʻngsiz ogʻriq
Tinimsiz ezar.
Yurak, seni soʻnggi ogʻriq
Tamom qutqazar.

*Rus tilidan Tohir Qahhor tarjimasi
(Traduit du russe par Tohir Qahhor)*

2012

Charles Péguy

« Ballade du cœur qui a tant battu »

Cœur plein d'un seul amour,
Ô cœur bondé,
Ô cœur de jour en jour
Plus inondé.

*

Ô joie à fleur de cœur,
Souci au fond,
Reçois cette liqueur,
Vase profond

*

Peine seule tendresse
Toujours présente,
Peine seule maîtresse
Et seule amante.

*

Et nos ardents regards
Ne vont qu'à toi
Nous ne voyons que toi
Seule qui sauves.

*Extrait de la Ballade du cœur qui a tant battu
Quatrains originaux 8, 349, 313 et 289*

1911-1912

Шарль Пеги

«Четверостишия» (Из цикла)

Радость услышала весть —
 Пустилась вскачь.
Честь услышала весть —
 Пустилась в плач.

*

На сердце то вина,
 То вновь веселье.
Вина — стакан вина,
 Веселье — зелье.

*

Беда со мной нежна
 И от меня — ни с места.
Беда — моя жена.
 Моя невеста.

*

Сердце, вечная боль
 Тебя сосет.
Сердце, конечная боль
 Тебя спасет.

*Перевод В. Орла
(Traduit en russe par Vladimir Orel)*

1977

Шарль Пеги

«Тўртликлар»

Қувончдан хабар келди –
Юксалмиш тоққа.
Виждондан хабар келди –
Ботмиш тупроққа.

*

Кўнгилда гоҳ дарду ғам,
Гоҳида севинч.
Қўл борида қадаҳ тут,
Севинч учун ич.

*

Кулфат мени яхши кўрар,
Ҳеч нари жилмас.
Кулфат гўё хотинимдай,
Мендан айрилмас.

*

Юрак, сени сўнгсиз оғриқ
Тинимсиз эзар.
Юрак, сени сўнгги оғриқ
Тамом қутқазар.

*Рус тилидан Тоҳир Қаҳҳор таржимаси
(Traduit du russe par Tohir Qahhor)*

2012

COMPTES RENDUS

**L'Image de Jeanne d'Arc
dans les littératures européennes des XIX^e et XX^e siècles :
de la sainte nationale à la figure européenne**



sous la direction de
Lioudmila CHVEDOVA et Jean-Michel WITTMANN

PUN – Éditions Universitaires de Lorraine

Jeanne d'Arc

L'année 2021, année du centenaire de la canonisation de Jeanne d'Arc, a suscité la publication de très nombreux ouvrages, et de tout genre, spirituels, historiques, éducatifs, narratifs, sous la forme d'essais, d'articles, de poésies, de contes, de romans, sans compter les œuvres qui mettent en doute l'importance du rôle de Jeanne et même son existence. Parmi tous ces ouvrages, notre Bulletin se devait de faire état de ceux qui nous ont paru les plus intéressants.

*

Sous la direction de Lioudmila Chvédova et Jean-Michel Wittmann, *L'Image de Jeanne d'Arc dans les littératures européennes des XIX^e et XX^e siècles : de la sainte nationale à la figure européenne*, PUN – Éditions Universitaires de Lorraine, 2020, 352 pages, 17 €.

Il s'agit, dans ce gros volume publié en partenariat avec le Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Pétersbourg et notre *Porche*, des actes du colloque qui s'est tenu à Nancy en 2016. On attend souvent la publication des actes des colloques avec impatience, car la récolte des communications, qui peut durer longtemps et obliger à de nombreux rappels, et, une fois récoltées et lues, leur renvoi à leurs auteurs, plus souvent pour abrègement que pour allongement, ce qui n'est pas toujours accueilli avec bienveillance, ne facilitent pas la tâche des organisateurs. Remercions Lioudmila Chvédova et Jean-Michel Wittmann d'avoir géré au mieux toutes ces difficultés¹. Notons la très belle introduction de Catherine Guyon, survol de l'histoire du rayonnement de Jeanne d'Arc non seulement en Europe occidentale et orientale, en Amérique, mais aussi en Afrique et en Asie. Elle n'oublie pas les spectacles, théâtre, opéra, cinéma, les arts plastiques, les illustrateurs, non plus que la présence de la Pucelle dans les publications pour la jeunesse.

¹ Tout de suite une petite remarque pour ne plus y revenir : les Facultés des lettres sont-elles désormais contraintes, et par qui, de céder au barbarisme et de féminiser par -e les noms en -eur ? Dans ce volume il y a tout même quelques exceptions, mais je crains que ce ne soit que des oublis...

Outre Lioudmila Chvédova, nos amis Catherine Kondratiéva, Paul Krylov, Élisabeth Léguenkova, Osmo Pekonen, Tatiana Taïmanova, Romain Vaissermann et Marie Vélikanov ont participé à ce colloque. Les *Actes* sont divisés en deux parties : la première s'intitule « Jeanne d'Arc dans les littératures d'Europe occidentale et d'Europe du Nord » ; la seconde, « Jeanne d'Arc dans la littérature slave et sur la scène russe ».

POLOGNE

Je me suis rendu aussitôt aux deux dernières communications de cette partie, consacrées à la Pologne, car j'ai toujours été étonné qu'on trouve, contrairement à la Russie, si peu, dans la littérature de ce pays, si catholique et ami de la France, et qui avait tant de raisons de chercher le secours de Jeanne devant ses puissants ennemis et envahisseurs, de références à Jeanne. **Marguerite Sokołowicz** et **Marguerite Borkowska** m'ont un peu rassuré. Celle-ci, après avoir cité une bonne dizaine de titres de romans, surtout historiques, évoque celui de la Cracovienne Dorothée Têrakowska *Solitude des dieux* (1998), bien dans le goût de notre temps et qui nous fait penser invinciblement à C. S. Lewis. Marguerite Sokołowicz, sous le titre « Jeanne, prépare-toi à la mort ! », emprunté au poème du barde Jacques Kaczmariski¹, évoque d'abord le céléberrime tableau – 50 m² – du non moins célèbre Jean Matejko (1838-1893), *Dziewica Orleańska* (*La Pucelle d'Orléans*), puis le poète Stanislaw Grotowiak, qui dans son œuvre curieusement intitulée *D'Arc*, « désacralise » en quelque sorte Jeanne et la soumet à son ironie, la détachant de son caractère national, de sa sainteté, de son pays et même de la Pologne. La communication se termine par l'évocation du « barde de Solidarność », Jacques Kaczmariski, émouvant chant de résistance de l'époque communiste.

La Pologne était donc, on le voit, bien présente.

ANTHOLOGIE

Ensuite je suis revenu en arrière pour retrouver **Romain Vaissermann** et sa très originale communication sur « les cinq raisons qui permettent d'exclure un poème d'une anthologie ». En publiant ici le « poème » de Benjamin Péret, que nous avons décidé

¹ On trouvera ce poème dans notre anthologie.

de ne pas insérer dans notre anthologie *Jeanne d'Arc, la voix des poètes*, Romain nous dit que, dans sa publication ici, « d'aucuns pourraient [y] voir un subtil remords personnel ». Romain me pardonnera mais, devant cette navrante nullité ordurière¹, je n'éprouve aucun remords, ni subtil ni autre. Mais il y a, au début de l'article ces deux fort beaux poèmes, en réalité, des fragments de pièces de théâtre, d'abord « le poème méconnu » de Victor Ullmann, pianiste et compositeur qui composa à Theresienstadt *Le 30 mai 1431*, libretto d'un opéra qui ne put être achevé, son auteur ayant été gazé deux jours après son transfert à Auschwitz² ; l'autre celui de Michel Sokovkine. D'autres raisons pour d'autres auteurs : l'impossibilité typographique et, peut-être, pour les haïkus, qui d'ailleurs n'étaient pas encore parus à l'époque de la publication de l'anthologie (2008), la faiblesse d'inspiration.

FRANCE

Thanh-Vân Ton-That s'intéresse à quatre poètes du XIX^e siècle dont trois figurent dans notre anthologie. Les plus intéressants nous paraissent Casimir Delavigne avec ses deux « Messéniennes » (les Messéniens connurent contre Sparte leurs « guerres de Cent ans », toujours malheureuses) assez pompeuses et compassées, dont sont ici brillamment analysées et intégralement reproduites, la IV^e (« la Vie de Jeanne d'Arc ») et la V^e « La mort de Jeanne d'Arc », et le charmant Jean Aicard, dont le style – écrit Thanh-Vân Ton-That – à l'opposé de celui de Delavigne, rappelle les comptines. S'ajoutent Musset (la comparaison avec *Lorenzaccio* n'est guère soutenable : Jeanne et Lorenzo ont tous deux un idéal de pureté, certes, mais Jeanne est moins centrée sur elle-même) et Verlaine, seul des quatre, à ne faire aucune allusion ni à Dieu ni à la foi de Jeanne. En revanche ils s'unissent pour condamner la lâcheté du roi. L'auteur multiplie les références aux écrivains français, du Bellay, d'Aubigné, Hugo, Heredia, Giraudoux. J'en ajouterai une, russe, pour Delavigne dont

¹ Cela me fait penser à ces pseudo-nationalistes bretons qui, outrés par l'innocente Bécassine de Caumery et Pinchon qu'ils prenaient pour une attaque contre la Bretagne, se vengeaient d'elle en la dessinant nue et obscène, et de ces autres Bédéistes, que l'esprit scout de Tintin apparemment irritait et qui, illustrations à l'appui, lui prêtaient des aventures érotiques.

² On peut se procurer le texte, avec une intéressante et originale présentation, dans le livre d'Hélios Azoulay & Pierre-Emmanuel Dauzat : *L'Enfer a aussi son orchestre*, Vuibert, 2015.

les poésies me font penser en beaucoup d'endroits aux « Devises de Jeanne » de Vladimir Solooukhine¹.

Nous avons ensuite, comme il se doit, dans leur rapport avec Jeanne, des études sur Péguy, Bernanos, le général de Gaulle.

Marie Vélikanov s'intéresse au « sacerdoce de Jeanne d'Arc chez Charles Péguy ». Elle commence ainsi, mettant tout de suite les choses au point : « Péguy, on le sait, n'aimait pas les curés. » Pensons à ce qu'il écrivait après la conversion de Psichari, qu'il aimait comme un père : « Nous devons prendre le deuil d'Ernest. Il est perdu pour nous. » Mais qu'est-ce que le sacerdoce ? S'inspirant essentiellement des deux œuvres théâtrales, celle de 1897 et celle de 1910 et surtout de la première, l'auteur répond : « celui qui rend possible un dialogue entre Dieu et les hommes ». Mais comment le fait-il ? Après avoir répondu à sa vocation, le prêtre énonce la loi, intercède, invite à la prière, s'offre en sacrifice pour son peuple, témoigne du Christ, presse à l'absolution des péchés du mourant. Et aussi « célèbre la liturgie ». L'auteur voit cette célébration dans les différents silences qui jalonnent les deux œuvres, simples indications scéniques, pages blanches, surtout dans la première œuvre, silences qui jalonnent la prière de Jeanne et qui invitent le lecteur, en s'associant à Jeanne à devenir ainsi « co-créateur ». Marie Vélikanov insiste à très juste titre sur le rôle de l'intercession qui, pour Péguy, est une suite du mystère de l'incarnation, « parce que pour intercéder au nom des souffrances des autres, il faut les connaître de l'intérieur ».

Nous avons ensuite une communication d'**Anne Pinot**, « *Jeanne relapse et sainte*. L'esprit d'enfance et d'espérance contre le crépuscule des vieux ». Dans ce petit livre, que lui avait commandé *La Revue hebdomadaire*, Bernanos, dont on sait l'attachement qu'il avait pour Péguy, oppose les vertus d'enfance de Jeanne à la vieillesse des juges (« dont certains n'avaient pas trente ans ») qui la jugèrent. C'est dire, comme le dit le titre de la communication, qu'il s'agit non d'âge mais d'esprit. Par d'abondantes et longues citations, ce dont nous ne nous plaindrons pas, tant est belle, la tendresse ou la violence polémique – car le monde contemporain, l'Église et sa hiérarchie, la politique ne sont jamais absents – de la prose poétique de Bernanos, Anne Pinot nous donne un texte inspiré dont la ferveur n'est pas loin d'ailleurs de celle de l'œuvre dont elle a choisi de parler.

¹ On trouvera dans notre anthologie, Casimir Delavigne, cité partiellement, également Musset et Verlaine. Aussi Solooukhine.

L'exercice devenait peut-être plus difficile pour **Mélanie Courtemanche-Dancause** qui étudie « La figure de Jeanne d'Arc dans l'œuvre du général de Gaulle ». Le général est moins un combattant, un chef de guerre qu'un homme politique et ce n'est pas seulement un homme politique, c'est un écrivain. Les citations produites par madame Courtemanche-Dancause montrent bien la présence de Jeanne dans l'esprit du général, non seulement pendant la guerre de 39-40, la défaite et l'Occupation, mais dès avant la guerre de 14-18 et jusqu'aux décisions qui mèneront à l'indépendance de l'Algérie. Ces citations ne permettent pas de dire, comme ses adversaires se plaisaient à le dire – et ils avaient certes quelques raisons – que le Général se prenait pour Jeanne d'Arc, mais elles montrent qu'il voyait bien la ressemblance des circonstances qui faisait que la France avait besoin d'une action, d'un homme qui rassemblât les volontés de réaction à la déchéance. D'une action passant d'abord par un verbe. Dès *Le Fil de l'épée*, nous dit l'auteur, de Gaulle citait Faust : « Au commencement était le Verbe ? Non ! Au commencement était l'Action ! » D'où le nombre de références à Paul Ricoeur (*Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II, Soi-même comme un autre, Histoire et Vérité*).

Marie Palewska a choisi de nous parler du roman populaire français des années qui suivent la défaite de 1870 et mènent à 1914. Elle nous en présente trois, en s'étonnant qu'il y en ait, dit-elle, si peu. Tout de même sa quête a été fructueuse, sinon en quantité, au moins en intérêt. Elle choisit deux romans en contraste et ajoute une œuvre plus neutre. C'est tout de même extraordinaire, et significatif, de voir paraître dans un quotidien républicain radical intitulé *Le Voltaire* un roman de quatre-vingt-dix-huit feuilletons à la gloire de Jeanne. Et j'insiste : ce roman, d'un libre-penseur et anticlérical, est à la gloire de Jeanne. Cela dit, est-il si anticlérical, puisque l'auteur met en scène le franciscain frère Richard qui va annoncer « l'arrivée d'un libérateur » et se joint à l'escorte de Jeanne ? Il est beau de voir l'auteur, après un prologue très romanesque, réduire la part de fiction parce que, écrit-il, « par respect pour l'authentique grandeur de son sujet, le romancier doit « s'effacer devant l'analyste ». Tout autre est le feuilleton de Charles Buet, « réactionnaire » jusqu'à la caricature, paru dans *L'Ouvrier*. L'écrivain met en scène deux jeunes gens, le Savoyard Jean d'Yvoire et le Breton Tugdual, figures du bien et du mal. Le Savoyard est fidèle à Charles VII, le Breton subit l'influence du Juif Sédécias, qui, complotant avec Isabeau et Gilles

de Rais, « provoque la capture de Jeanne à Compiègne » et « finit par jeter un fagot sur le bûcher ». Le troisième roman, *La Patrie en danger. Histoire de la guerre future* de Paul d'Ivoi en collaboration avec le colonel Royer, actualise l'histoire de Jeanne « dans le futur ». Lors d'une invasion de la France par les Prussiens, Blanche Dampierre, appelée dans la cathédrale de Rouen, reçoit la vision de Jeanne d'Arc et la promesse d'une victoire contre le pangermanisme. La communication est accompagnée de cinq belles et opportunes illustrations.

SCHILLER et épigones

J'attendais beaucoup des deux communications consacrées à *La Pucelle d'Orléans* de Schiller. Cela, d'autant plus que cette pièce a non seulement « nourri le théâtre français » mais est certainement à l'origine de ce flot de pièces de théâtre, de poèmes et de chansons en Russie, pays qui a pu très tôt connaître Jeanne grâce à cette œuvre dans le texte original ou dans la traduction de Joukovski, plus que grâce à Pouchkine.

Bernard Franco nous parle du « citoyen français » Schiller, lecteur et admirateur de Racine qui applique dans son drame les leçons qu'il reçoit du tragédien français et des critiques qui lui sont adressées à propos de *Phèdre* en particulier. Il est passionnant de lire les commentaires et controverses que la réflexion sur la pièce de Schiller suscite chez Goethe, Auguste Schlegel, les Français Benjamin, Constant, Louis-Sébastien Mercier et, bien sûr, madame de Staël : comparaison entre tragédie grecque et « tragédie romantique », classicisme et romantisme, héroïne mythologique et héroïne historique, devenue légendaire (ce n'est pas Wallenstein), opposition entre *anankè* et Providence, entre passion menant à passivité (*Phèdre*) et passion menant à l'action (Jeanne). La complexité dans l'évolution de l'intrigue avec ses constants retournements, ses symétries délibérées dans les personnages et l'action n'a rien de classique. Quant à la mort de Jeanne, au combat et ensevelie sous les étendards, chez Schiller ou, à sa mort sur le bûcher, chez Tchaïkovski, qui préfère se plier à la réalité historique, elles sont paradoxalement associées par l'auteur comme « dépassement du monde matériel par le monde spirituel ».

François Suard traite son sujet en trois parties : (1) le pays natal, la famille ; (2) le corps ; (3) l'amour, la mission. Pour illustrer son

propos il fait intervenir cinq auteurs, quatre du XIX^e et un du XX^e siècle : Schiller (1801), Thémistocle Solera, librettiste de l'opéra de Verdi (1845), Auguste Barbier, librettiste de l'opéra de Gounod (1877), Auguste Mermet, à la fois compositeur et librettiste (1876), ceux-ci plutôt fidèles épigones de Schiller, et enfin, en contraste presque absolu, la pièce de Joseph Delteil (1925). Quant *au pays natal et à la famille*, les cinq auteurs se rejoignent plus ou moins pour décrire l'amour de Jeanne pour son pays natal, son regret de le quitter et le désir de retour, l'affrontement ou non avec son père, Delteil se distinguant par un style et des images bien particuliers. Chez Schiller, Verdi, Barbier, *le corps* de Jeanne est présenté dans une opposition entre la faiblesse naturelle (jeunesse, féminité) et la force que lui donne sa mission, Delteil décrit au contraire une fille puissante, presque une force de la nature, cela en des termes souvent fort crus. Pour *l'amour* que peut éprouver Jeanne envers l'un ou l'autre des personnages, tous ces auteurs semblent très embarrassés (impossible d'envisager Jeanne sans amour et au moins sans tentation) et manifestent cet embarras par une assez grande complexité. La Jeanne de Schiller découvre ce sentiment avec le soldat anglais Lionel, Verdi invente un amour réciproque entre Charles et Jeanne, amour auquel elle sait s'arracher, Barbier insiste sur Thibaut, l'amour de jeunesse, qui la poursuit au cours de sa mission, Delteil l'expose à une tentation latente et permanente, où interviennent Charles et Gilles de Rais, mais, nous dit François Suard, « le grand amoureux de Jeanne, c'est Delteil lui-même » et, à l'appui de cette affirmation qu'on pourrait peut-être appliquer à tous les auteurs qui ont parlé d'elle, sauf bien sûr l'imbécile Voltaire et l'ordurier Péret, il cite l'hymne que Delteil chante en son propre nom devant le bûcher en flammes.

Massimo De Giusti réunit dans son étude l'opéra de Verdi, *Joanna d'Arco* (1845), dont le livret est signé Thémistocle Solera, et *La Passion de Jeanne d'Arc* (1867) de Maurice Pottecher. L'auteur rattache l'inspiration de ces pièces au grand mouvement populaire européen, né dans l'Allemagne des débuts du XIX^e siècle, quand les peuples recherchent et retrouvent leurs racines, leurs chants, leurs légendes, leurs mythes. L'Italie, divisée, cherche l'union contre l'Autriche, la France prépara le retour des provinces perdues. Verdi et Pottecher vont choisir de mettre en scène des figures morales qui donnent foi et espérance dans l'avenir de leur nation. Schiller et *La Pucelle d'Orléans* sont là pour leur fournir l'image recherchée. Verdi

utilise le genre, si populaire en Italie, de l'opéra, Pottecher, fondateur du « Théâtre du peuple » à Bussang, justifie le titre de son théâtre en intégrant à la représentation les gens de son village vosgien et en y faisant accompagner l'intrigue par le « chœur du peuple de France ». La difficulté était que ni Verdi ni Pottecher, n'étant ni religieux ni monarchistes, ne devaient éviter d'insister sur ces aspects absolument essentiels de la mission de Jeanne. Donc, point de Dieu mais dévouement à la cause nationale. Quant au roi, Pottecher en fait simplement un « emblème de la France et de son gouvernement ». On verra dans une des communications suivantes que Gorki avec sa « Vie des gens illustres » devait affronter un problème quelque peu semblable.

FINLANDE

Zacharie Topelius, Aimé J. Pulla, Aale Tynni, Laurent Heikkilä, Anne-Marie Raittila, Jean Mäkelä, Matthieu Norri, autant de noms que bien peu de lecteurs français connaissent, même dans le cercle de plus en plus large des admirateurs de Jeanne d'Arc. **Osmo Pekonen**, notre correspondant en Finlande, grand mathématicien, grand traducteur de diverses langues dont, bien sûr, le français, grand connaisseur des littératures de divers pays, dont, bien sûr, la France, organisateur de deux colloques du *Porche* en Finlande, s'est donné ici pour tâche de faire l'histoire de la découverte et de l'illustration de Jeanne dans son pays. Les noms cités ci-dessus sont ceux de poètes, de romanciers, d'historiens et de traducteurs. Plusieurs de leurs œuvres ou d'extraits de leurs œuvres ont été publiés, texte et traduction, dans *Le Porche*. Cet historique commence par l'évocation d'un contemporain de Jeanne, Olavus Magni (1405-1460), recteur de la Sorbonne en 1435 et 1436. Pendant l'époque russe (1809-1917), époque de l'éveil en Europe du sentiment national, Jeanne est célébrée en suédois par le poète Topelius comme « symbole universel de l'amour de la patrie ». Ce sont le XX^e siècle et les débuts du XXI^e siècle qui voient paraître toute une floraison de textes d'inspirations diverses, le plus souvent lyrique. Osmo Pekonen consacre la plus grande partie de son article au poète le plus inspiré et le plus lyrique de tous, peut-être aussi le

plus complexe, Laurent Heikkilä¹, héros de la bataille d'Ihantala au cours de la deuxième guerre russo-finlandaise, dite « guerre de continuation », compagnon spirituel de Péguy et de Jeanne qu'il a illustrés dans de très beaux poèmes ou dialogues lyriques.

RUSSIE

Lucie Kempf nous parle de « Jeanne, héroïne de la scène prérévolutionnaire ». Cette Jeanne est naturellement inspirée par la pièce de Schiller à laquelle Tchaïkovski avait donné avec son opéra, une nouvelle jeunesse, un nouvel éclat. Deux grandes actrices se mesurent au personnage, Marie Ermolova avec *La Pucelle d'Orléans* et Véra Komissarjevskaja avec *Fille du peuple* d'Annenkova-Bernard. La première comme chez Schiller ne meurt pas sur le bûcher contrairement à la seconde. L'auteur de la communication souligne que, contrairement à ce qui se passe dans les autres nations européennes, il n'y a pas en Russie au XIX^e siècle ce réveil des nationalités, cette ferveur autour des traditions populaires, et donc point de « constante patriotique » mais Jeanne est plutôt vue comme un symbole de l'aspiration à la liberté, puis comme une image du « soulèvement de l'individu contre un ordre injuste », avec cette caractéristique propre à la Russie du désir de l'intelligentsia de s'unir au peuple dans ses combats. Reste que si *La Pucelle d'Orléans* connaît avec Ermolovna un très grand succès, Kommissarjevna, immense actrice, adorée du public russe, ne rencontre avec *La Fille du peuple*, pour différentes raisons contradictoires dont certaines tiennent à elle-même, que l'indifférence. Reste que ses choix d'œuvres et de rôles, Laurencia dans *Fonte Ovejuna* de Lope de Vega, Nora dans *La Maison de poupée* d'Ibsen, prouvent que ce qui l'intéresse, c'est le thème de l'émancipation féminine, la « remise en cause du pouvoir patriarcal », la lutte contre l'hypocrisie du milieu social.

Catherine Kondratiéva s'est attaquée à un texte, terriblement difficile, d'Anne Akhmatova, dont elle présente l'analyse sous le titre « Vie toute faite, vie infinie : Jeanne d'Arc comme avatar du texte inachevé *Enûma Elich* ». Texte en trois parties, *Enûma Elich. Prologue ou le rêve rêvé*, à la fois drame, poème, prose, est rédigé entre

¹ Osmo Pekonen a publié une biographie de cet écrivain : *Marian maa. Lasse Heikkilän elämä 1925-1961* [Terre de Marie. Vie de Laurent Heikkilä, 1925-1961], Helsinki, Société de la littérature finlandaise, 2002.

1942 et 1960. Plusieurs fois réécrit, il est inspiré à la poétesse par les événements de sa vie personnelle, de sa vie rêvée, de ses lectures romanesques ou historiques. Le titre est emprunté aux deux premiers mots d'un poème cosmogonique akkadien *Épopée de la création* et signifie « *Lorsqu'en haut...* ». Le personnage principal, « *Moi lyrique* », se présente sous le nom de la « *Somnambule* » ou de « *X* » ou de « *Elle* ». Le personnage masculin en dialogue est « *Lui* », la « *Voix* » ou le « *Visiteur du Futur* », personnage qui rappelle peut-être cette visite de 1942 d'Isaïe Berlin, « *rencontre mystique* », qui joua un si grand rôle dans la vie d'Akhmatova. Les scènes qui évoquent Jeanne apparaissent surtout dans la partie « *Prologue* ». Le procès de Jeanne, la présence récurrente des flammes et du bûcher, ne peuvent pas ne pas faire penser aux persécutions d'Akhmatova. Comment reprocher à l'auteur de la communication de ne pas avoir été assez explicite dans les limites qu'impose un colloque, tant cette œuvre est complexe ?

Les Français qui se demandent toujours pourquoi notre Jeanne d'Arc est tellement non seulement connue mais vénérée en Russie trouveront des réponses dans la communication de **Svetlana Doubrovna** sur « *L'image de Jeanne d'arc dans la culture de l'émigration russe en France* ». Précisons qu'il s'agit surtout des années de l'entre-deux-guerres, de 1920, avec la première vague d'émigrés, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale », avec l'exception toute récente du sculpteur Boris Lejeune dont la statue de Jeanne vient d'être érigée à Saint-Pétersbourg (l'œuvre ne l'était pas encore au moment du colloque). Célébrée par des orthodoxes, Jeanne est perçue moins comme sainte nationale française que comme sainte de l'Église universelle. Et ici, ce n'est pas comme au XIX^e siècle, sous l'influence de Schiller, mais, souligne l'auteur, d'abord sous l'influence de l'œuvre de Péguy, méditée dès 1920 par le philosophe Fédotov. Jeanne est associée par Dimitri Mérejkovski à Geneviève, François d'Assise, Thérèse de Lisieux, eux-mêmes saints de la Cité céleste indivisible., et, à la veille de la guerre, il comparera de façon très argumentée, appuyée sur nombre de citations, Jeanne et sainte Thérèse de Lisieux. Le prince Serge Obolenski, dans *Jeanne, Pucelle de Dieu*, non seulement magnifiquement documenté mais d'une si belle inspiration, raconte la vie de Jeanne, en méditant sur le sens profond de sa mission. Jeanne, après avoir achevé les deux premières étapes, délivrance d'Orléans et sacre de Charles devait accomplir une troisième et dernière étape, la délivrance de

Constantinople, mais les chrétiens d'Orient, nous dit-il, devaient attendre vainement l'arrivée de l'ange qui devait les soutenir puisqu'il/elle avait été brûlé(e) par l'occident et son Église. Le théâtre est présent avec Georges et Ludmilla Pitoëff qui jouent la *Sainte Jeanne* de Shaw et Péguy, ainsi que la peinture d'icônes avec Jeanne Reitlinger et le peintre Georges Krug. Le « Studio franco-russe », créé et animé par le fils aîné de Péguy, Marcel, joue dans cette présence de Jeanne un rôle éminent. En adoptant pour ainsi dire Jeanne, la spiritualité russe de l'émigration honore moins la « vierge guerrière » que celle qui voulut « ouvrir pour son peuple, son pays le chemin du ciel. »

Ce colloque n'était pas le dernier où étaient associées **Tatiana Taïmanova** et **Élisabeth Léguenkova**. Je les ai encore rencontrées toutes deux en décembre 2018 lors d'un nouveau colloque à Strasbourg. La mort de Tania devait les séparer deux ans plus tard. À Nancy, elles parlaient de « Jeanne d'Arc dans la série *La vie des gens* [hommes ?] *illustres* : de la conception de Maxime Gorki à sa réalisation par Anatole Lévandovski. On connaît Gorki. Quant à Lévandovski, historien médiéviste, il fut le professeur de Vladimir Raïtss, l'un de nos deux présidents d'honneur avec Régine Pernoud. Au début du XX^e siècle, Gorki, qui vient de régler ses comptes, violemment, avec la France à laquelle il reproche d'avoir cédé à la fameuse demande d'emprunts du tsar, cherche des personnalités « illustres » (veut-il reprendre le titre de l'œuvre de Plutarque ?) pour servir d'exemples à la jeunesse. Après la Révolution il se remet à l'ouvrage. Il fait appel à Romain Rolland, sans grand succès. Il a peur de pousser ses lecteurs à la mystique. Sa Jeanne d'Arc est naturellement une caricature : une paysanne, une fille du peuple, appelant au soulèvement contre les Anglais, contre la noblesse, trahie par le roi, brûlée par l'Église. Le projet est repris en 1962 par Lévandovski, qui, dans une biographie romancée, inspirée par les idées de Gorki et une mauvaise interprétation du lyrisme de Michelet, s'entête à faire de Jeanne, jusqu'au ridicule, le chef d'un soulèvement populaire. La communication se termine par une courte évocation du roman de Paul Krylov, « La licorne ou la reine de mai », publié en traduction dans *Le Porche* (n° 40-41, décembre 2014).

Le même **Paul Krylov**, historien médiéviste qui participa à la création du Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Petersbourg, étudie « Jeanne d'Arc dans la littérature marginale de

langue russe ». Cette littérature marginale, c'est une littérature d'amateur qui traite, dans tous les genres littéraires, poésie, théâtre, roman, d'un événement ou d'un personnage historique ou légendaire, mais célèbre, bref qui relève de ce qu'on peut appeler la *fanfiction*. Pavel Krylov a consulté le site *www.fic.book.net*, « la source de langue russe la plus populaire en matière de littérature marginale ». Il y a trouvé, publiés de 2012 à 2019, 61 œuvres concernant Jeanne d'Arc, appartenant à 46 auteurs, dont, nous dit-il, la majorité écrasante « se conforme à l'image traditionnelle dans la conscience historique populaire », très peu (4) la modernisant (un voyage du Bâtard d'Orléans à Moscou ou le conte uchronique *Renaissance*), très peu introduisant des personnages qui n'ont pas d'existence historique. Les « survivistes » sont extrêmement rares. Les « Jeanne au bûcher » sont très fréquentes, ainsi que les « Jeanne et Gilles » (de Rais). Il y a aussi quelques « Jeanne et le roi » sans critique du comportement de celui-ci. Les anachronismes, évidemment, ne manquent pas. Dernière remarque de l'auteur : on ne trouve dans ce genre littéraire particulier aucune référence à l'actualité, aucune prise de position religieuse ou idéologique. Pour appuyer son analyse, Paul Krylov produit de longues citations pertinentes et, à la fin de ce travail, une liste de 26 de ces œuvres avec leur référence électronique.

François Delagrangé

*

Valérie Toureille, <i>Jeanne d'Arc</i>, Perrin, « Biographie », 2020, 425 pages, 24 €.

Encore un ouvrage sur Jeanne d'Arc ! Ce sont les premiers mots de Régine Pernoud dans l'avant-propos d'un ouvrage publié en collaboration avec Marie-Véronique Clin en 1986. Que de fois cette phrase a été reprise ! – et tout particulièrement en cette période de double centenaire, Jeanne d'Arc ayant été proclamée sainte en 1920 et seconde protectrice de la France en 1922.

Valérie Toureille s'attache à présenter une Jeanne intimement liée à son environnement social, martial, politique et religieux. « J'ai eu le privilège, dit-elle, d'explorer pendant plusieurs années des fonds d'archives qui ne l'avaient pas été jusque-là et qui m'ont

immergée dans l'univers immédiat de la jeune femme en Lorraine. » Les lendemains du désastre d'Azincourt, l'ont conduite à approfondir la résistance populaire à l'occupation anglaise « qui marque, dit-elle, l'intrusion dans l'imaginaire de la France d'une conception nationale du royaume. [...] Sans ce sursaut, jamais sans doute la démarche de Jeanne n'aurait pu trouver d'écho dans l'enclave française de Vaucouleurs. »

On aura compris que l'auteur entend mettre en évidence l'arrière-plan de l'épopée de Jeanne, d'en élargir en quelque sorte son champ d'action. Travail accompli grâce à l'appui du C.N.R.S., à la mobilisation de ses meilleurs étudiants et au concours de ses collègues de l'université, en France comme à l'étranger. L'auteur précise : « J'ai modernisé les textes en tentant de respecter les tournures du temps. C'est un exercice que les historiens n'aiment pas pratiquer, mais c'est la seule façon de partager l'émotion qui nous saisit à chaque fois que nos yeux se posent sur un manuscrit. »

Le récit s'arrête à la condamnation de Jeanne, mais il intègre judicieusement les éléments du procès en nullité, permettant ainsi de mesurer la fausseté des accusations contre Jeanne, et d'éviter aussi des redites.

Après le désastre d'Azincourt (1415), l'aristocratie du royaume est décimée. Des divisions apparaissent. Le traité de Troyes (1420) entraîne l'intrusion du souverain anglais dans le conflit qui déchire Armagnacs et Bourguignons et transforme la guerre civile en guerre contre l'Étranger. Les territoires sont abandonnés à eux-mêmes. Pourtant, face à cette insécurité permanente, une résistance populaire à l'occupant anglais se fait jour, et « le parcours de Jeanne doit être mesuré à l'aune de ce premier sentiment national. » Le sentiment d'être français naît de la confrontation à l'autre, à l'étranger. Les Anglais sont illégitimes parce que leur place est en Angleterre et non en France. Cette distinction entre ce qui relève de l'intérieur et ce qui relève de l'extérieur, instinctive dans le peuple, prend peu à peu valeur conceptuelle chez quelques bourgeois lettrés ou grands commis de l'État, initiateurs d'une propagande de guerre destinée à exalter l'esprit de résistance. On fustige le faux-Français, celui qui prend le parti de l'ennemi. Ce sentiment populaire tranche radicalement avec l'état d'esprit de l'élite aristocratique qui n'a « aucune conscience d'un début d'intérêt national. [...] Sur les champs de bataille, on mourait pour le roi, pour un parti ou pour la

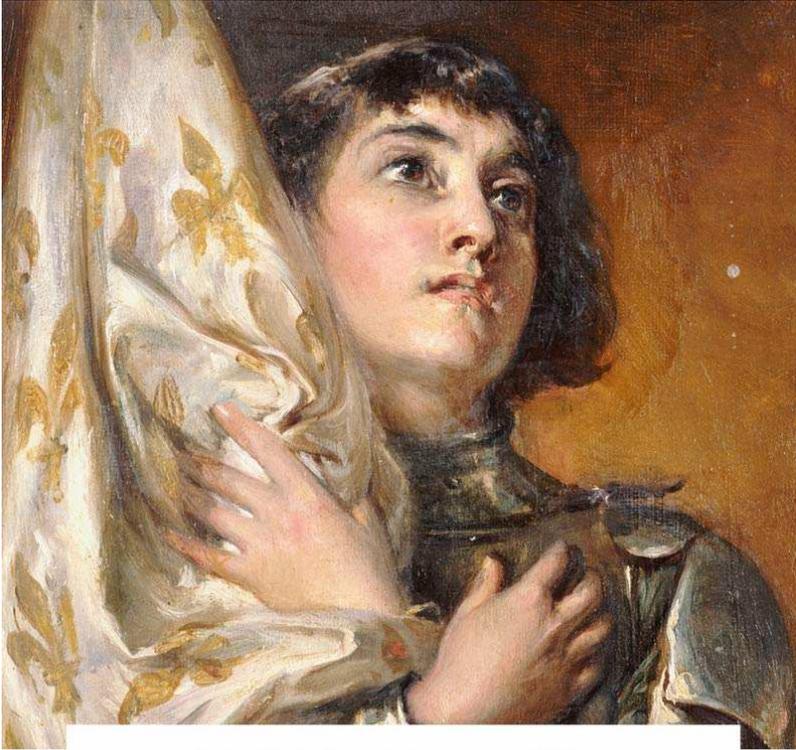
gloire, mais pas pour la patrie. » C'est dans ce contexte que Jeanne va apparaître comme l'instrument héroïque de la cristallisation de ce sentiment. C'est essentiellement ce que retiendra la postérité.

Au XV^e siècle le merveilleux fait partie du quotidien. Le monde est alors plein de mystiques, d'astrologues et de prophétesses ; les princes les consultent. Les saints sont vénérés pour leurs interventions actives : chacun d'entre eux a ses compétences ; on ne les invoque pas par hasard. La réalité des voix célestes et des visions est largement acceptée dans le monde médiéval. Les juges de Jeanne ne mettront pas en doute le fait, mais la nature de son inspiration (divine ou démoniaque). Jeanne a reçu de ses voix l'ordre d'être bonne chrétienne puis de sauver le royaume de France. Dans le Val de Meuse tout le monde se connaît. Des marches de 20 km par jour sont monnaie courante : les informations circulent vite. Le duc de Lorraine lui-même en a été informé et demande à voir Jeanne.

Ignorant délibérément le traité de Troyes par lequel sa mère, Isabeau de Bavière, a reconnu la légitimité d'Henri V d'Angleterre comme successeur de Charles VI, le dauphin se déclare roi de France sous le nom de Charles VII ; il a 19 ans. Mais le désastre de Verneuil va le laisser, deux ans plus tard, sans armée et sans argent. Il ne peut compter que sur une poignée d'hommes de guerre capables des coups de main les plus audacieux. Mais les liens de parenté et de féodalité constituent un écheveau si embrouillé que des revirements imprévisibles peuvent surgir à tout moment ; un exemple : La Trémoille, d'abord bourguignon, rejoint le roi. Richemont, dont la mère a épousé Henri V d'Angleterre, et lui-même beau-frère du duc de Bourgogne, rejoint aussi Charles VII. La Trémoille et Richemont gardent cependant des relations étroites avec la Cour de Bourgogne, au point de contrarier parfois les intérêts du souverain qu'ils servent, mais ces deux-là sont par ailleurs des ennemis acharnés à ourdir complots et coalitions l'un contre l'autre. Richemont ira jusqu'à fomenter l'enlèvement du roi. Ce simple exemple montre « à quel point le climat politique se dégrade au sein même de la Cour de Charles VII. [...] Alors que l'ennemi menace les frontières du royaume de Bourges, les Français continuent de se faire la guerre ! » Dans pareille situation, Valérie Toureille a probablement raison de retoucher le portrait que l'on fait si souvent du roi de Bourges. Un homme immature et indécis, tombé entre les mains de ses

conseillers. La réalité est plus complexe. Sans armée et sans ressources, il ne lui reste que la diplomatie et le travail de sape mené par des bandes conduites par des aventuriers hors du commun – qui vivent d’ailleurs sur l’habitant. En homme qui a appris à conserver son royaume au prix de manœuvres subtiles, il comprendra rapidement que Jeanne peut être un instrument politique à sa main.

Jeanne n’arrive pas à Chinon par hasard. Sa réputation l’a précédée. Son habit d’homme déconcerte à peine, bien qu’il soit autrement viril que ne le représente l’iconographie traditionnelle. Indispensable pour chevaucher des journées entières et convaincre les hommes de guerre qu’elle est vraiment des leurs (sans que l’on sache d’où lui viennent endurance et maîtrise des armes). Ses compagnons ne manqueront pas de la mettre à l’épreuve avant de la respecter et même de la révéler. Plusieurs la décriront rieuse, simple et innocente « en dehors du fait de guerre », mais, « sur le fait de guerre », se conduisant comme le capitaine le plus avisé du monde. Elle s’impose aux plus grands par son caractère et sa détermination, ne craint personne, sauf le roi. Son charisme surnaturel et sa piété font que nul n’ose la « requérir charnellement », parce que, dit l’un d’eux, « je voyais tant de bonté en elle qu’arrivé près d’elle toute volonté cessait. » Un chroniqueur allemand rapporte que la nouvelle se répandit en France qu’une jeune fille était venue là pour chasser les Anglais avec l’aide de Dieu. Mais avant de l’accueillir plusieurs enquêtes ont été diligentées pour savoir à quoi s’en tenir sur elle. D’autres prophétesses avant elle ont eu des révélations divines pour sauver le royaume. Mais Jeanne n’est pas une mystique évaporée. Non seulement elle invite le roi à reprendre le combat, mais elle le mènera à ses côtés pour réaliser quatre prédictions : l’anéantissement des Anglais devant Orléans, le sacre du roi à Reims, la soumission de Paris et le retour d’Angleterre du duc Charles d’Orléans. Le roi est tout de même circonspect. Une commission formée de ses proches conseillers doit s’assurer du caractère divin de la mission de Jeanne. Le peuple y croit ; la Cour en doute. Mais vu l’imminence du péril dans lequel se trouve Orléans, « il n’y avait espoir si ce n’est de Dieu. » La commission se prononce donc en faveur de Jeanne, non par conviction religieuse mais parce qu’elle incarne la dernière chance pour Charles.



Valérie Toureille

Jeanne d'Arc



PERRIN
biographie

Du parcours guerrier de la Pucelle, retenons qu'elle n'intervient pas dans les batailles en commandant ni en stratège. Mais comme incitatrice et conciliatrice : elle galvanise les troupes par la certitude de ses prédictions et son audace ; elle pousse à l'action quand les princes hésitent ; elle les conseille quand ils sollicitent son avis ; elle apaise les conflits entre les capitaines pour que leurs troupes soient aussi bien organisées que celles des Anglais, afin de les vaincre. Allant de succès en succès, ses capitaines sont envahis d'un sentiment d'invincibilité. Les gens d'armes accourent de tous côtés plus « par espérance qu'elle venait de par Dieu » que par appât du gain. Sa réputation de sainteté est désormais acquise : elle est conduite par l'esprit de Dieu. Comment en douter après ce témoignage ? À Saint-Pierre-le-Moûtier, un témoin raconte que devant la résistance de la garnison, les Français furent contraints de se retirer. Il vit alors que La Pucelle était demeurée presque seule ; il lui demande pourquoi elle ne s'est pas retirée avec les autres. Elle répond qu'elle n'est pas seule, qu'elle a encore cinquante mille de ses gens, et qu'elle ne partirait pas tant qu'elle n'aurait pas pris la ville. Le témoin regarde autour de lui et ne voit que quatre ou cinq hommes. Chiffre confirmé par d'autres témoins. Il insiste pour qu'elle se retire. Elle demande alors qu'on lui apporte fagots et claies pour franchir les fossés de la ville, et s'écrie : « Aux fagots et aux claies tout le monde afin de faire le pont ! » – « lequel incontinent après fut fait et dressé », et la ville prise d'assaut.

La captivité et le procès soulèvent deux questions essentielles : l'attitude de Charles VII et la nature du procès de Jeanne. Pourquoi Charles n'a-t-il rien entrepris pour sortir Jeanne des griffes des Anglais ? Ce souverain, plus madré qu'on l'a dit, a peut-être considéré qu'une fois l'essentiel de la reconquête du territoire obtenue par les armes, le temps de la diplomatie était venu. Que Jeanne, par son obstination à poursuivre le combat pouvait compromettre les négociations. Elle serait devenue encombrante. Peut-être compromettante : le roi pouvait-il devoir son sacre à une fille du peuple que l'Église va bientôt accuser d'hérésie ? Les minutes du procès montrent une Jeanne revenue à sa condition première. Ce n'est pas une mystique, une illuminée, mais une fille de la terre, maligne, devinant d'instinct et évitant un certain nombre de pièges qu'on lui tend. Dès que les questions portent sur son rôle

militaire, elle devient loquace, parfois arrogante ou menaçante. Mais ce n'est pas là qu'on l'attend.

C'est sur ses habits d'homme. Dans ce costume Jeanne a transgressé la règle de séparation des genres voulue par Dieu, ainsi que la hiérarchie des états en se haussant au-dessus de sa condition. Un procès en hérésie ne laisse guère de chance à l'accusée : pas besoin de réunir des preuves matérielles, la *mala fama* suffit, et le jugement est rendu en dernier ressort. Les Anglais ont toute raison d'être satisfaits. Ils ont été si choqués par l'habit de Jeanne qu'ils ont protesté auprès de Charles VII parce qu'il a contrevenu aux usages de la guerre en employant contre eux une fille habillée en homme plutôt que la force et la puissance des armes. La guerre a ses règles, il faut les respecter. C'est ainsi qu'on ne peut être fait prisonnier que par un adversaire au moins de même rang que soi ; la valeur de rançon du prisonnier est fonction de son rang ; sans valeur, il est immédiatement massacré. Les Anglais vont donc tout faire pour dénier à Jeanne la qualité de prisonnière de guerre. En effet, elle dispose de 10 000 écus pour payer sa rançon et pourrait ensuite reprendre le combat. Un risque qu'ils ne veulent pas courir. Une condamnation pour intervention d'une puissance maléfique sauverait l'honneur des Anglais qui ne voient pas autrement leur défaite à Orléans. Ils sont superstitieux, littéralement terrorisés par cette femme porteuse de maléfices au point d'attendre qu'elle soit brûlée pour assiéger Louviers. Ils sont pressés. Les juges ecclésiastiques, pourtant tout acquis à la cause anglo-bourguignonne, les exaspèrent par leur formalisme. Ils accusent Cauchon de mollesse et de chercher le salut de Jeanne plutôt que sa mort. Cauchon a voulu un procès dans les formes. Mais ce procès est pourtant vicié dès le début. Jeanne aurait dû être emprisonnée dans une prison d'Église, avec des femmes, alors qu'elle est détenue dans des conditions effroyables par des soudards anglais qui la harcèlent de toutes les manières.

Mais au-delà de l'aspect immédiatement politique, le procès s'inscrit dans la crise conciliaire (voir l'étude de monseigneur Dominique Letourneau dans le précédent *Porche*) et dans le prolongement du Grand Schisme. Les juges ne contestent pas la réalité des apparitions, mais ils veulent débusquer l'œuvre du Malin et la façon dont il a pris possession de l'esprit de Jeanne. Il n'est donc pas impossible que Cauchon ait eu réellement l'intention de la

ramener à la voie de la vérité et du salut et de la condamner à la prison perpétuelle plutôt que de la faire mourir. Mais Jeanne ne fait rien en ce sens. Elle en appelle directement à Dieu, à l'Église triomphante sans passer par l'Église militante. Scandale ! Elle invoque le pape de Rome. On lui demande quel est le véritable pape. Elle s'étonne et demande s'il en existe deux... Les choses traînent trop au gré des Anglais. Ils vont faire en sorte qu'in fine elle soit convaincue de relapse et remise au bras séculier, sans même qu'on ait pris la peine de lui signifier sa condamnation...

En quelques pages, l'auteur évoque les obstacles plus politiques que religieux qu'il a fallu surmonter pour que l'Église et la papauté, encore meurtries et fragilisées par le Grand Schisme et la crise conciliaire, acceptent finalement que le procès en nullité puisse avoir lieu.

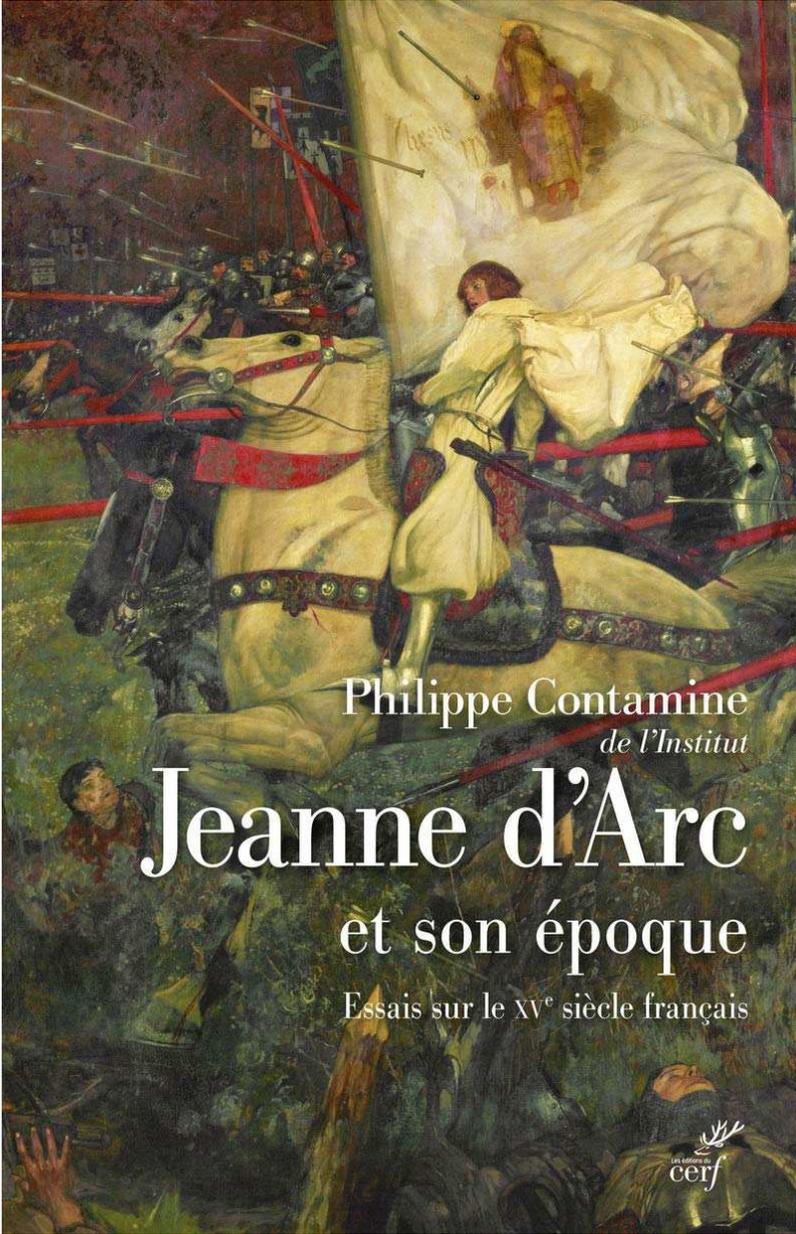
Ce livre se signale donc par sa densité, sa prudence et son impartialité. La recension que nous en donnons ici ne laisse malheureusement rien percevoir du fourmillement de détails qui, dans l'ouvrage, donnent vie à la petite Jeanne. On la voit plongée dans l'immense complexité de son siècle, seule, sainte et décisive pour sauver in extremis le royaume de France. On ne peut l'oublier.

Michel Rustant

*

Philippe Contamine, *Jeanne d'Arc et son époque. Essais sur le XV^e siècle français*, Cerf, 2020, 384 pages, 25 € [réédition augmentée de *De Jeanne d'Arc aux guerres d'Italie : figures, images et problèmes du XV^e siècle*, Orléans, Paradigme, « Varia », 1994, 288 pages].

Philippe Contamine nous a quittés le 26 janvier 2022, à l'âge de 89 ans, laissant une œuvre qui fait de lui le connaisseur le plus sûr d'un domaine bien défini par le titre de sa thèse : *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge* (1969). Ce vaste sujet incluait la Guerre de Cent-Ans et Jeanne d'Arc, dont il devint au fil des ans l'un de nos meilleurs spécialistes. C'est à ce titre qu'il succéda à Régine Pernoud à la direction du Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans en 1985.



Or voici qu'en nous quittant Philippe Contamine nous laisse un ultime ouvrage auquel sa mort donne, du point de vue scientifique, quelque chose de testamentaire. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter le jeu apparent entre titre et sous-titre. A première vue c'est le sous-titre (*Essais...*) qui est le plus juste. L'ouvrage est un recueil de 17 études déjà publiées, mais difficiles d'accès, et c'est une commodité de les avoir ainsi sous la main. L'auteur a bien conscience de cet écart entre titre et sous-titre. Aussi consacre-t-il son Introduction sinon à le réduire du moins à le justifier : de près ou de loin tout le XV^e siècle gravite autour de la figure de Jeanne. Aussi peut-il en faire un effet d'affichage : il n'est pas usurpé.

Il est bien impossible d'entrer ici dans les sujets aussi divers – et souvent très savants – de ces 17 études. Il sera possible de revenir sur tel ou tel dans un prochain *Porche*. Mais les passionnés lecteurs « johanniques » n'attendent pas pour retrouver Jeanne, en particulier dans les études VI (*Jeanne d'Arc et la prophétie*) et VIII (*Saint Michel au ciel de Jeanne d'Arc*). Le livre comporte 16 illustrations, hélas en noir et blanc. Seule la première de couverture reproduit une toile de Franck Craig : *La Pucelle*. 1907. Craig est un peintre britannique... Le tableau est au musée d'Orsay. Il ne manque pas de panache.

Bernard Plessy

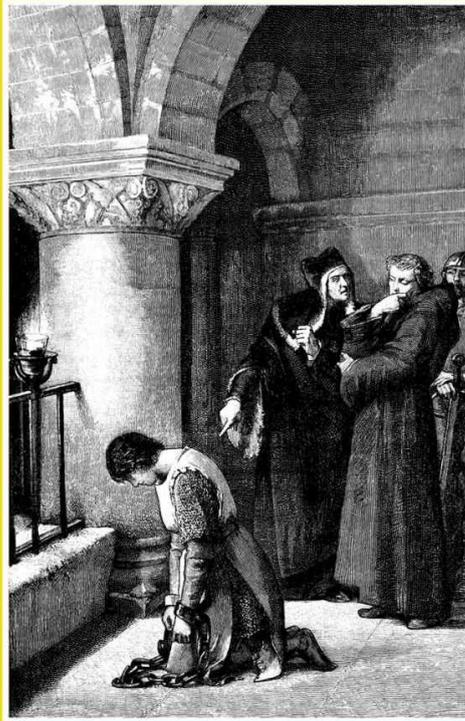
<p>David Waléra, <i>Le martyre de Jeanne, la Pucelle de feu</i>, Éditions Baudelaire, 2020, 210 pages, 18 €.</p>

Cette très belle pièce est explicitement créée « pour le centième anniversaire de la canonisation de Jeanne d'Arc ». Le texte est précédé de trois épigraphes, citations de Michelet, de Bernanos et de Péguy (qui est aussi présent par une mention incidente, dans la bouche de Jeanne, de madame Gervaise).

La pièce commence par un « prélude surnaturel au Purgatoire ». Dans le « chœur des âmes » figure Cauchon qui est invité par l'archange saint Michel, pour écourter ce qui lui reste de peine (« soit exactement sept mille trois cent septante-trois ans neuf mois deux semaines cinq jours sept heures et trente-trois minutes, je te passe les secondes et les quarts de soupirs... », ce qui suscite les protestations de l'évêque qui en a déjà accompli le double), à revivre une dernière fois le procès de Jeanne.

David WALÉRA

Le martyre de Jehanne, la Pucelle de feu



Éditions
Baudeaire

S'enchaînent alors six scènes empruntées et assez fidèles au texte même du procès, où les traits des principaux personnages sont – on est au théâtre – assez accusés : servilité et ambition de Cauchon, brutalité des Anglais, férocité de Jean d'Estivet, le promoteur, particulièrement chargé ici, mais ne le mérite-t-il pas ? L'auteur présente au milieu de cet aréopage de clercs bornés, lâches ou arrivistes des personnalités courageuses, dont l'humble greffier Guillaume Manchon (on pense au roman de Michel Bernard). Les moments d'action sont entrecoupés de grands monologues de Jeanne – retours sur soi – et aussi de charmants intermèdes, dont certains détendent l'atmosphère en faisant dialoguer avec Jeanne et même plaisanter sainte Catherine et sainte Marguerite. Mais qu'on ne se trompe pas : la pièce n'est pas une comédie, le personnage de Jeanne est bien celui de la réalité, tragique dans sa solitude, ses hésitations, ses tentations (présence de Satan, finalement vaincu).

La fin répond au début par un dialogue entre Jésus et Cauchon qui, après de derniers sursauts de son orgueil, finit par prier Jeanne d'intercéder pour lui. Le recours fidèle aux sources historiques permet à David Waléra, une fois acceptées les données de sa pièce, de ne pas déformer la figure et le comportement de Jeanne et lui évite de tomber dans toutes les billevesées dont on la rend souvent victime.

Hugues Moreau, *Dans le jardin de mon père. Jeanne d'Arc mystique et théologienne*, Saint-Léger éditions, 2021, 183 pages, 17 €.

Sous ce beau titre qui est citation d'une phrase de Jeanne à son procès et, en même temps peut-être, rappel d'une des plus connues et des plus émouvantes de nos vieilles chansons françaises, Hugues Moreau, comme l'annonce implicitement le sous-titre, renonce à une analyse purement historique de l'épopée de Jeanne. Car celle-ci « n'est pas un sous-produit de conditions matérielles, ni un monde réductible à des catégories intellectuelles. Non seulement elle rappelle l'effusion de sainteté que l'on observe à travers d'autres figures du Moyen-Âge, comme sainte Geneviève [...], mystique au rôle important dans l'installation des Francs en Gaule, ou saint Louis [...], souverain justicier attaché à la bénédiction de son royaume ; mais surtout elle échappe au-delà de tout exemple à la logique ordinaire des causalités terrestres. » Ainsi se distingue-t-il des interprétations trop liées au contexte, à l'environnement

(Contamine), qui « situe les faits, en décrit les aspects extérieurs, révèle la forme dans laquelle se moule l'action, mais ne dit pas la raison, la nature de l'événement ». Pour lui, l'aventure johannique est une « histoire sainte » qui permet de « distinguer la subjectivité du monde », de « percevoir les signes de la Vie divine, l'expression du Verbe créateur dans la perspective de son interaction avec l'action humaine [...], d'identifier un langage caché dans l'empire des phénomènes ».

Les chapitres III : 1429, « l'année de la Pucelle », et IV : 1430, « Jeanne désarmée », reprennent chronologiquement les étapes de l'épopée, en mettant l'accent sur les miracles qui la jalonnent et en leur proposant un sens par leur mise en relation (par exemple, épée trouvée dans la chapelle de Sainte-Catherine-de-Fierbois ou entretiens avec sainte Catherine avant et après le saut de 20 mètres de la tour de Beurevoir où elle échappa à la mort « sans explication possible », p. 75). Pour le procès, l'auteur signale des irrégularités/illégalités qui rendent évidente la volonté des Anglo-Bourguignons de la conduire à la mort : l'une d'entre elles – elles sont assez nombreuses – est peu connue : Cauchon ne pouvant siéger dans le diocèse de Beauvais, tenu par les Français, le chapitre de Rouen détacha de son territoire normand une parcelle qu'il octroya à l'évêché de Beauvais.

Ce sont les chapitres V, VI et VII, le dernier, qui abordent vraiment la question qu'exprime le sous-titre du livre. Le point de départ : « dans le jardin de mon père », image spirituelle du paradis, du « jardin du Père », c'est la visite de l'ange qui « enseigne à Jeanne sa mission », celle de Catherine qui, comme elle, tient tête à une assemblée de doctes, que l'on retrouvera à Fierbois et à Rouen (Mont Sainte-Catherine), celle de Marguerite dans sa lutte avec le dragon et son martyre un 17 juillet, jour du sacre de Charles.

L'auteur montre que Jeanne se situe bien dans la lignée d'autres mystiques, vierges consacrées qui se sont données à Dieu par l'accueil en elles de l'Esprit Saint. Non simplement « messagère en armes », mais devenue « message », « envoyée par laquelle Dieu opéra au-delà des intentions humaines [...], elle se fit semblable au Christ et permit aux schémas du Verbe, ceux de la mort et de la résurrection, de la Passion et de la glorification, de se réaliser dans l'histoire ».

Fr. Delagrange



Hugues Moreau

Dans le jardin de mon père

Jeanne d'Arc
mystique et théologienne

SAINT-LÉGER ÉDITIONS

Thierry Dehayes, *La Fabrique de Jeanne d'Arc, Atlante, « Une autre Histoire », 2021, 397 pages, 19 €.*

Disons-le d'emblée, Thierry Dehayes, titulaire d'un D.É.A. en Histoire, d'un doctorat et d'une agrégation de Lettres, n'est pas un spécialiste du monde médiéval. N'empêche que la vigueur qu'il met à *démontrer* que Jeanne d'Arc était de sang royal rend la lecture de son livre stimulante.

Un certain nombre de chroniques du XV^e siècle atteste que le peuple ne se résignait pas à croire à la mort de La Pucelle. Mais c'est Pierre Caze qui reprend à son compte, en 1819, la version selon laquelle Jeanne serait la fille adultérine d'Ysabeau de Bavière. Version successivement reprise en 1932 par Jacoby, en 1952 par Grimod, en 1954 par Bancal et bien d'autres, dont Jean de Saint-Jean, qui, dans une brochure de 1957, confirme en tous points les conclusions de Grimod. Ce Saint-Jean n'est autre que Bernard Jean-Daulon, descendant direct de Jean d'Aulon, fidèle compagnon de Jeanne et fait prisonnier en même temps qu'elle à Compiègne. Jeanne serait donc de sang royal et elle aurait survécu au bûcher. Parmi ces auteurs, il faut toutefois distinguer ceux qui accordent à la Pucelle d'être de sang royal sans pour autant penser qu'elle a été sauvée des flammes, et ceux qui pensent qu'étant de sang royal, *elle ne pouvait qu'échapper* au bûcher. C'est ce que soutient Thierry Dehayes en mettant ses pas dans ceux de Grimod.

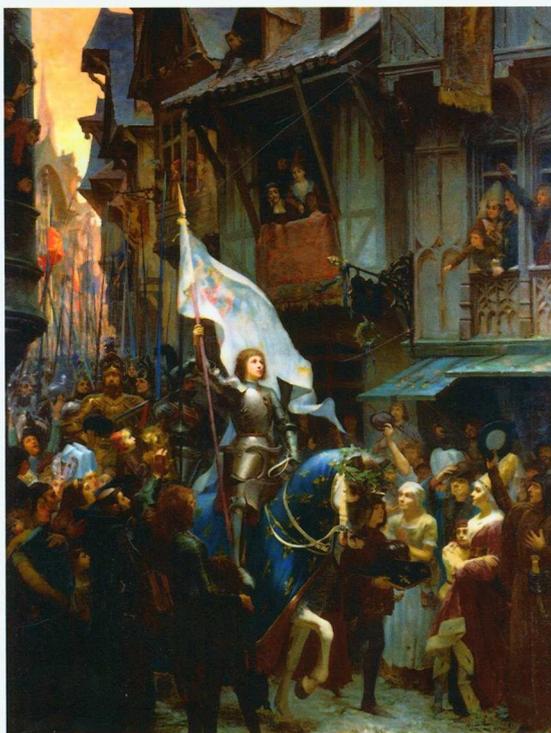
Que Jeanne soit la fille adultérine du duc Louis d'Orléans, et tout s'explique. Qu'elle sache adopter les codes en usage à la Cour dès sa première rencontre avec Charles VII ; qu'elle soit parvenue « à destination au terme d'un parcours exigeant, quelque 660 kilomètres en onze jours, [...] Jehanne est surentraînée que ce soit dans le domaine des armes ou l'équitation – *a minima* cinq ou six ans de pratique intensive. » De là aussi son autorité sur les princes et les grands capitaines. « Tous lui obéissent. » Elle est formée non seulement à se battre, mais à diriger un siège. Et ce qui serait impossible à une jeune femme de 19 ans, devient concevable si l'on admet qu'elle est née en 1407 et non en 1412 ; elle a donc 24 ans. « C.Q.F.D. ! », s'écrie triomphalement notre auteur.

Arrivons-en à la sentence qui la conduira inexorablement au bûcher, le 31 mai 1431. Le bûcher étant une peine infamante, une personne de sang royal *ne peut* être brûlée. Il a donc fallu une entente

entre adversaires pour qu'elle puisse s'enfuir et que lui soit substituée au dernier moment une autre condamnée.



La fabrique de Jeanne d'Arc



Thierry Dehayes

A^tlande

Pour les besoins de la démonstration, Thierry Dehayes force le trait, sa Jeanne devient une *superwoman* ; il contourne habilement les objections qu'il pressent. Pour ce faire, il n'hésite pas soit à tordre le poignet des documents pour leur faire dire ce qu'ils ne disent pas vraiment, soit à s'appuyer sur... l'absence de documents ou la minceur des témoignages. Ainsi, lors du procès en nullité, on ne trouvera que deux témoins qui aient assisté à la scène du bûcher : Jean Riquier, curé d'Haudicourt au diocèse de Rouen et Guillaume de La Chambre, prêtre et médecin qui a soigné Jeanne en prison et qui confirme la réalité du supplice. Trop peu !

Vient alors le second acte : la réapparition de Jeanne le 20 mai 1436. Pierre et Jean d'Arc, les deux frères de Jeanne, qui ont pourtant combattu à ses côtés tout au long de ses campagnes, la rencontrent et la reconnaissent ! Son « absentement » aurait donc duré un peu plus de cinq ans. Mais aucun témoin ne s'est jamais manifesté pour dévoiler le lieu de sa cachette. La reconnaissance de Claude, qui se fait appeler Jeanne, pose évidemment une question embarrassante à propos des deux frères. Qu'ils aient été abusés ou complices, ils ne sortent pas grandis de cet épisode. Claude/Jeanne se marie en automne 1436 avec le chevalier Robert des Armoises et meurt en 1450. Une dizaine d'années plus tôt, lors d'une entrevue avec Charles VII, elle lui aurait avoué la supercherie ; c'est la thèse admise par l'historicité classique. Mais, pour Thierry Dehayes, l'objet de l'entrevue aurait été tout autre : Claude/Jeanne serait venue se faire pardonner une campagne militaire entreprise sans l'autorisation du roi... et tout serait rentré dans l'ordre.

Cette thèse « surviviste » (selon le terme de Régine Pernoud) peut satisfaire le besoin d'explication rationnelle quand la raison se heurte à l'inexplicable. Plus besoin de voix, de vision, de mission célestes pour expliquer qu'une jeune inconnue ait pu s'imposer aux princes, galvaniser des guerriers audacieux, et changer le cours de l'Histoire ; la réponse est simple : c'est une bâtarde royale ! Mais cette version pose autant de questions qu'elle en résout. Où et quand aurait-elle reçu cette formation de « cinq ou six ans de pratique intensive » ? Que pouvait gagner le roi à faire passer sa demi-sœur pour une fille du peuple ? Il se mettait ainsi à la merci des Anglais, complices d'un jour mais qui restaient ses adversaires de toujours. Et surtout, comment relier le caractère entier et la droiture de Jeanne

à la lamentable attitude d'une condamnée qui laisse une malheureuse périr à sa place ? Une telle différence de mentalités n'aurait pu qu'impliquer deux personnes différentes.

Cet ouvrage invite le lecteur à se prendre au jeu, à jouer au chat et à la souris avec l'auteur, en évitant les chausse-trappes dans lesquelles une logique d'apparence impeccable cherche à le faire tomber.

M. R.

*

Charles Péguy, *Note sur M. Bergson et Note conjointe sur M. Descartes*, édition Andrea Cavazzini et Jonathan Soskin, Liège, Presses universitaires de Liège, « Philosophie », 2016, 268 pages, 24 €.

Qui veut lire en neuf les deux derniers textes en prose écrits par Péguy à la veille de la Première Guerre mondiale, à savoir la *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne* et la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, devait avant 2016 recourir au troisième volume de la Pléiade pour la modique somme de 80,50 euros (prix public). On est donc heureux qu'aient reparu ces deux œuvres en un seul volume pour 24 euros ou, en ligne, gratuitement (et légalement) à l'adresse books.openedition.org/pulg/7098. L'initiative en vient de Belgique, parce que travaillaient alors à l'université de Liège les deux éditeurs scientifiques : Andrea Cavazzini, professeur agrégé de philosophie et chercheur, et Jonathan Soskin, qui préparait alors une thèse sur Deleuze. À notre grande surprise, nous n'avons trouvé aucun compte rendu préalable au nôtre, alors que l'ouvrage date de 2016 et qu'il mérite examen.

La réédition se voit enrichie des essais inédits des deux éditeurs : « Situations de Charles Péguy » (pp. 5-19) et « Le temps après l'éternité. Sur les *Notes* de Charles Péguy » (pp. 199-258), fort intéressants pour un esprit philosophique, en dépit d'un parti-pris apolitique et areligieux qui s'affiche d'emblée (pp. 5-6 ; nous conservons les deux notes des auteurs ; cf. p. 249) :

SÉRIE
PHILOSOPHIE

Charles Péguy

Note sur M. Bergson
et Note conjointe sur M. Descartes

édité par
Andrea CAVAZZINI et Jonathan SOSKIN



Presses Universitaires de Liège

Les commémorations de 2014 ont été l'occasion de plusieurs contributions savantes, qui ont incontestablement essayé de réapprécier la vitalité et la complexité d'une œuvre par-delà les formules convenues¹. Cependant, il ne faut pas négliger, parmi ces commémorations, quelques conférences (et au moins une messe !) organisées par les Cercles Charles-Péguy de Lyon et Paris, organes idéologiques de la droite chrétienne². Un siècle après sa mort au champ d'honneur, Péguy continue à être un auteur arboré par les tenants de l'ordre social et de l'identité religieuse et nationale. Quoi qu'on puisse penser de cette appropriation, il ne saurait être question de lui opposer une lecture « de gauche » de Péguy, laquelle ne ferait qu'inverser le signe de la première au nom d'une famille idéologique différente. Pour prendre la mesure de l'œuvre de Péguy, il faut au contraire changer les principes de sa lecture. Lire « à rebrousse-poil » ses textes, ses concepts et ses formules est la seule manière de les soustraire à la circulation autoréférentielle dans la sphère des opinions et de les réassigner à la constellation à laquelle ils appartiennent : celle des grandes analyses critiques de la modernité.

Parmi ces analyses, nous avons privilégié celles qui relèvent du marxisme critique, inspirées également par Hegel et Max Weber.

Dont acte. Péguy appréciera, qui a toujours attribué à un hégélien – Octave Hamelin – le fait d'avoir été recalé, en 1898, à l'agrégation de philosophie !

Les deux *Notes* sont introduites (p. 21) en une page qui s'étend sur la courte première *Note* mais ne précise guère ce qu'est la longue *Note conjointe*. Soit dit en passant : si notre recension le fait par commodité et parce que cela ne prête guère à confusion, nous trouvons en revanche déplorable qu'une réédition de textes abrégés en couverture, ainsi qu'en page de titre, le titre des deux œuvres considérées : le titre complet de Péguy n'est pas *Note sur M. Bergson* mais *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, ni *Note conjointe sur M. Descartes* mais *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*. Cette réserve faite, le texte même suivi dans cette édition est celui des *Ceuvres complètes* (1924) « confronté » au

¹ Voir en particulier C. Riquier (dir.), *Les Cahiers du Cerf : Charles Péguy*, Paris, Cerf, 2014 et C. Riquier (dir.), dossier « Péguy vivant » in *Nunc*, n° 32, 2014.

² Du reste, il est curieux que certains chantres contemporains de l'identité nationale croient faire résonner dans leur colère celle de Péguy : celle-ci ne visait, tout compte fait, rien d'autre que l'entreprise de fondation par l'histoire de l'identité de la France, à travers ces maîtres d'œuvre de l'histoire érudite que furent Langlois et Seignobos à la Sorbonne mais au premier chef Ernest Lavisse à l'École Normale Supérieure.

troisième volume de la Pléiade (1992). C'est bien, mais il eût mieux valu partir de l'édition originale.

Nous trouvons également dans l'ouvrage une bibliographie qui permet de comprendre dans quelle lignée critique se situent les deux éditeurs : celle de Mounier-Delaporte-Rolland-Béguin, contre « l'appropriation » de Péguy par « la droite nationaliste » (p. 8, n. 7). Mais on ne comprend pas pourquoi se restreindre au *Pascal par lui-même* d'Albert Béguin, et les autres lectures péguistes des auteurs semblent insuffisantes : Duployé et Onimus par-ci, Robinet et Riquier par-là, Géraldi Leroy caché sous un étonnant « Georges Leroy ». D'ailleurs l'ouvrage de Robinet publié chez Seghers en 1968 n'est pas *Métaphysique et politique* : cela n'est que le sous-titre (malgré l'ambiguïté d'une des deux couvertures ayant existé), le titre étant *Péguy entre Jaurès, Bergson et l'Église*. Par ailleurs son lieu d'édition n'est pas Vichy mais Paris, le livre étant il est vrai « achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Wallon, à Vichy » (p. <351>). La part des études philosophiques et politiques de Péguy en bibliographie ne nous paraît ni suffisante ni à jour. Sur Hegel et Péguy, sur Marx et Péguy, sur Bergson et Péguy, sur l'événement et Péguy, sur le plan des deux *Notes*, pour prendre quelques thèmes qui intéressent nos deux auteurs, les articles ou les travaux universitaires ne manquent pas.

Clôt l'ouvrage un « Index des noms » restreint aux noms de personne mais surtout incomplet : notre sondage ayant porté sur les pages 137-187, la moisson des oublis est importante et, pire, inquiétante. On comprend mal, surtout à l'ère numérique, qu'« Épictète » (177) soit délaissé quand Empédocle et Platon, qui plus est à ses côtés, sont référencés. Il semble un peu curieux de séparer « Jésus-Christ », référencé pour sa part, de « Dieu » (137-138, 180 et passim) ou du « Seigneur » (182), absents de l'index. Dieu n'est manifestement pas une personne pour nos deux philosophes – même si on aurait aimé leur en demander la démonstration. Ses Saints n'apparaissent pas plus : « Polyeucte », cher à Péguy pourtant (139-140), mais également – légendaires ? – « David » et « Salomon » (143), « Adam » et « Ève » (187), oui : Ève... mais encore « Daniel, Jonas, Josué, Judith » (187 encore : cela fait du monde). L'« Index » exclut aussi de pauvres amis avec Daniel André ou Daniel Delafarge (187, nn. 39-40) : devenus anonymes ? Et « Mazarin » et « Richelieu » (173) en personnes : trop « Ancien Régime » ? L'absence de « César » (177) peut, elle, être excusée : le mot est pris au sens métaphorique

de « pouvoir politique ». Le sentiment que l'on retire des oublis particulièrement malheureux de nos auteurs, c'est que l'« Index » doit être refait sérieusement, c'est-à-dire comme on doit le constituer, grande feuille et crayon à main droite, avec patience et humilité – et sans parti pris.

Espérons, sans trop donner dans « l'identité nationale », que des presses universitaires françaises auront aussi à cœur de bientôt rééditer les œuvres en prose de Péguy, si mal diffusées. Liège montre la voie.

François Lyonnais

*

Henri Bergson, *Histoire de l'idée de temps. Cours au Collège de France. 1902-1903*, Presses universitaires de France, 2016, 395 pages, 29 € ; *L'Évolution du problème de la liberté (1904-1905)*, Presses universitaires de France, 2017, 384 pages, 29 € ; *Histoire des théories de la mémoire (1903-1904)*, Presses universitaires de France, 2018, 384 pages, 29 € ; *L'Idée de temps (1901-1902)*, Presses universitaires de France, 2019, 255 pages, 22 €.

La publication, de 2016 à 2019, de quatre des cours de Henri Bergson au Collège de France (sur les onze cours qu'il a dispensés entre 1900 et 1914) a été un événement par les nombreux éclairages qu'ils apportent sur sa pensée, mais aussi, comme l'a écrit Camille Riquier dans sa préface aux cours sur *l'Histoire de l'idée de temps*, parce qu'ils pourraient « toucher, comme jadis, un public lointain et non initié qu'ils peuvent amener à s'intéresser à l'œuvre, quand ce n'est pas à le convertir à la philosophie elle-même. »

Pourquoi cet enthousiasme ? Je vais essayer de donner un aperçu des raisons qui le justifient. Mais voici tout d'abord les conditions qui ont permis cette résurgence. Car elles sont singulières : ces publications n'auraient jamais pu voir le jour sans Charles Péguy.

Les cours au Collège de France ont succédé aux cours que Bergson avait donnés en tant que professeur de lycée, à Angers d'abord en 1882 puis à Clermont-Ferrand de 1883 à 1888, et enfin en khâgne à Paris, à Louis Le Grand et surtout Henri IV, de 1888 à 1898, en partie publiés à partir des années 1990, mais ces cours sont moins liés à son œuvre et sa philosophie. Les fameux et quasi-légendaires

cours au Collège de France, pour être célèbres, n'en restaient pas moins jusqu'à présent inédits, et les obstacles à leur publication étaient nombreux et importants. En premier lieu Bergson n'avait pas souhaité la publication de ses cours ni de celles de ses conférences non publiées et recueillies par lui, pas plus que de ses lettres et de ses manuscrits inachevés, privilégiant l'œuvre maîtresse constituée des quelques livres où il a condensé sa philosophie. Il y a eu cependant des publications de ses cours de professeur de lycée dans les années 1990 avec l'accord d'Henri Gouhier, exécuteur testamentaire de Bergson. Mais c'est l'entrée dans le domaine public des écrits de Bergson, 75 ans après sa mort en 1941, qui a été l'occasion de cette nouvelle et récente série de publications.

La publication des cours de Bergson était pourtant devenue possible sur le principe à partir de 1990, mais pour les cours au Collège de France la difficulté était qu'ils avaient tous disparu (Bergson était d'ailleurs réputé pour exposer ses cours le plus souvent sans note et sans papier), et n'étaient connus qu'à travers quelques traces et par un résumé que Jacques Chevalier avait donné d'au moins deux d'entre eux en 1904 dans la *Revue de philosophie*.

Une autre condition était donc indispensable pour permettre ce projet éditorial, celle de pouvoir tout simplement disposer des textes des cours, *a priori* non conservés. C'est là qu'intervient le rôle capital qu'a joué Péguy. On sait qu'il avait assisté à plusieurs reprises « dans sa pèlerine », comme l'ont décrit d'autres participants, aux cours du Collège de France de Bergson. Mais, avide d'entendre dans son intégralité la parole de Bergson, tout entière et non sous forme de résumé, Péguy avait aussi envoyé à de nombreuses reprises les frères Raoul et Fernand Corcos, sténographes assermentés (auxquels il avait l'habitude de recourir pour prendre connaissance dans le détail des débats parlementaires et des congrès socialistes) prendre en note les cours au Collège de France auxquels il ne pouvait pas assister. Et pas seulement « prendre des notes » mais bien, grâce à la sténographie, relever l'intégralité des cours.

Ces retranscriptions des cours de Bergson, longtemps oubliées dans des cartons, ont été déposées en 1997 au fonds Doucet par André Devaux, qui les avait lui-même reçues de la famille Péguy. Elles se présentaient sous la forme de dactylographes répartis dans trois boîtes rouges de format identique. D'où la mention figurant en tête de ces publications : « avec le concours de la bibliothèque littéraire Jacques Doucet ». Mais il faut souligner le rôle de Péguy, la

conservation des paroles de Bergson découlant de son initiative de faire copier ces cours dans leur version intégrale. Cette exigence est liée à la personnalité de Péguy, qui ne voulait pas seulement avoir connaissance des propos tenus par Bergson, mais aussi de sa façon de les amener, du rythme et du mouvement de sa pensée et de son exposé oral, et à travers une retranscription exhaustive retrouver sans doute aussi quelque chose d'un ton et d'une voix, que le lecteur peut à son tour découvrir et imaginer aujourd'hui.

Chaque année de cours comprenait une vingtaine de leçons ou conférences (leur appellation varie au fil des publications), et l'apport de Péguy concerne *quatre* années de cours, deux intégralement conservées, et deux autres de façon partielle. Mais avant de donner quelque idée de leur contenu, il importe de les situer dans l'ensemble que constituent les cours de Bergson au Collège de France. Il y a donc eu, entre 1900 à 1914, onze cours donnés par Bergson se déployant chaque fois à travers vingt conférences échelonnées de décembre à mai : quatre de ces cours furent professés depuis la chaire de l'histoire de la philosophie grecque et latine de 1900 à 1904, puis, de 1904 à 1914, sept depuis la chaire de l'histoire de la philosophie moderne.

Les quatre premiers cours ont porté sur l'idée de cause (1900-1901), l'idée de temps (1901-1902), l'histoire de l'idée de temps dans ses rapports avec les systèmes (1902-1903) et l'histoire des théories de la mémoire (1903-1904).

Les cours suivants ont eu pour sujets l'évolution du problème de la liberté (1904-1905), les théories de la volonté (1906-1907), les idées générales (1907-1908), la nature de l'esprit et le rapport de la pensée à l'activité cérébrale (1908-1909), la personnalité (1910-1911), l'idée d'évolution (1911-1912), la méthode philosophique, concept et intuition (1913-1914).

Ce qui a été conservé grâce à Péguy, ce sont les deuxième, troisième, quatrième et cinquième cours. C'est dire d'une part la perte que représente *a priori* (sous réserve d'autres découvertes éventuelles de manuscrits) l'absence du premier cours, sur l'idée de cause, mais aussi de tous ceux des années 1906 à 1914. C'est d'autre part constater le caractère précieux et inestimable des cours, parfois complets, qui ont été conservés. Les Presses universitaires de France ont ainsi pu publier ces dernières années ces cours en quatre volumes. Notons que les quatre années de cours n'ont pas été publiées dans l'ordre chronologique : en 2016 est paru le cours sur

l'Histoire de l'idée de temps (les cours de 1902-1903), en 2017
L'Évolution du problème de la liberté (les cours de 1904-1905), en 2018
Histoire des théories de la mémoire (les cours de 1903-1904) puis en 2019
L'Idée de temps (les cours de 1901-1902).

Avant de donner quelques éléments sur chacun de ces quatre cours il peut être utile de les situer aussi dans la vie et l'œuvre de Bergson. Et cela de deux façons. D'une part il est important de mentionner que cet ensemble de cours de 1901 à 1907 se situe dans l'œuvre de Bergson entre la publication de *Matière et mémoire* (1896) et celle de *L'Évolution créatrice* (1907), ces cours prolongeant la réflexion de *Matière et mémoire* (mais aussi de *L'Essai sur les données immédiates de la conscience*) tout en préparant et accompagnant la conception de *L'Évolution créatrice*. D'autre part les cours au Collège de France, ainsi que le souligne Camille Riquier, non seulement marquent « le début de la gloire de Bergson » mais, bien plus, ils « en sont la source ». C'est durant cette période – et c'est étroitement lié à l'engouement suscité par ces cours – que Bergson devient une célébrité et presque, de son vivant, un personnage de légende. Mentionnons aussi la parution au seuil de cette période de son essai sur *Le Rire*, en 1900, qui n'a sans doute pas l'importance qu'on a pu lui attribuer, en regard de ses autres écrits, mais qui a aussi contribué particulièrement à sa célébrité.

Ce qu'il y a tout d'abord d'extraordinaire dans la découverte de ces cours à travers cette série de publications, c'est de permettre de lever un peu le voile sur ce qui est resté pour une part une énigme : la fascination que Bergson a peu à peu exercée sur son public lorsqu'il a donné ses cours au Collège de France puis ses conférences attirant un public de plus en plus large. Quelle qu'ait pu être ensuite, se greffant sur cette fascination, la part d'un effet de mode, voire dans certains cas du snobisme, dans l'amplification de ce phénomène rare, une fois ces aspects superficiels évanouis reste l'étonnement face à cet engouement sans précédent pour les cours d'un professeur de philosophie, revêtant de surcroît l'apparence austère autant qu'anodine d'un petit homme timide et réservé. On pourrait penser par analogie *mutatis mutandis* à l'effet de stupéfaction et de contraste que produisait Édith Piaf, toute petite dans sa robe noire, lorsqu'elle se mettait à chanter.

Or avec la publication de ces cours, on peut approcher de nouveau, plus d'un siècle après, ce que pouvait être la parole de Bergson, car à travers ces cours retranscrits c'est bien une parole, et

même une voix, qu'on entend. Le fait que parmi les cours qui ont pu être sauvés figurent deux cours sur le temps renforce bien sûr leur intérêt. Les passerelles entre les livres publiés par Bergson et ses cours sont nombreuses, les cours ayant fait office de chantier préalable à ses livres, mais ils apportent sur sa vision du monde des éclaircissements nombreux et substantiels.

Voici quelques éléments concernant ces publications successives. La première année de cours à avoir été publiée en 2016 est *l'Histoire de l'idée de temps* (qui fut le troisième cours, et, dans l'ordre chronologique, la deuxième année qui a été conservée). Il s'agit d'un des deux cours entièrement retranscrits (avec *L'Évolution du problème de la liberté*). L'édition de ce premier volume a été établie, présentée et annotée par Camille Riquier, éminent bergsonien (*Archéologie de Bergson*, P.U.F., 2009) mais aussi auteur d'une *Philosophie de Péguy* en 2017 (également publiée aux P.U.F.). Ce n'est sans doute pas un hasard que ce cours ait été publié en premier : outre le fait qu'il est complet, il comporte des textes particulièrement marquants, dont les premières leçons qui peuvent à elles seules aider à comprendre le vif intérêt qu'ont suscité les cours de Bergson. Précédant en effet des cours, plus austères et plus « techniques », portant principalement sur la conception du temps dans la philosophie grecque (chez Platon, Aristote, mais accordant aussi une attention et une importance particulières à Plotin), les conférences données en introduction de ce cours ouvrent de vastes et exaltantes perspectives susceptibles de toucher un plus large public.

L'édition des deux publications suivantes – les cours portant sur le problème de la liberté puis ceux sur les théories de la mémoire – en 2017 et 2018 a été confiée à un autre bergsonien chevronné, Arnaud François, qui souligne l'apport inestimable et surprenant que constituent ces cours à la connaissance de la philosophie de Bergson. Par-dessus tout, suite à la lecture de ces trois premiers ensembles, s'impose déjà cette constatation qui est assez inattendue : alors que l'on aurait pu penser que l'on trouverait dans les cours de Bergson des esquisses d'idées développées par la suite dans ses grandes œuvres, il s'avère au contraire que ces cours contiennent sur bien des points des analyses et des développements qu'on ne retrouve pas dans ses écrits publiés ou alors seulement de façon allusive ou bien « condensés à l'extrême ». Non moins étonnant, il y a même dans ses écrits quelques allusions, qui fonctionnent comme

des renvois, à ses cours, et qui semblent donc *a posteriori* contradictoires avec la volonté de ne pas les publier.

Si l'intégralité des retranscriptions des vingt leçons sur *L'Évolution du problème de la liberté* a pu être conservée, en revanche il manque une des conférences du cours portant sur *L'Histoire des théories de la mémoire*, la quatorzième, qui concluait une réflexion prolongeant celle de *Matière et mémoire* et précédait les cinq dernières leçons retraçant l'histoire des conceptions de la mémoire. Cet ensemble n'en contient pas moins des leçons « parmi les plus riches en analyse » de Bergson, pour reprendre les termes d'Arnaud François. Dans ce cours Bergson revient en particulier sur le problème de la reconnaissance et du « souvenir du présent », la sensation de déjà-vu dont il avait une conception si saisissante.

Le quatrième et dernier volume publié en 2019 concluait ces publications avec le cours sur *L'Idée de temps* (le plus ancien des quatre cours publiés). Ce cours est le plus lacunaire : toutes les leçons y figurent sauf une, cependant les treize premières (sur dix-neuf) ne sont pas des retranscriptions des frères Corcos, mais des prises de notes (plus proches de résumés) dues à Ernest Psichari¹, qui assistait à ces cours en compagnie de Péguy et de Jacques et Raïssa Maritain (les notes de Psichari provenant d'ailleurs du fonds Maritain). Pour deux des cours, des notes prises par Jacques Chevalier, plus complètes que celles de Psichari, sont publiées en complément.

Si les trois premiers volumes constituent d'excellentes éditions, et des écrans soignés à la hauteur du caractère rare et précieux de ces recueils de textes – ou plutôt de paroles – de Bergson, rescapés du temps et sauvés de l'oubli, l'édition du quatrième et dernier volume, signée Gabriel Meyer-Bisch, est plus médiocre, entachée de coquilles et pâtissant aussi de l'absence pure et simple de mots çà et là dans le texte. C'est le cas notamment dans la présentation (non relue ?) qui reste toutefois intéressante, même si elle est écrite dans un français qui laisse à désirer : si Bergson avait pu deviner qu'on parlerait un jour du « déroulé » de ses cours, on aurait compris son souhait de ne pas les voir publier.

¹ Sur lui, lire le dernier article en date : Yves Avril, « Ernest Psichari. L'écrivain assoiffé de Dieu », *France catholique*, n° 3767, 29 avril 2022, pp. 28-30. [N.d.l.R.]

Henri Bergson

L'idée de temps

Cours au Collège de
France 1901 -1902

puf

Henri Bergson

Histoire de l'idée de temps

Cours au Collège de France
1902 -1903

puf

Henri Bergson

Histoire des théories de la mémoire

Cours au Collège de France
1903 -1904

puf

Henri Bergson

L'évolution du problème de la liberté

Cours au Collège de France
1904 -1905

puf

À noter que cette présentation comporte en tête la mise en exergue d'une phrase de Péguy : « Toute philosophie a un premier temps, qui est un temps de méthode, et un deuxième temps, qui est un temps de métaphysique », présentée comme un extrait de supposées *Notes [sic] sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*. Citation approximative, Péguy ayant écrit : « Toute grande philosophie »¹, ce qui en change notablement le sens (non loin du contresens), comme le montre l'importance que Péguy attribuait, dans sa *Réponse brève à Jaurès*², à la différence de nature et non de degré entre ce qu'on appelle les grandes œuvres de l'art et de l'esprit et les œuvres plus vulgaires, faisant référence aux analyses étonnantes de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*³ sur les conséquences de l'application ordinaire de points de vue quantitatifs à des variations qualitatives, qui constituent rien moins qu'un des fondements, et le point de départ, de toute la philosophie de Bergson.

Avec toutes ces leçons, toutes ces conférences – comme on voudra les appeler –, on a un corpus qui constitue un apport inestimable à l'étude de la pensée de Bergson, car à travers ces réflexions sur le temps, la liberté, la mémoire, c'est le concept bergsonien central de la durée qui est approfondi et abordé sous de multiples facettes. Mais dans ces cours est également développée à plusieurs reprises, et parfois de façon inédite, la distinction entre l'intuition et le concept (qui sera le thème principal de son dernier cours, hélas perdu).

Cette distinction faisait déjà l'objet de la première conférence du deuxième cours (le 5 décembre 1902), sorte d'introduction générale aux leçons sur l'histoire de l'idée de temps, mais qui pourrait servir d'introduction à toute l'œuvre de Bergson. La limpidité et la clarté de son exposé comme son art et sa capacité de prendre des exemples dans les domaines les plus variés (des langues vivantes et des sciences physiques à la création littéraire et aux sciences de la vie), auxquels il applique tour à tour sa démonstration, y font merveille. Cette conférence permet tout particulièrement de ressentir et d'expérimenter ce qu'il pouvait y avoir de captivant et de passionnant dans la parole de Bergson, qui va du bien connu (ou ce qui semble tel) à l'inconnu, passant ainsi progressivement d'un

¹ C 1271.

² A 571.

³ « Nous avons lu les deux livres de M. Henri Bergson », *ibidem*.

exemple facilement intelligible (la différence pour la prononciation des langues étrangères entre un apprentissage abstrait et une immersion dans un pays) à l'analyse des paradoxes de Zénon d'Élée, qui nous emmène au cœur de sa philosophie, et dès lors (ce qui est tout un chez lui) au cœur de sa conception originale du temps.

Frédéric Farat



Glanes

Hélène Iswolsky, *Au temps de la lumière. Une catholique au cœur du renouveau spirituel et intellectuel français*, traduit de l'anglais par Simone Beaulieu, Salvator, 2021, 250 pages, 20,80 € (titre original : *Light before Dusk*, 1942 ; première édition : Canada, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945).

Ce livre mérite-t-il, ici, un véritable compte rendu ? Effectivement il ne contient, à strictement parler, que peu de choses sur Péguy, dont elle dit « comme beaucoup d'autres de ma *génération* en France, je fus éveillée à la vie spirituelle par un soldat qui fut un grand poète et un grand chrétien : Charles Péguy. Péguy qui mourut au front en 1914, fit le don de sa vie, non seulement pour la France qu'il m'a appris à aimer et à comprendre, mais aussi pour notre génération, afin que les aveugles voient et que les sourds entendent le message. Péguy, socialiste, patriote, soldat chrétien et défenseur des Juifs, fut le crois, la première influence catholique profonde que je subis dans ma jeunesse, et cette influence est toujours demeurée agissante pour moi. », et à propos duquel, à la suite d'un passage sur Léon Bloy et en référence aux Maritain, elle ajoute trois pages biographiques (pp. 96-98), qui semblent assez banales aujourd'hui. Cela dit, y a-t-il, à part *L'Appel des armes* d'Ernest Psichari, tant d'ouvrages dédiés à Péguy ?¹ Celui-ci l'est, ainsi qu'« à mes chers amis français et à la Russie, mon pays souffrant ». Et cette présence conjointe, dans la dédicace, de Péguy et de la Russie, nous paraît suffire pour dire quelques mots de ce livre.

L'auteur est la fille de l'ancien ministre des Affaires étrangères de Nicolas II. Née en Allemagne en 1896, elle quitte la Russie avec ses parents lors de la Révolution. Infirmière de la Croix-Rouge pendant la guerre de 14-18, elle vivra en France jusqu'en 1941, puis partira aux États-Unis, après quelques retours en France. Elle s'éteindra en 1975, devenue oblate bénédictine sous le nom de

¹ « À CELVI / DONT L'ESPRIT M'ACCOMPAGNAIT DANS / LES SOLITUDES DE L'AFRIQUE, À CET / AVTRE SOLITAIRE, EN QVI VIT AVJOVR- / DHVI L'ÂME DE LA FRANCE ET DONT / L'CEVRE A COVRBÉ D'AMOVR NOTRE / JEVNESSE, À NOTRE MAÎTRE / CHARLES PÉGVY / CE LIVRE DE NOTRE GRANDEVR ET DE / NOTRE MISÈRE. / E.P. »

« syster Olga ». Pendant l'entre-deux-guerres, en France, elle rencontre les Maritain (Meudon), les Berdiaev (la maison de Clamart), Emmanuel Mounier, Stanislas Fumet. À la lire, on voit qu'elle a été tout de même, au moins dans l'action, plus influencée par les dominicains de *Sept* et par *Esprit* que par Péguy. C'est quelques années après la Guerre de 14 qu'elle commence à découvrir celui-ci, et c'est dans le même temps qu'invitée au monastère Sainte-Scholastique dans le sud de la France, elle se convertit au catholicisme. Le récit qu'elle fait en France, comme catholique, de ses fréquentations du monde orthodoxe, comme elle l'avait fait, en Russie, comme orthodoxe, de ses fréquentations du monde catholique issu de l'orthodoxie (dans la mouvance de Soloviev), est très intéressant. Il semble en revanche qu'elle n'ait pas bien compris ni voulu comprendre l'esprit qui animait l'*Action Française*. Aux États-Unis, toujours assoiffée de réaliser sa vocation sociale auprès des plus pauvres, elle en trouvera les moyens après la rencontre de deux femmes exceptionnelles : Dorothy Day et ses « Maisons de l'hospitalité » et Catherine Doherty et ses « Maisons de l'Amitié ». Sa vie a été conduite par une double vocation : à la suite de Soloviev, l'union des Églises catholique et orthodoxe ; ensuite l'exercice de la charité évangélique auprès du monde souffrant de misères matérielles et morales.

Fr. D.

*

Anne-Lise Blanchard, *L'Horizon patient*, préface de Colette Nys-Mazure, Ad Solem, 2022, 112 pages, 17 €.

Ce n'est sans doute pas un hasard si nous apprenons dans la biographie d'Anne-Lise Blanchard qu'elle a été danseuse, chorégraphe : un des fils conducteurs de son nouveau recueil de poésie, *L'Horizon patient*, est la marche. Ce thème recouvre toute la gamme des sentiments qui s'y rattachent : de la douleur d'être percluse (« [...] *la hanche grince / les genoux refluent / les pieds passent / au rabot / du sentier qui poursuit seul / sa course* »), à la joie de l'évolution la plus libre (« [...] *et le rire tressaille en chaque pas / que je lance comme noisette / à l'écreuil* »).

Une des qualités de la poésie de l'auteur est d'aborder les choses sans fard, sans enluminure, tel que dans cet aveu :

*Je me suis assise devant le fleuve et dimanche
passe à basse vitesse
comment dis-moi rassembler le temps
éclaté
enfin m'habiller
de mon enveloppe de peau qui
contenait le monde et les mots du
cœur*

Le recueil est émaillé de poèmes courts comme autant de petits flashes qui viennent ponctuer une quête de sens et de beauté, et qui ont pour cadre des étapes bien précises :

*Le feu couve sous l'omoplate
dans la parenthèse
de l'éblouissant silence
dans la presque-obscurité
les lèvres s'abreuvent
aux feuillages des vitraux
entre deux fûts courent
des oasis de joie*

*du long prier point
l'invisible face-à-face
à la saveur d'argile*

(Église de Dullin)

Nous devinons qu'une foi discrète couronne ce cheminement, comme ce glacier dont les feux du soleil couchant illuminent le lac de Lugano :

*Lac de Lugano
en un vivifiant baiser le feu
des glaciers
le porte à incandescence*

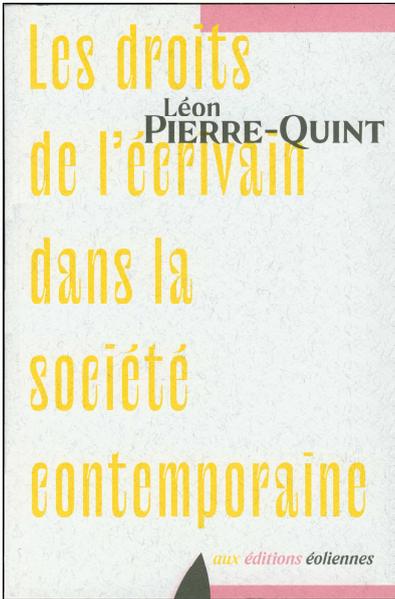
Pour en revenir au leitmotiv de la marche, un poème intéressera particulièrement les lecteurs du *Porche*, celui qui porte comme en-tête : « *Dans les pas de Péguy, aux pèlerins de Chartres* ».

[...]
*Quel souffle ici les pousse
paupières alourdies épaules blessées
entailles aux pieds semant
des miettes
de mots aujourd'hui
étrangers – précieux
tessons
jusqu'alors enfouis
dans les mémoires familiales –
anachroniques chemineaux qui
en toute hâte marchent
vers la porte de lumière qui se tient
ouverte
au fond de leur regard [...]*

Une poésie nourrie de l'Essentiel, telle que l'horizon littéraire français, aujourd'hui, en mériterait davantage.

Jean-Pierre Rousseau





Nos amis publient

Léon-Pierre Quint, *Les Droits de l'écrivain dans la société contemporaine*, éd. Alessandra Marangoni, Bastia, Éditions éoliennes, 2020, 128 pages, 14 €.

CQ XVIII-2 et 18 : les péguistes reconnaissent immédiatement sous cette abréviation le signe que l'ouvrage a d'abord paru aux *Cahiers de la quinzaine*, non ceux dont Péguy a imprimé quinze séries et 238 numéros mais ceux relancés pendant dix ans par son fils aîné, Marcel, à compter de 1925.

C'est en 1928 que Léon Pierre-Quint (1895-1958), de son vrai nom Léon Steindecker, éditeur et intellectuel de son temps, lance une enquête sans précédent sur les droits de l'écrivain et rédige cet essai. Quels sont les droits de l'auteur, et ses droits de libre penseur ? Les enjeux de cette enquête restent d'actualité, tout comme la question initiale soulevée par Paul Valéry : quel est le sort des correspondances d'un auteur, de son vivant puis après sa mort, et qui veille sur les manuscrits posthumes ?

Le texte est disponible également dans une édition en ligne due à la même Alessandra Marangoni, édition qu'on trouve à l'adresse : obvil.sorbonne-universite.fr/corpus/critique/pierre-quint_droits-ecrivains.

R. Vaissermann

*

Claude Foucher, *Au bas de l'escalier..: Journal d'une rééducation visuelle. Témoignage*, L'Harmattan, « Rue des Écoles », 2021, 140 pages, 15,50 €.

Claude Foucher, ancien trésorier de notre Association, est atteint d'une rétinopathie pigmentaire, maladie évolutive qui est dans sa famille depuis plusieurs générations et qui se manifeste – je reprends ses termes – par « la réduction progressive du champ visuel, due à l'apparition sur la rétine de taches pigmentées de plus

en plus nombreuses, ce qui aboutit à ce qu'on appelle une vision « en canon de fusil »¹.

Deux chutes récentes l'ont décidé d'abord à consulter « une ergothérapeute instructrice de locomotion », puis à se soumettre à une rééducation au Service de rééducation sensorielle de l'Hôpital Sainte-Marie. Il nous donne ici le journal des seize semaines de ce traitement. Il a, en Breton tête (il en a conscience), bravé toutes les difficultés, l'initiation à la canne blanche, la négligence des compagnies de taxis, les escaliers du métro, il a suivi avec intérêt, diligence et patience les exercices de l'instructrice de locomotion, de l'ergothérapeute, de la psychomotricienne... Il s'interroge, et nous aussi d'ailleurs, sur la crainte qu'il a et qu'il manifeste tout au long du livre de passer, aux yeux de ceux qui le voient, canne blanche à la main, regarder une devanture, pour un imposteur.

Ce journal se lit avec grand intérêt, je ne le dis pas seulement parce que c'est le livre d'un ami de longue date, mais parce que je pense qu'il peut servir à plusieurs titres même à ceux qui ne souffrent pas de cette terrible maladie et que c'est aussi une sorte d'autoportrait en action d'un homme curieux, délicat, toujours positif, plein d'admiration pour les découvertes de la science et la beauté du monde et aussi plein d'humour. Un bel hommage aussi à la vaillante Catherine, son épouse, toujours prête à l'aider dans ces difficultés et souvent à les prévenir.

Y. Avril

*

Ас чужан кылöй ичöтик сöдз шорöү / Ma langue natale, puits de jeunesse, traduction du komi et du russe par Yves Avril et Sébastien Cagnoli, Orléans, Paradigme, « Passerelles en poésie », 2021, 190 pages, 19,80 € (deuxième volet de l'Anthologie de la poésie komie en édition bilingue).

Ce deuxième volume de poésie komie parcourt 150 ans d'histoire littéraire en compagnie de sept auteurs majeurs.

Ces poètes puisent leur inspiration dans les traditions et légendes, dans la nature et l'histoire de leur pays : l'enfance à la

¹ Il a été longtemps le président, très actif, de l'association « Rétina France ».

campagne, la vaillante femme komie, la forêt boréale au pied de l'Oural, la langue qui n'a rien de slave, les glorieux ancêtres qui résistèrent à l'évangélisation et défendirent les traditions animistes.

Malgré les difficultés de l'histoire, on retiendra la persistance d'émouvants appels au réveil, à l'espoir : les Komis n'oublient jamais la fierté et l'amour pour leur terre et leur culture.

Poèmes de Jakov Palö Kalö (1866-1926), Savine Nöbdinsa Vittor (1888-1943), Tchistalov T'ima Veñ (1890-1939), Iouchkov Tol' Geñ (1932-2009), Vanéïev Jogor Albert (1933-2001), Timine Igö Vašö Volod' (1937-2015) et Loujikov Ölöksan (1964-2006).

(4^e de couverture)

*

Jean-Pierre Rousseau, *Sertão mystique et autres poèmes*, Saint-Chéron, Unicité, 2022, 76 pages, 13 €.

Simplicité, discrétion, sobriété, regard contemplatif, nous retrouvons ici les qualités de la poésie de Jean-Pierre Rousseau que nous avons tant aimées dans son précédent recueil, *L'Âme partagée*. Celui-ci se compose de quatre parties. « Maîtres et amis » d'abord : sept sonnets dédié à des amis, poètes du Brésil comme Tufic dont Jean-Pierre Rousseau a publié quelques poèmes chez Paradigme dans la collection « Passerelles en poésie », mais aussi Jean Guitton et Jacques Charpentreau, qui fut le président et le courageux animateur de la Maison de Poésie. « *Trovas* de la campagne angevine » ensuite : quinze « *trovas* », « compositions littéraires formées de quatre vers heptasyllabiques, rimés et présentant un sens complet », que le poète transporte du Brésil dans l'Anjou, de sa résidence actuelle, choses vues, prises de vue, photos écrites, campagnardes et paysannes, toutes simples, sans apprêt, sur lesquelles il a posé son regard. Un exemple :

*Le merveilleux nous attend,
à croiser la silhouette
immobile dans un champ,
toute blanche de l'aigrette.*

Ou bien :

*Honneur à toi, la Voirie,
qui a pris le plus grand soin
à ce que soit rétablie
la croix au bord du chemin.*

Viennent ensuite les poèmes annoncés dans le titre du livre, poèmes du *sertão*, cette région du *Nordeste* du Brésil, au bord de l'Amazonie, « semi-aride, couverte de petits arbres épineux, que la sécheresse a souvent dépouillés de leurs feuilles ». La religiosité de la population de cette région, son goût pour les pèlerinages a inspiré ces vingt poèmes. En voici un, son titre : « Le chemin derrière le monastère » :

*Le chemin part du fond du monastère,
passe le long de son vieux cimetière,
court dans les monts, sauvage et solitaire,
entre des bois transparents, secs, austères,
où l'on ne voit aucun signe de vert.*

*Des urubus croisent haut dans les airs.
De-ci de-là, des haltes de prière
couvrent au loin les confins de la terre
ou des ravins escarpés et déserts.
Un cloître, oui, un cloître... mais ouvert.*

Les quatre dernières poésies, conçues au couvent de la Sainte-Croix, « au milieu du *sertão* », peut-être les plus personnelles, peut-être aussi les plus émouvantes dans leur expression d'une foi, une foi qui est celle du père de l'enfant possédé (Mc IX-14-29) : « Je crois, Seigneur. Viens au secours de mon incroyance. » Nous ne citerons que la dernière strophe du dernier poème :

*Un signe de Ta part, Seigneur,
me fera reprendre la route
avec plus d'énergie au cœur,
car je saurai que Tu m'écoutes.*

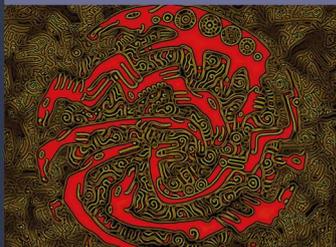
Y. A.



 Anthologie de la poésie komi II

Ас чужан кылӧй
ичӧтик сӧдз шорӧй
**Ma langue natale,
puits de jouvence**

Édition bilingue
Traduction du komi et du russe
par Yves Avril et Sébastien Cagnoli



passerelles
en
Poésie
éditions
Paradigme

Jean-Pierre Rousseau

SERTÃO MYSTIQUE
et autres poèmes

éditions unicté

Anciens numéros du *Porche*

Nous entourons les numéros épuisés.

1. – octobre 1996, 27 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 24-25 mai 1995* – tiré à 60 exemplaires

1 bis. – février 1997, 25 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996 : t. I* – tiré à 60 exemplaires

2. – juillet 1997, 65 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996 : t. II* – tiré à 60 exemplaires

3. – janvier 1998, 73 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996 : t. III* – tiré à 60 exemplaires

4. – novembre 1998, 86 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 1^{er}-5 avril 1998 : t. I* – tiré à 60 exemplaires

5. – avril 1999, 65 pages (BnF 1999-4453) : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 1^{er}-5 avril 1998 : t. II* – tiré à 60 exemplaires

6. – mars 2000, 124 pages (ISSN 1291-8032) : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 15-17 juin 1999* – tiré à 80 exemplaires

6 bis. – décembre 2000, 52 pages : *Péguy en Russie et en Finlande* – tiré à 80 exemplaires

7. – mai 2001, 71 pages : *Jeanne d'Arc, France et Russie* – tiré à 80 exemplaires

8. – décembre 2001, 115 pages : *Colloque d'Orléans, 11-12 mai 2001* – tiré à 80 exemplaires

9. – mai 2002, 53 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, t. I* – tiré à 80 exemplaires

10. – juillet 2002, 113 pages (couverture et nom nouveaux) : *Poètes spirituels de la Russie, de la Pologne et de la Finlande* – tiré à 270 exemplaires

11. – décembre 2002, 78 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, t. II* – tiré à 80 exemplaires

12. – avril 2003, 128 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 4-6 février 2002* – tiré à 80 exemplaires

13. – septembre 2003, 80 pages : *La Langue* – tiré à 80 exemplaires

14. – décembre 2003, 134 pages : *Colloque de Helsinki, 24-26 octobre 2002* – tiré à 80 exemplaires

15. – mars 2004, 70 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. I* – tiré à 90 exemplaires

16. – juillet 2004, 46 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – tiré à 90 exemplaires
17. – décembre 2004, 78 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. II* – tiré à 90 exemplaires
18. – avril 2005, 68 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avril 2004, t. I* (avec index 1996-2004) – tiré à 100 exemplaires
19. – juillet 2005, 85 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avril 2004, t. II* – tiré à 100 exemplaires
20. – janvier 2006, 52 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. III* ; *Poésies choisies d'Anna-Maija Raittila* – tiré à 100 exemplaires
21. – septembre 2006, 86 pages : *Session-retraite de Varsovie, 11-14 septembre 2004* – tiré à 100 exemplaires
22. – décembre 2006, 66 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – tiré à 120 exemplaires
23. – mai 2007, 60 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, t. I* – tiré à 120 exemplaires
24. – octobre 2007, 64 pages : *Jan Twardowski ; Onze poèmes de Lassi Nummi ; Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – tiré à 140 exemplaires
25. – décembre 2007, 80 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, t. II* – tiré à 120 exemplaires
26. – avril 2008, 80 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 19-21 avril 2005, t. I* – tiré à 140 exemplaires
27. – août 2008, 76 pages : *Nos amis poètes et traducteurs* – tiré à 130 exemplaires
28. – novembre 2008, 76 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 19-21 avril 2005, t. II* – tiré à 120 exemplaires
29. – avril 2009, 80 pages : *Colloque de Białystok-Varsovie, 8-13 juin 2007* – tiré à 120 exemplaires
30. – septembre 2009, 80 pages : *Poésies de Pologne* – tiré à 130 exemplaires
31. – décembre 2009, 80 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, t. I* – tiré à 160 exemplaires
32. – mars 2010, 164 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, t. II* (avec index 1996-2010) – tiré à 140 exemplaires
33. – septembre 2010, 80 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-15 mars 2008* – tiré à 120 exemplaires
34. – avril 2011, 258 pages (nouveau format) : *Études ; Poésies johanniques ; Poésies amies* – tiré à 120 exemplaires

35. – novembre 2011, 204 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, t. I* – tiré à 120 exemplaires

36-37. – décembre 2012, 160 pages (parution en numéros doubles) : *Concours de poésies komies ; Colloque de Saint-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, t. II ; Documents ; Études ; Poésies* – tiré à 120 exemplaires

38-39. – décembre 2013, 178 pages : *De Hongrie ; Poésies ; Étude* – tiré à 120 exemplaires

40-41. – décembre 2014, 282 pages (nouveau siège) : *Œuvres de prose ; Œuvres poétiques ; Document ; Études* – tiré à 140 exemplaires

42-43. – décembre 2015, 296 pages : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – tiré à 140 exemplaires

44-45. – décembre 2016, 206 pages : *Colloque de Jérusalem, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. I* – tiré à 160 exemplaires

46-47. – décembre 2017, 364 pages : *Colloque de Jérusalem, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. II* – tiré à 140 exemplaires

48-49. – décembre 2018, 362 pages : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – tiré à 140 exemplaires

50. – décembre 2019, 398 pages (nouveau format, en numéro simple) : *Estonie ; Finlande ; Russie ; France ; Catalogue* – tiré à 140 exemplaires

51. – décembre 2020, 336 pages (nouveau siège) : *T. S. Taïmanova : hommages et souvenirs ; Jeanne d'Arc à travers langues et littératures* – tiré à 120 exemplaires

52. – décembre 2021, 264 pages : *Russie ; Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – tiré à 140 exemplaires





33520 BRUGES (France)
www.aquiprint.com

achevé d'imprimer juin 2022



